

LA FOI EN BRETAGNE

HIER & AUJOURD'HUI

PAR L'ABBÉ A. MILLON, DU DIOCÈSE DE RENNES



Ouvrage précédé d'une lettre

de Sa Grandeur Monseigneur DUBOURG, Archevêque de Rennes

*La Bretagne est en France
le rempart de la Foi (Pis. X)*

V^{ve} POUSSIELGUE

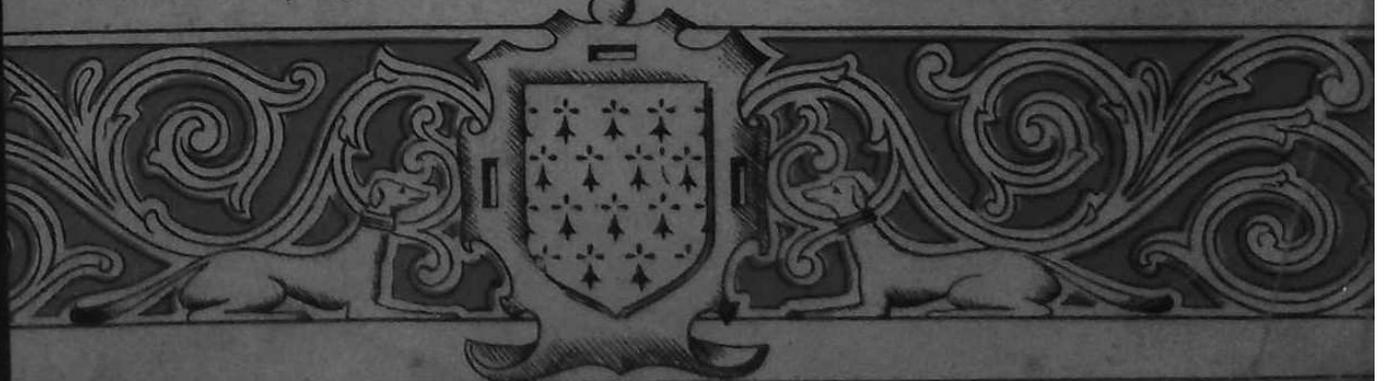
ÉDITEUR

Rue Cassette, 15, PARIS

PLIHON & HOMMAY

LIBRAIRES

Rue Motte-Fablet, 5, RENNES



J. Carnot

Lann

LA FOI EN BRETAGNE

HIER & AUJOURD'HUI

DU MÊME AUTEUR

LA VILLA GALLO-ROMAINE DE KERFRESEC. — *Fouilles de 1896.*

LE CAMP DE JUBLAINS. — *Notes de voyage.*

LE CAMP ROMAIN D'ORANGE, EN VIEUXVY-SUR-COUESNON.

LE CULTE DE L'EAU EN ARMORIQUE.

LA BRETAGNE CHRÉTIENNE. — *Réponse à M. de Croze.*

S^{te}-ANNE D'AURAY ET SON CULTE EN ILLE-ET-VILAINE.

DOLMENS ET MENHIRS. — *Leur destination.*

UNE JOURNÉE CHEZ BOTREL. — *Le poète, son œuvre.*

AU PAYS DE BOTREL. — *Une veillée, une messe.*

LE CULTE DE LA PIERRE EN ARMORIQUE.

LE CHATEAU DE KERNUZ. — *Son histoire, ses collections.*

LE CULTE DU FEU EN ARMORIQUE.

En vente chez : MM. PLIHON & HOMMAY, *libraires*, Rue Motte-Fablet, 5, Rennes.

LA FOI

EN BRETAGNE

Hier & Aujourd'hui

PAR

L'ABBÉ A. MILLON

DU DIOCÈSE DE RENNES

Ouvrage précédé d'une lettre de Sa Grandeur
Mgr. DUBOURG, archevêque de Rennes

La Bretagne est en France
le rempart de la Foi (Pie X).

V^e Ch. POUSSIELGUE
ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 15
PARIS

PLIHON & HOMMAY
LIBRAIRES
RUE MOTTE-FABLET, 5
RENNES

1908

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les
pays, y compris la Suède et la Norvège.

A la Bretagne

Qui l'a inspiré,

A mes Parents

Qui l'ont encouragé,

A mes Amis

Qui l'ont désiré,

Ce livre est offert en témoignage de mon
respectueux et affectueux attachement.

A. M.

Archevêché
de Rennes, Dol
et Saint-Malo

Rennes, le 24 Décembre 1907



CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Je viens de lire avec une attention soutenue le *manuscrit* de l'ouvrage que vous avez le dessein de publier sur la Bretagne et que vous avez bien voulu soumettre à mon appréciation. Je suis encore sous le charme de cette lecture si pleine d'attrait et d'intérêt et je m'empresse de vous adresser des félicitations, qui, à mon estime, ne furent jamais plus méritées.

Vous avez produit tout à la fois une *bonne œuvre* et une *belle œuvre*.

En étudiant la religion en Bretagne, vous avez tout d'abord fait acte de catholique et

surtout de prêtre. Chez vous, la personnalité ne se *dédoubl*e pas comme chez d'autres; et, dans le littérateur, l'historien et l'artiste, le prêtre, sans préjudicier au reste, tient sa place, qui est la première. Vous vous êtes dit avec raison que la foi a joué un rôle prépondérant dans l'histoire de la Bretagne, que la foi a été le facteur primordial de la famille, de la race et de la nationalité bretonnes, que la Bretagne « marquée, comme vous le dites si bien, *aux armoiries de Dieu* » ne peut se comprendre sans la foi et que, si un jour, sous l'effort de l'impiété, la foi venait à disparaître de « chez nous », la Bretagne perdrait cette physionomie qui lui appartient en propre et qui la rend si sympathique. Louis Veuillot, parcourant un jour à Tréguier une petite histoire de la Bretagne qui, composée pourtant par un excellent prêtre, ne parlait que de batailles et avait oublié de parler de nos vieux saints, l'appela

d'un mot cruel mais juste « une histoire imbécile. » Vous n'avez eu garde de tomber dans le même défaut; les titres seuls, aussi suggestifs que motivés, mis par vous à la tête de vos chapitres, suffisent à prouver le contraire et c'est plaisir de constater avec vous l'action intense de cette foi catholique dans l'âme de nos Bretons, dans leurs maisons, dans leurs églises, dans leurs monuments, dans leurs pèlerinages et leurs pardons.

Vous êtes même le premier, à ma connaissance, à avoir traité ce sujet spécial, du moins dans son ampleur. Vous êtes ainsi un initiateur, et par votre livre vous remplirez un véritable apostolat, vousensemencerez le bien autour de vous — objet principal de toute vie sacerdotale — et en faisant connaître et aimer la Bretagne, vous ferez en même temps connaître et aimer la religion qui est l'âme de son âme.

Mais en vous, l'érudit, l'archéologue et l'écrivain sont à la hauteur du prêtre. Votre ouvrage est une œuvre admirablement fouillée. Rien de ce qui touche à la Bretagne ne vous est étranger. Vous avez lu tous les livres qui en parlent, et, abeille industrielle, vous en avez extrait le suc. Vous avez pris le bâton du voyageur et du touriste; vous avez tenu à tout voir en personne; vous avez examiné *sur place* tous nos monuments celtiques et chrétiens, vous avez visité nos cathédrales, nos églises, nos clochers à jour, nos chapelles et nos calvaires; vous avez entendu nos bardes; vous avez pénétré à fond les mœurs de nos villes et de nos campagnes, vous vous êtes mêlé à notre peuple et vous avez écouté ses réflexions simples et naïves, mais toujours frappées au coin du bon sens. Et alors, vous avez pris votre plume affinée, et vous avez écrit votre livre *con amore*, y mettant votre cœur tout

entier, parlant de la Bretagne comme un fils parle de sa mère, revêtant vos pensées et vos descriptions d'un style souple, élégant et harmonieux, et faisant de quelques-uns de vos chapitres de vrais petits chefs-d'œuvre.

Dirai-je que peut être dans de rares passages, votre piété filiale vous a rendu trop miséricordieux, que certains des usages que vous avez décrits ont déjà presque disparu ou n'existent plus que dans des coins privilégiés de notre péninsule, qu'ainsi la tendance à généraliser pourrait être moins accentuée? Non. *Non ego paucis offendar maculis*. Il reste que vous avez composé une œuvre complète, que vous avez élevé à la gloire de notre pays un monument *ære perennius*, et que nul ne saurait parler désormais avec compétence de la Bretagne sans consulter votre ouvrage.

En l'éditant et en le vulgarisant, vous avez déposé un bouquet au pied d'un de nos

calvaires bretons. Je souhaite que beaucoup de lecteurs recueillent ce bouquet. Ils ne se repentiront pas, je l'affirme, d'en avoir senti l'arôme et d'en avoir respiré le parfum pénétrant.

Veuillez agréer, cher Monsieur l'abbé, l'assurance de mon plus affectueux dévouement en Notre Seigneur.

† **Auguste-René-Marie**

Archevêque de Rennes



❖ ❖ INTRODUCTION

Le destin de la Bretagne est vraiment étrange. Après avoir pendant des siècles rempli le monde du bruit de son nom, elle tomba subitement dans l'oubli, resta longtemps ignorée et non moins longtemps méconnue. Dans ses Derniers Bretons (1) Souvestre nous en donne des preuves aussi extraordinaires que convaincantes.

Il y a un peu moins de cent ans, on soupçonnait à peine son existence. Quelques intrépides, ayant mis en règle leur testament, l'avaient pourtant visitée; mais en avaient rapporté des détails à faire frémir. Le journal de terre s'y achetait six liards; les routes étaient jonchées d'ossements de voyageurs assassinés; dans l'île de Sein on immolait des jeunes filles à Teutatès; et les indigènes, vêtus de peaux de bêtes, mangeaient dans des auges, tout comme les porceaux civilisés de la Capitale.

A toutes ces horreurs s'en ajoutait une autre plus invraisemblable encore: on parlait là-bas un idiôme que personne ne comprenait — excepté sans doute ceux qui s'en servaient. — Du coup, c'en était trop; et un beau jour la Chambre des Députés reçut une

1. Tome I. Pages IV et V. Introduction.

pétition, dans laquelle on signalait la barbarie de cette malheureuse contrée, en suppliant le gouvernement « de remplacer son patois inintelligible par la langue de Voltaire et de Rousseau ».

Un peu plus tard, vers 1830, l'opinion publique se modifia. Des littérateurs, des savants avaient entrepris le voyage et, quand leurs récits furent publiés, on constata avec étonnement qu'ils ne contenaient rien de terrible, rien de dramatique. Ces explorateurs, en parcourant notre région, l'avaient en somme trouvée pareille à toutes les autres, plus triste, moins raffinée peut-être, et c'est tout. Ils auraient dû l'avouer franchement ; ils n'eurent pas ce courage. La Bretagne ne marcha plus de pair avec le Labrador ou la Papouasie, mais elle devint aussi excentrique que la Turquie ou le Japon ; et ces nouveaux Colomb l'affublèrent de fables ridicules, de romans burlesques.

Hippolyte Bonnelier ⁽¹⁾ soutint que dans le Finistère on célébrait toujours la fête du gui et que les tailleurs étaient les continuateurs des Druides. Malte-Brun ⁽²⁾ nous apprit que la vigne était la principale richesse des Côtes-du-Nord et P. C. Briand ⁽³⁾ que l'entrée de la rade de Brest était fort difficile, à cause de certains rochers « appelés goulets ». Les frères Baudouin ne se trompèrent que de cent mille âmes en dénombrant la

1. Les vieilles femmes de l'île de Sein.
2. Dictionnaire géographique.
3. Voyage en Europe.

population de notre presqu'île et, après avoir confondu le blé noir avec le maïs, firent une merveilleuse description du port de mer de Carhaix... situé dans la montagne, à plus de quinze lieues du rivage. Qu'on juge par ces extraits de l'exactitude et de la bonne foi qui ont présidé à tant d'œuvres, dans lesquelles notre pauvre pays a été crucifié au cours du siècle dernier !

En réalité, ces écrivains ne surent point mettre en pratique le sage précepte qui termine souvent les chansons des conteurs trégorrois : « Ne lavaret netra ne peus qet guelet, ne discrevelet netra ne peus qet clevet. — Ne dis rien que tu n'aies vu, ne raconte rien que tu n'aies entendu ». Au lieu de nous offrir le résultat de leurs observations personnelles, ils se bornèrent tous, ou presque tous, à copier le Voyage dans le Finistère, où le fameux Cambry a étalé à chaque page sa haine de défroqué sectaire, en compilant sans vergogne les erreurs les plus monstrueuses et les inventions les plus fantaisistes.

De nos jours, il n'en est plus ainsi et, débarrassée des mensonges qui l'enveloppaient comme d'un suaire, la vraie Bretagne est sortie de son tombeau plus captivante et plus belle que jamais. Ce qu'on avait pris pour de la barbarie n'était autre chose que l'aimable simplicité du monde naissant, l'inflexibilité d'une race à ses vieux usages, à ses vieux costumes, à sa

vieille langue. On s'aperçut que ses cabanes délabrées, ses rochers abrupts, ses landes étaient le séjour de la paix, du bonheur, des passions sereines, des amours naïves. Le charme fut complet; on lui rendit justice enfin ! et brusquement elle devint à la mode.

Ils sont accourus vers elle de tous les coins de la France les érudits consciencieux et les touristes, les peintres et les poètes : ils l'ont sillonnée en tous sens, ils l'ont interrogée et, à mesure qu'ils fouillaient ses archives, qu'ils la reproduisaient sur leurs toiles, qu'ils la chantaient dans leurs vers, ils l'ont mieux connue, c'est-à-dire plus aimée. Ils ont remarqué qu'en elle l'art et la nature, l'histoire et la poésie dans un accord intime se donnent la main : ils ont subi l'attrait irrésistible de cette province mystérieuse et mystique, dont le sol tourmenté recèle à chaque pas des monuments aux légendes exquises ou tragiques, et qui, sur les confins de la terre et de l'Océan, dans la solitude de ses forêts séculaires, durement cultivée par un peuple robuste et résigné, semble dormir sous un ciel chargé de nuées entr'ouvertes, comme autant de portes sur l'infini.



Faut-il en conclure, qu'après avoir été amoureusement dévoilée et vulgarisée presque, la Bretagne n'ait plus rien à nous apprendre et qu'elle nous ait révélé tous ses secrets ? Ce serait lui faire injure que de le croire. Les étrangers qui l'admirent et ses enfants qui ont pour elle une si filiale affection ne cessent de lui prodiguer des témoignages du culte qu'ils lui ont voué; mais ils pourront longtemps encore exhumer avec une patience inlassable les trésors cachés dans l'âme de cette reine mélancolique et fière, sans que leur tâche soit près de finir. Son diadème se compose de tant de pierres précieuses qu'il y en aura toujours quelques-unes, dont le rayonnement échappera à leur laborieuse sagacité.

Parmi celles qui, dissimulées sous les gemmes, gisent ainsi oubliées, il en est une qui aurait dû avoir la première place, parce qu'elle surpasse toutes les autres par la splendeur de son éclat irradiant. Cette pierre rare, ce diamant, c'est la **Foi**.

La foi bretonne !... La plupart des auteurs en ont parlé; aucun d'eux, jusqu'ici, ne lui a consacré une étude spéciale. Quelques-uns l'ont saluée en passant; mais dans leurs descriptions charmantes, trop littéraires, on ne sent pas battre des cœurs de croyants. D'autres l'ont examinée sous un seul de ses aspects, en oubliant de la considérer dans son intégralité. D'autres se sont contentés de respirer le

parfum qu'elle exhale, sans remonter à sa source, sans suivre sa trace à travers les âges, sans montrer les œuvres immenses qu'elle a partout engendrées.

Cette lacune fâcheuse est d'autant plus inexplicable que notre foi méritait à plus d'un titre d'attirer l'attention des critiques. Elle a une physionomie particulière.

D'abord, elle reste entourée de mille pratiques et coutumes qui lui appartiennent en propre et qui ont miraculeusement résisté aux vicissitudes du temps, à l'instabilité des choses humaines. Ensuite, elle a joué chez nous un rôle plus prépondérant qu'ailleurs, puisqu'après avoir, à plusieurs reprises, relevé les ruines qui menaçaient d'engloutir la nation armoricaine, elle l'a en quelque sorte rescucitée par le seul ascendant de son pouvoir moral. Enfin, malgré les progrès de l'incrédulité contemporaine, elle demeure plus agissante, plus florissante qu'en aucune autre région; à tel point qu'à Sainte-Anne-d'Auray, le 7 Juillet 1907, Mgr. Morelle, évêque de Saint-Brieuc, développait dans un magistral discours cette pensée que « la France se meurt et que, la Bretagne étant l'unique partie du territoire où se concentre la vie religieuse, il faut à toute force accroître l'esprit breton pour sauver la France ».

= VI =

Ces paroles si flatteuses ne sont que l'expression de la vérité, basée sur des faits. Depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours, notre petite patrie a été aussi grande par sa piété et sa fidélité que par son courage et son indépendance. On a brisé sa vieille épée, mais elle en a gardé la poignée; et elle la baise avec ferveur, comme une relique, parce que cette poignée a la forme d'une croix.



Joubert a écrit quelque part : « Je voudrais pouvoir renfermer tout un livre dans un chapitre, tout ce chapitre dans un alinéa, tout cet alinéa dans une ligne, toute cette ligne dans un mot ».

Dans les pages qui vont suivre il ne sera question que de la Foi.

On a blâmé Brizeux d'avoir fait de son poème, Les Bretons, une véritable épopée nationale; d'y

= VII =

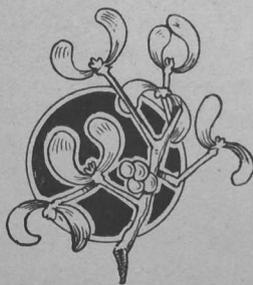
avoir exposé, expliqué, commenté cent ou deux cents mythes divers, produisant ainsi des longueurs regrettables et une confusion qui fatigue. C'est le défaut contraire qu'on pourra nous reprocher. Le sujet était si vaste, qu'il nous a fallu ne l'aborder que superficiellement. Cette étude n'est donc point une analyse ; mais une synthèse, un simple résumé, un tableau d'ensemble.

En outre, étant destinée dans notre intention à être avant tout une œuvre de vulgarisation, nous en avons banni avec soin toute science pédante et toute érudition abstraite ; de même que, pour lui conserver un caractère exclusivement objectif, nous avons laissé de côté les dissertations et les discussions : les unes eussent été inutiles et les autres stériles.

Nous assimilions tout à l'heure la foi bretonne à un diamant précieux ; ne pourrait-on pas aussi la comparer à un arbre gigantesque, éternellement jeune, plusieurs fois séculaire, projetant partout son ombre bienfaisante et féconde. Approchons nous de cet arbre dont la cime, nous le savons, se perd là-haut dans les cieux ; fouillons le sol où plongent ses racines ; et admirons les principaux fruits qu'il a produits dans les âmes, dans la maison, dans l'église, dans les monuments et dans les pèlerinages.

Puisse ce livre prouver à ceux qui le liront que, si la Bretagne est peut-être la dernière province héroïque et légendaire, elle est à coup sûr une terre privilégiée et bénie, marquée aux armoiries de Dieu.





CHAPITRE I

❖ LA FOI ❖

dans la formation bretonne

LE peuple breton a un caractère à part, c'est-à-dire un mélange de qualités, de défauts, d'idées, de sentiments, de traditions et d'habitudes, qui lui donnent une personnalité distincte et nettement tranchée. Tout cet ensemble constitue sa vie intime, son âme. Mais, ainsi que pour l'individu, l'âme d'un peuple ne se fait pas toute seule. Lentement façonnée par le labeur incessant des esprits, ou brusquement éclairée par les événements qui sont les dociles agents de la Providence, elle n'est que le produit d'influences

préexistantes, et si on veut la bien connaître, ce sont ces influences que l'on doit rechercher.

Durant ses évolutions successives, pendant tout le cours de son histoire, notre race en a subi sans doute de très nombreuses. Celles qui ont été les plus puissantes et qui lui ont le plus victorieusement imposé leur cachet ineffaçable sont de deux sortes : *les influences du milieu et les influences de l'hérédité.*

S'il est difficile de nier qu'il existe des affinités cachées entre les hommes et le sol qui les voit naître, il est impossible de ne pas constater l'analogie frappante qui unit le pays breton à ses enfants. Il revêt partout des aspects, dont la couleur est merveilleusement proportionnée à leur lointaine origine, à la complexité de leur nature, à la diversité de leurs penchants.

La plupart des manuels classiques et quelques-unes de nos anthologies modernes en font une contrée plate, monotone et prosaïque, où il pleut sans cesse, où il ne pousse que des ajoncs. On croit en avoir tracé une peinture exacte quand, en un style fade et mièvre, on a répété bien ou mal, plutôt mal que bien, le même poncif : quelques clochers à jour, quelques calvaires, un soupir de biniou, un gémissement de bombarde, un brin de genêt, du vent, de la pluie — beaucoup de pluie! — de la

brume, de la mer, et voilà! Oui, voilà la mixture que l'on a trop longtemps dégustée; voilà le portrait conventionnel, issu de la fantaisie; voilà la Bretagne de romance, article très recommandé pour l'exportation!

La vraie Bretagne, sérieusement interrogée et observée de près, plutôt qu'imaginée, est tout autre.

C'est une *terre originale.* — De quelque côté qu'on l'aborde, c'est la première impression que l'on éprouve. Pour ne parler que des provinces qui l'avoisinent, la Touraine, la Normandie, le Maine ont entr'elles un air de famille; quand on passe de l'une à l'autre, on ne s'aperçoit d'aucun changement, rien ou presque rien ne les distingue. Mais si on incline vers l'Ouest, on remarque tout à coup deux villes féodales, sentinelles vigilantes placées sur son rempart du côté de la France : Fougères, pourvue encore d'une partie de sa vieille ceinture de murailles; Vitré, petite Nuremberg en miniature, hérissée de tours, de châtelets, de barbicanes; et il semble qu'on franchisse une barrière, qu'on entre dans un pays très différent de ceux que l'on vient de quitter.

Cette sensation est composée de tant d'éléments divers qu'il est malaisé de la définir. Tout concourt à la rendre en quelque sorte tangible : son ciel que

de lourdes nuées assombrissent, ses sites délicatement nuancés, ses villages aux teintes fanées, ses monuments que la mousse des siècles recouvre et que le lierre envahit. On se sent transporté loin, très loin, dans un monde nouveau, possédant une physionomie qui lui est propre et dont la singularité bizarre est sans contredit le principal attrait.

C'est une *terre de contrastes*. — Nulle part ils ne sont aussi variés, à chaque pas le décor change; et c'est une des raisons pour laquelle il est si difficile de la renfermer dans une formule unique.

Tristes, certes elles le sont ses solitudes semées de bois de pins, les falaises de ses rivages, les crêtes de ses montagnes; mais, comme l'ombre est nécessaire à la perfection d'un tableau, ne dirait-on pas qu'elles n'ont été oubliées là que pour mieux faire ressortir la luxurieuse richesse de ses campagnes, la majesté souveraine de ses forêts et la coquetterie de ses cités blotties dans le feuillage. Comment rapprocher, bien qu'à peine séparées par quelques lieues, les dunes du Morbihan des prairies en fleurs de Pont Aven, les cimes dénudées de Carhaix de la délicieuse oasis qu'est le Huelgoat, la sombre et atroce aridité de la Pointe du Raz des baies ensoleillées de Fouesnant et de Loctudy?

Et pourtant ces oppositions, si tranchées, si imprévues qu'elles soient, ne sont pas heurtées,

elles ne choquent pas. On va d'un vallon plein de fraîcheur à un coteau sauvage; on visite une cathédrale après s'être arrêté devant un menhir debout depuis trois mille ans; on parcourt par exemple le Finistère, dont le nord a été comparé à l'Arabie Pétrée et le sud à l'Arcadie florissante (1); et tout cela paraît homogène, tout cela est enveloppé de tant d'harmonies que les horizons les plus dissemblables, les objets les plus disparates semblent unifiés par des transitions secrètes et insoupçonnées. Peinture, dont le fond est morne mais dont le cadre est d'or, où la Bretagne est riante, elle est exquise; où elle est sévère, elle est sublime. Elle est multiple, et cependant elle est une, gardant un cachet invariable dans une extraordinaire mobilité.

C'est une *terre du passé*. — On pourrait très justement lui appliquer ce blason d'un de nos évêques (2): une tour, battue de toutes parts par des vagues furieuses, et, à son sommet, une banderolle déployée avec ces deux mots: « *Ruunt et stat* ».

« *Ruunt* »!... Ce ne sont pas les ennemis qui lui ont manqué. Elle a eu à se défendre contre les architectes, dont les maladresses justifient si souvent cette boutade d'un archéologue: « En cuisine, les restaurateurs sont parfois des artistes; en art, ils

1. Pitre Chevalier — *Bretagne ancienne*. P. 541.

2. Mgr. David, évêque de Saint-Brieuc.

sont toujours des gargotiers ». Elle a eu à vaincre ceux qui détruisent par cupidité ou par sottise et que, faute d'un terme plus énergique pour les désigner, nous nommons les Vandales ; — encore est-ce leur faire trop d'honneur, car si ceux d'autrefois avaient pour excuse leur désir de conquête, ceux d'aujourd'hui n'en ont aucune —. Elle a eu à combattre le temps, ce destructeur implacable, qui poursuit avec une sûre tranquillité son œuvre partout dévastatrice ; les révolutions, dont la haine aveugle renverse les chefs-d'œuvre de l'architecture et jette au vent les cendres des aïeux ; la civilisation, ce ver rongeur, qui, sous prétexte de progrès, se cache sournoisement dans l'ombre, et qui souille, et qui défigure, et qui salit. Des démolisseurs sans scrupules ont brisé ses croix, ses dolmens, pour empierrer les routes ; des spéculateurs éhontés ont planté sur ses falaises d'ignobles bâtisses, qui sont autant de défis au bon sens et au bon goût : ces châlets suisses, ces cottages anglo-saxons, ces manoirs néo-gothiques, épaves de la grande foire parisienne de 1900 échouées dans un décor de la période tertiaire. On lui a livré, on lui livre encore une bataille acharnée.

« *Et stat* » !... A toutes ces attaques elle a opposé la plus terrible de ses armes défensives : la force d'inertie. Elle a lutté sans trêve et elle n'est pas

vaincue ; on a essayé de la changer, mais elle ne change pas. Au château de Tonquédec, on voit, paraît-il, le soir, errer une forme blanche et les paysans disent : « C'est *l'ancien* qui revient ». Dans ce musée d'antiquités qu'est la Bretagne, *l'ancien* revient aussi toujours et, quand la vapeur nous emporte à travers ses landiers, il semble qu'on remonte à chaque tour de roue d'un cran en arrière dans l'horloge des siècles.

Elle demeure immobilisée, figée dans sa muette extase, à peine distraite par les bruits du dehors, communiquant à tous ceux qui s'attardent à respirer son atmosphère magique je ne sais quelle troublante saveur de la vie et de la mort confondues. Un nuage de vétusté plane sur elle, un sentiment d'autrefois y sommeille répandu sur les choses, tout y paraît immuable ; et, tressaillant aux coups qu'on lui porte, gémissant sur ses ruines, elle reste drapée dans ses chers souvenirs, gardant malgré tout, presque intacte quoique mutilée, la couronne de son glorieux passé.

C'est une *terre de rêve*. — Coppée essaya un jour⁽¹⁾ de peindre sa vertu séductrice par ce vers, délicieux sans doute mais trop absolu :

« Pays mouillé, touchant comme un visage en larmes » ;

1. A l'inauguration de la statue de Brizeux, à Lorient.

et son plus illustre historien, M. de la Borderie, la résuma plus heureusement en ce seul mot qui fit fortune : « Elle est une poésie ». En effet, elle en est une; poésie tendre qui embaume telle une senteur d'aubépine, poésie grave aussi, qui imprime une certaine paresse à la physionomie de ses habitants, qui se lit dans leurs yeux plus fixes, sur leurs traits moins expressifs, dans leurs attitudes un peu nonchalantes et réfléchies.

Elle a une langueur infiniment douce, qui émeut sans qu'on puisse s'y soustraire et qui retient sans qu'on sache pourquoi : somnolence exquise, dans laquelle elle se plonge amoureusement et qu'on ne doit secouer qu'avec les plus délicates précautions. Si vous l'interrogez bruyamment, si vous exigez qu'elle vous réponde de suite; parce qu'elle est capricieuse et qu'elle a horreur du bruit, parce que vous la troublez, elle se taira. Si vous voulez pénétrer dans son intimité, approchez-vous sans hâte et surtout n'éveillez pas le silence recueilli qui l'absorbe. C'est alors, si vous lui parlez tout bas plutôt avec votre cœur qu'avec vos lèvres, si vous savez l'écouter, qu'elle se dévoilera devant vous et vous ouvrira toute grande la porte de ses inestimables trésors.

C'est une *terre religieuse*. — Tous ceux qui foulent son sol, étrangers ou indigènes, les plus indifférents,

les plus sceptiques mêmes en sont frappés. Une brume flotte sur elle, transparente, subtile, qui estompe ses contours et les noie dans un vaporeux lointain qu'on ne saurait décrire. D'où vient-elle? Peut-être de la fréquence de ses brouillards, ou de sa lumière presque toujours indécise; peut-être de la morne étendue de ses plaines immenses, où les pierres ont des postures de sphinx. Cette brume n'est pas de la tristesse, ainsi qu'on a eu trop souvent le tort de l'affirmer, mais de la mélancolie, empreinte de je ne sais quelle piété méditative.

La pensée de l'éternité la domine. On a prétendu qu'elle l'écrasait de son linceul de mort; ne serait-il pas plus juste de la comparer au voile qui recouvre les traits pâlis d'une abbesse, ou à cette gaze fine, légère, brodée, qui entoure les tabernacles et garde un parfum d'encens? Le pays tout entier a l'air de prier. Autant l'anachronisme de constructions criardes, modernes, l'abîme et le dépare; autant les symboles de la foi semblent lui convenir. Et quand on respire l'ambient arôme de cette région ouatée,

« Où le ciel est si bas, si bas,

« Qu'on y voit monter sa prière », (1)

on ne s'étonne plus qu'elle soit, pour ainsi dire, un piédestal où les saints pourront sans crainte venir

1. Botrel. — *Chansons de chez nous*. — Préface.

se fixer et un vaste sanctuaire qui tressaillira plus qu'aucun autre aux atouchements divins.

En résumé : la terre bretonne est une terre d'un aspect un peu rude et sauvage, que tempèrent des grâces imprévues et attirantes :

« Ensemble harmonieux de force et de beauté ».(1)

Solidement assise sur un roc inébranlable, douée de rares énergies, on croirait à première vue que sa grandeur est de la dureté et son âpreté du dédain ; mais, dès qu'on la connaît, sous cette froide apparence on découvre une prodigieuse réserve d'émotion et de sensibilité. Repliée sur elle-même, taciturne, elle semble dormir ; non, elle rêve, et sa perpétuelle rêverie la rend à la fois plus touchante et meilleure. Tirant de sa propre fertilité d'inépuisables ressources plus que suffisantes pour la faire prospérer, elle pourrait être ambitieuse, rechercher les occasions de briller ; et elle vit retirée, restant simple, désintéressée, presque naïve.

Elle est femme par sa mobilité et sa coquetterie raffinée ; elle est artiste par ses sensations et tous ses instincts. Tranquille dans son optimisme invétéré, elle ne s'inquiète point de l'avenir ; elle puise dans les vestiges de son passé, dont elle est la gardienne jalouse, l'aliment de ses contemplations

1. Brizeux. — Marie. — P. 169.

illimitées. Elle est imprégnée de poésie ; et cette poésie, à laquelle elle s'abreuve avec délices, qui suffit à son bonheur, est saturée d'une mysticité intense, qui l'emporte bien vite au-dessus du monde visible. Cette soif de l'au delà est un besoin de son essence même et, pour le satisfaire, elle n'a qu'à regarder autour d'elle, partout ses yeux rencontrent ce « miroir où l'infini reflète sa pensée » (1) : un Océan bouleversé, insondable comme son origine et mystérieux comme sa destinée.



C'est en effet le contact incessant avec la mer, qui a élevé si haut les aspirations de notre race. On serait presque tenté de dire, tant son influence a été primordiale et décisive, qu'elle a exclusivement constitué le type breton.

Naguères, quand il fallut baptiser notre péninsule que Pline appelait « une terre spectatrice de l'Océan », on lui donna le nom d'Armor (2) et, parmi ses proverbes populaires, il en est un qui la définit ainsi : « *Koad enn hé c'hreiz, môr enn hé zró.* —

1. Richepin.

2. De *ar*, sur ou proche ; et *mor*, la mer.

Bois au milieu, mer alentour » (1), comme si elle était une île que rien ne rattacherait au continent. Ce dicton, en réalité métaphorique, semble peu exagéré, lorsqu'on considère tout ce que la Bretagne doit à cette éternelle enchantresse. Ses vapeurs abandonnées dans l'atmosphère, en maintenant son climat tempéré et en l'enveloppant de ce ciel gris auquel les étrangers adressent tant de reproches, ne favorisent pas seulement l'abondance de ses eaux et la riche verdure de ses forêts; elles marquent encore sa physionomie d'un trait saillant, sévère mais énergique, qui établit une éloquente harmonie entre les rapports physiologiques de la contrée et le tempérament de ses opiniâtres enfants.

Mais, tout d'abord, affirmons qu'on a trop fréquemment abusé de cette teinte lugubre; si on a méconnu notre sol, on a calomnié notre mer, en la présentant sous des dehors toujours rébarbatifs et sauvages. Elle a mille nuances, mille autres charmes ensorceleurs.

A ses heures de démente succèdent, même sur les rivages les plus orageux, des moments de calme resplendissants. Elle a des bruits effrayants, mais aussi de mélodieux murmures; parfois elle soulève ses montagnes mouvantes, mais d'autres fois, elle

1. Brizeux. — *Sagesse de Bretagne*. P. 274.

balance mollement son azur et le pose, comme une voluptueuse caresse, sur le sable nacré des grèves.

Au printemps, sa robe d'émeraude devient plus fraîche, son mouvement plus souple, sa chanson plus suave et plus gaie. L'été, une lourde torpeur l'écrase : ses vagues roulent du métal en fusion, acier pailleté d'or ou d'argent. Aux premiers souffles de l'automne, la scène change; du large accourent des troupeaux d'ondes sur la plaine glauque et livide, mais ce ne sont que des moutons encore. Sous le coup de fouet des vents d'hiver, les flots s'enflent : à présent ce sont des monstres qui se bousculent, s'écrasent, et leur masse énorme, beuglante, accumule sur ses bords des débris de toutes sortes culbutés en route.

Son aspect offre autant de variations dans une seule journée que dans les saisons successives. Le matin, pâle et nébuleuse au soleil levant, c'est l'adolescence dans son indéfinie beauté. A midi, c'est la même beauté parvenue à son développement, à sa maturité. Le soir est pareil au crépuscule d'une existence paisible et sage (1). Sans cesse différente d'elle-même, la mer ne se répète jamais; et ceux qui ont vécu près d'elle, qui l'ont écoutée, qui l'ont comprise, sentent leurs paupières humides quand il faut la quitter.

1. Léon Berthaut. — *La mer et les marins*.

Elle a exercé ici plus qu'ailleurs sa victorieuse et tyrannique fascination. Régnant en maîtresse souveraine sur cette étroite arête rocheuse qu'elle serre en ses deux bras : la Manche et l'Océan, elle l'a enlacée d'une si dure étreinte, qu'après avoir détaché du continent quelques blocs qui sont devenus : Belle-Ile, Sein, Hoëdic, Ouessant, Houat, les Glénans ; après avoir rongé, miné et entamé de toutes parts l'enceinte qui résistait à ses coups, elle a percé ses flancs d'une multitude de baies, de golfes et de déchirures profondément enfoncées.

Puis elle a attiré à elle la plupart de ses villes qui, toutes ou presque toutes, jalonnent ses côtes, ou sont situées au fond des estuaires ⁽¹⁾ que ses rivières forment à l'intérieur, telles sont : Nantes, Paimbœuf, S^t-Nazaire, La Roche Bernard, Vannes, Auray, Hennebont, Lorient, Concarneau, Quimper, Audierne, Douarnenez, Brest, S^t-Pol, Morlaix, Lannion, Tréguier, Paimpol, S^t-Brieuc, S^t-Malo, pour ne citer que celles-là. De sorte qu'en Bretagne ce n'est pas du cœur, mais des extrémités, que partent l'industrie, le commerce, le mouvement et la vie.

Elle a fait plus. Elle en a conquis les âmes, elle les a subjuguées en les enjôlant de sa voix de sirène et les tient enchaînées par les liens d'un amour plus

1. « Petits fleuves, grands estuaires », a-t-on dit des rivières bretonnes.

fort que la mort. On a eu bien raison de dire que notre vieille Armorique est toujours

« Le pays des marins aux robustes épaules,
« Laboureurs de la mer aux labeurs incessants,
« Dont les socs éventreurs ont, entre les deux pôles,
« Creusé tous les sillons de tous les Océans » (1),

puisqu'actuellement, sur 216.440 marins français, 110.934 sont de chez nous. Ils lui ont voué un attachement sans bornes et ne veulent pas se souvenir que, si cette incomparable parure de leur sol natal leur fournit le pain quotidien, elle est de plus leur implacable ennemie.

C'est en vain que dans ses colères elle détruit les barques, les navires, et engloutit chaque année des milliers de jeunes gens, dont les ossements décharnés vont s'entrechoquer au fond de ses abîmes ; c'est en vain que sur chaque cabane elle étend ce voile de deuil qui brise l'espoir des mères, la tendresse des tout petits, et que son immensité n'est qu'un vaste charnier, au-dessus duquel les feux des phares scintillent comme les tristes veilleuses de nos cimetières... les orphelins, les veuves au moins devraient la détester, la maudire ! Non ; pour cette amante en délire, pour cette mangeuse d'hommes toujours innassouvie, ils n'ont que des sourires ;

1. Botrel. Hommage à l'évêque de Quimper.

même ceux qu'elle inonde de larmes, qu'elle torture, l'aiment et l'aimeront à jamais.

Et elle, fière de son pouvoir absolu, arrache chaque jour à leur toit de chaume de nouveaux enfants : « On ne peut pas contrarier leur vocation, avouent les parents fatalistes et résignés, ils ont de l'eau salée autour du cœur ». Elle grandit jusqu'à l'héroïsme le courage de ses esclaves, les rend audacieux, intrépides, les modèle à son image, au point qu'ils vérifient la devise Galloise : « *Tra môr, tra Brython*. — Tant la mer, tant les Bretons » ; et « teintant leurs prunelles de la nuance changeante de ses eaux, elle fait courir son azur dans leurs veines, transmet à leur chair la transparence de ses nacres frémissantes, répand enfin sur toute leur personne un peu de sa grâce, de son mystère et de sa beauté ». (1)



Voilà donc la scène magnifique, sur laquelle va s'implanter et évoluer le peuple breton. Les rapports intimes qui les unissent sont indéniables ; il ne faudrait cependant pas en exagérer l'importance. Ce

1. Le Braz. — *Le sang de la sirène*. — P. IV.

pays, admirablement approprié aux générations qui foulèrent son sol, a toujours exercé sur elles une action lente, continue et puissante : il les a façonnées à son effigie, leur a communiqué ses traits principaux ; mais il ne pouvait pas à lui seul créer, constituer cette race que nous allons voir tout à l'heure coutumière jusqu'à la routine, fidèle à ses traditions jusqu'à la superstition, dévouée à son Dieu et à sa patrie jusqu'au martyre, marchant d'un pas ferme et sûr vers la béatitude céleste que lui montrent au loin l'Espérance et la Foi.

A cette première empreinte laissée sur son front par le *milieu*, a dû s'en ajouter une autre, moins superficielle, plus effective ; tâchons de la découvrir, en jetant un rapide coup d'œil sur son histoire et en recherchant s'il y a eu pour elle des *influences d'hérédité*.

A une date que la science ne pourra vraisemblablement jamais fixer d'une façon certaine, une formidable invasion partant de l'Asie, berceau du genre humain, se répandit sur l'Europe occidentale. Subissant la poussée générale et entraîné par son esprit aventureux, un flot d'émigrants débarqua sur notre presqu'île, ensevelie jusque là dans le silence de ses ravins déserts, de ses impénétrables forêts, de ses rivages inaccessibles. Quel était le nom de cette peuplade ? Quelle langue parlait-elle ? Était-

elle organisée en société ? Avait-elle des chefs ? Nous l'ignorons ; et nous ne saurions rien d'elle, si elle ne nous avait pas laissé, pour dissiper un peu l'ombre qui plane sur son existence, comme témoins muets de son passage, quelques pierres, les unes enfouies sous des tumuli, les autres plantées en terre verticalement : les *dolmens* (1) et les *menhirs* (2).

Ces monuments, si nombreux dans notre région, ont longtemps intrigué les savants. Brizeux les questionnait en ces termes :

« Quels bras vous ont dressés à l'Occident des Gaules ?
« Géants, n'êtes vous pas fils des anciens géants ?
« Une mousse blanchâtre entoure vos épaules,
« Pareille à des cheveux, nés depuis des mille ans ». (3)

Nous avons dit ailleurs (4) les études et les tâtonnements de l'archéologie préhistorique à leur sujet et nous avons fourni les raisons, qui nous semblent concluantes, pour établir leur destination. S'il est universellement admis de nos jours que le dolmen a été un tombeau, il paraît plus que probable que le menhir fut l'indice d'une sépulture, mais que, revêtu en outre d'un caractère sacré, il fut aussi un

1. De *dol*, table ; et *men*, pierre.

2. De *men*, pierre ; et *hir*, longue.

3. *Histoires poétiques*. II, p. 40.

4. *Dolmens et menhirs armoricains*. 1903.

fétiche, une idole. Et alors, nous sortons du domaine des conjectures, ces mégalithes deviennent éloquents et percent d'un rayon de lumière les ténèbres de ces temps lointains.

Ils n'étaient donc pas des athées ceux qui, forcés de croire à une puissance supérieure, se prosternaient devant son image grossière et l'adoraient en tremblant ; tellement que Renan a pu écrire : « Le menhir, qui se rencontre sur toute la surface du globe depuis la Chine jusqu'à l'île d'Ouessant, qu'est-ce autre chose que le symbole de l'humanité à son enfance, un vivant témoignage de sa foi au ciel » ? (1) Ils n'étaient donc pas des singes perfectonnés ceux qui ont élevé ces monolithes, dont la hardiesse nous étonne et nous saisit : celui de Locmariaquer par exemple, qui avait 10 mètres de circonférence, 23 mètres de hauteur, et qui pesait 250.000 kilogrammes ! Ce n'était pas pour honorer l'amas de pourriture qui s'appelle un cadavre, que de pieuses mains ont construit, au prix d'efforts inouis, ces chambres funéraires ; y ont enfoui l'or, « ce métal des rois et des dieux », des objets façonnés avec un art surprenant ; et, pour mieux abriter ces précieux dépôts, les ont recouverts de buttes protectrices !

1. *Poésie des races celtiques*.

L'idée qui les inspira fut celle que l'on trouve chez tous les peuples, sous tous les cieus et à toutes les époques, pendant toute l'histoire et avant toute histoire. De même que le Peau-Rouge d'Amérique est enterré avec son arc et ses flèches, pour qu'il puisse chasser sur les territoires illimités du grand Esprit ; de même que les chefs des Dahoméens et des Achantis sont inhumés avec des centaines de femmes et d'enfants, pour que là-haut leur maison soit en rapport avec le rang qu'ils occupaient ici-bas ; de même l'homme primitif avait à ses côtés sa hache, ses colliers, ses amulettes, ses bijoux, quelques vases, tout ce qui lui avait servi, tout ce qui lui était cher. C'étaient là les dernières offrandes faites à ceux qui partaient ; on était sûr ainsi de leur être utile durant leurs migrations posthumes.

Ces populations, pratiques avant tout, égoïstes par nécessité, ignorantes des conventions sociales, ne professèrent un culte si constant pour les cendres de leurs ancêtres que parce qu'elles avaient la notion formelle d'une survivance triomphant du néant, d'une vie future, vague peut-être mais certaine ; parce qu'elles étaient spiritualistes (1). L'espérance du revoir était profondément gravée chez elles ; se sentant créé pour des destinées plus heureuses,

1. « L'homme, a dit M. de Quatrefages, est un animal religieux. »

leur amour ne pouvait s'habituer à la pensée d'une éternelle séparation.

Jadis les mégalithes ont protégé les tombes ; et, au temps des troubles qui mutilèrent les croix de nos carrefours mais respectèrent, en partie du moins, celles de nos cimetières, les tombes ont à leur tour protégé par le respect dû aux morts nos dolmens et nos menhirs. C'est la piété qui érigea ces pierres (1), c'est la piété qui les a conservées. Elles demeurent immuables sur nos landes brumeuses où elles se profilent si bien, comme pour attester que dès son origine la terre, qu'on devait un jour nommer la Bretagne, fut vouée à la religion ; ses premiers monuments furent des monuments religieux.

Vers l'an 500 ou 400 avant Jésus-Christ, l'Armorique fut, ainsi que le reste de la Gaule, conquise par les Celtes. Les envahisseurs étaient des guerriers et l'écho de leur intrépidité fameuse a traversé les âges. Soumis aux plus braves d'entr'eux qu'ils plaçaient à leur tête et qu'ils investissaient d'une sorte de royauté, ils obéissaient plus aveuglément encore à leurs prêtres, dont le collège sacerdotal avait sur toute la nation une suprême autorité. A la fois ministres de la Divinité et juges, poètes et instituteurs, prophètes et médecins, les Druides prêchaient

1. En décrivant les alignements de Carnac, Mérimée a écrit : « Je ne connais que la religion qui ait pu produire un effet aussi prodigieux. »

une doctrine si élevée que quelques Pères de l'Eglise (1) n'ont pas hésité à la saluer comme l'aurore du Christianisme. Leurs mœurs étaient pures, intègres; leur science profonde. Sans rejeter le polythéisme, ils enseignaient l'unité d'un Dieu créateur, l'amour de la patrie, l'indissolubilité du mariage, le respect de la femme, de l'enfant et du vieillard. Mais le point fondamental de leur philosophie était l'immortalité de l'âme, ayant pour conséquence l'existence de peines et de récompenses au delà du sépulcre.

Ce fut ce dogme sublime qui inspira à ses adeptes un si complet mépris du danger, un courage si indomptable dans les batailles, une si parfaite insouciance de la mort. La plupart des auteurs latins l'ont constaté, il nous suffira de citer Pomponius Mela : « *Unum ex iis quæ præcipiunt Druides, dit-il, in vulgus effluxit, videlicet ut forent ad bella meliores, æternas esse animas, vitamque alteram ad manes.* — Une des croyances des Druides qui a transpiré au dehors et qui les rend meilleurs que les autres dans les combats, c'est que les âmes sont immortelles et qu'il y a une autre vie après celle-ci » (2). Cette vérité, déjà implantée par les immigrations néolithiques, fut donc épurée et définitivement consacrée par nos premiers aïeux; et

1. Entr'autres : Saint-Augustin. — *La cité de Dieu.*

2. Pomponius Mela. — Lib. III. Cap. 2.

nous pouvons revendiquer pour eux la gloire d'avoir apporté cette semence qui devait si universellement germer plus tard, ce principe souverain, générateur de toute justice, de toute grandeur et de toute générosité dans les sociétés humaines.

Ces Gaulois, si bien caractérisés par une de leurs fières paroles : « Nous ne craignons rien, si ce n'est que le ciel ne tombe sur nos têtes », durent cependant à leur tour subir la loi du plus fort et courber leurs fronts orgueilleux sous le joug de l'étranger. Un demi siècle avant notre ère, eut lieu la mémorable défaite des Venètes et les armées romaines occupèrent notre péninsule. César, après ce coup d'éclat, voulut que sa conquête fut pacifique et usa pour résoudre la question religieuse, la seule qui doive nous intéresser ici, d'un procédé extrêmement habile. Il comprit qu'il ne fallait pas essayer d'éteindre la foi de ce peuple, qu'il jugea de suite imbu d'un mysticisme particulier : « *Natio omnis Gallorum admodum dedita religionibus* ». (1) Il savait que le moyen de se mettre d'accord, quand on ne l'est pas, est de se faire des concessions réciproques; et voici ce qu'il imagina.

Les vainqueurs avaient des dieux : Jupiter, Mars, Apollon, Minerve, Vénus. Ils persuadèrent aux vaincus qu'ils étaient pareils à ceux qu'ils adoraient sous

1. *De Bello gallico.* — VI, 16.

les noms de Teutatès, d'Esus, de Taranis, de Belen, de Belisama ; qu'il y avait entr'eux une similitude étroite. De cette façon le rapprochement devint tout naturel ; qu'on nous pardonne cette expression : les dieux de Rome furent mariés aux dieux de l'Armorique, et l'alliance se fit d'elle-même. Les Gaulois, loin de protester contre cette fusion, ou cette confusion, mythologique, s'y prêtèrent de bonne grâce et, sans perdre le souvenir de leurs anciennes divinités, s'accoutumèrent à les honorer selon le mode de leurs maîtres. Seul, le Druidisme, retranché dans les campagnes et les forêts, se défendit vaillamment contre ce polythéisme bâtard. Avec des apparences conciliantes, il lutta sourdement contre un nouvel état de choses qui ruinait l'importance de sa caste et tenta d'en retenir quelques bribes par des pratiques plus ou moins prestigieuses de médecine et de sorcellerie.

L'heure marquée par la Providence allait enfin sonner : le vrai allait remplacer l'erreur et la religion du Christ répandre sur le monde ses éblouissantes clartés. Elle n'apparut que fort tard et se propagea d'abord lentement sur notre sol de granit, si rebelle à toute innovation qui lui vient du dehors. Ses origines restent entourées d'une nuit noire, que l'absence de documents certains n'a pas permis de sonder. Une lueur l'éclaire pourtant et c'est une lueur de sang.

A Nantes, en 288, deux nobles jeunes gens parurent devant le juge et lui tinrent ce mâle langage : « Nous sommes prêts à souffrir tout ce que pourra inventer un bourreau en colère. Nous ne perdrons pas la vie, en la donnant pour Celui duquel nous l'avons reçue et qui saura nous la rendre avec usure dans la lumière de sa gloire ». Préférant la mort à l'apostasie, Donatien et Rogatien furent torturés sur le chevalet, puis décapités.

Lorsque Constantin accorda aux chrétiens la liberté de croire, les évêchés s'organisèrent en notre province comme ailleurs ; mais au v^e siècle, il n'y en avait encore que trois : ceux de Rennes, de Nantes et de Vannes.

Et comment les Celtes auraient-ils pu ouvrir leurs cœurs à l'Évangile ? Comment auraient-ils pu prêter l'oreille aux accents des missionnaires apostoliques ? Relativement heureux sous la domination des aigles romaines, jouissant d'une paix prospère, ils avaient eu à traverser une phase d'oppression, d'anxiété, de crimes, qui avait abouti à la misère la plus atroce, la plus horrible. Pareils à un cyclone qui accumule partout les ruines sur son passage, les Alains et les Saxons s'étaient abattus chez eux et avaient tout saccagé, tout détruit. Ces sauvages n'avaient même pas le prétexte de vouloir coloniser, leur unique but était de dévaster, de tuer et quand,

soûls de pillage et de meurtres; gorgés de sang et de butins, ils s'éloignaient, c'était pour revenir peu après recommencer leurs ravages. Leurs féroces incursions durèrent pendant cent cinquante ans, celle de 406 fut la plus terrible; et notre pauvre pays, épuisé, brûlé, sans cultures, sans habitations, presque sans habitants, devenu un désert, sembla pour jamais anéanti. La vieille Armor, si vaillamment défendue naguères, était-elle donc condamnée à cette tragique extrémité? Devait-elle donc finir ainsi?

Non; car Dieu veillait sur elle. Il y avait dans l'île de Bretagne, aujourd'hui l'Angleterre, un peuple déjà catholique en partie, frère de nos Gaulois romanisés et détaché du même tronc celtique. Ce peuple essaya, lui aussi, d'endiguer le flot des barbares; mais quand il vit l'inutilité de sa résistance, plutôt que de se soumettre, pour conserver son indépendance, il préféra s'expatrier. Et il partit, monté sur des barques, à la proue desquelles étincelait la croix.

Le premier continent que les émigrants aperçurent, noyé dans le brouillard, était une immensité compacte d'arbres, élevant leur feuillage jusqu'aux nues, une exhubérance déréglée de buissons, de broussailles et d'herbages, s'entassant sur des monceaux de cendres encore fumantes. Tout alentour,

la mer, cette autre immensité, étendait à l'infini sa ceinture toujours mouvante: ses vagues tumultueuses bondissaient sur les rochers abrupts de ses côtes et au fond des bois sombres retentissait la grande voix de ses orages. Quelques groupes commencèrent à s'y établir; d'autres, de la fin du v^e siècle au milieu du vi^e, suivirent plus nombreux; et bientôt cette presqu'île inculte, stérile, fut de nouveau, et définitivement cette fois-ci, conquise.

Ce ne fut pas sans peine. L'on conçoit aisément ce qu'il fallut de patience, d'énergiques efforts et de labeur obstiné, pour la rescuciter. Les émigrés furent certes des artisans dociles; mais il faut admirer surtout ceux qui surent les diriger, les entraîner, les faire agir: leurs chefs, qui seuls étaient capables d'entreprendre une telle œuvre, parce qu'ils étaient des moines et de la mener à bonne fin, parce qu'ils étaient des saints. Tout le mérite en revient donc à S^t Suliac, à S^t Lunaire, à S^t Brieuc, à S^t Tudual, à S^t Maudez, à S^t Gildas, à S^t Efflam, à S^t Hervé, à S^t Urfoéd, à S^t Gouesnou, à S^t Tenenan, à S^t Ronan, à S^t Corentin, à S^t Magloire, à S^t Malo, à S^t Budoc, à S^t Paul Aurélien, à S^t Méen, à S^t Samson, à S^t Priemel, à S^t Hernin, à S^t Herbot, à S^t Briac... à tous ces pieux abbés, à tous ces courageux évêques, dont les noms bénis resteront écrits au livre d'or de nos annales nationales et dont la mémoire est auréolée

d'une reconnaissance si tenace, que quinze cents ans n'ont pu la ternir.

En prenant possession de ce territoire désolé, ils s'empresment de le baptiser et, en souvenir de leurs aïeux, l'appellent : *Bretagne*. Puis ils le défrichent : les brousses tombent sous la cognée, les landes sont labourées, les vallées comblées; aux halliers rocailleux, aux marais putrides succèdent des champs, des vergers, de vertes prairies, des blés jaunissants. C'est en priant qu'ils sèment, c'est en chantant qu'ils cultivent, qu'ils récoltent; et les échos tressaillent en retrouvant dans ces hymnes sacrées et dans ces poésies bardiques doucement murmurées les syllabes de la langue celtique, que depuis si longtemps ils n'entendaient plus. Partout l'aridité d'hier fait place à la fécondité, mais ce résultat miraculeux ne suffit pas à l'ardeur des zélés missionnaires; ils ont encore une seconde besogne à remplir, autrement plus difficile et mille fois plus ardue.

Ils entrent en relation avec les indigènes, la plupart païens, que la gangrène de Rome avait corrompus jusqu'aux moelles; à force de tendresse et de charité ils les attirent, les instruisent et transforment en catéchumènes ces natures fougueuses et dépravées. Quelques isolés, bien que convertis, demeuraient emprisonnés dans un réseau de supers-

titions grossières; ils s'en approchent avec une délicate prudence et les éclairent sans les froisser. Les religions antérieures renfermaient des parcelles de la vérité; ils s'en emparent et, prenant par exemple cette étincelle, dernière lueur vacillante que projetait le Druidisme à son déclin et qui avait été son honneur, ils l'attisent, la vivifient et la rallument au foyer divin. La signification des antiques symboles, entourés de tant de vénération, est modifiée; et, grâce à cette adroite condescendance, la croix plantée sur les menhirs des Gallo-Romains se grave dans leurs cœurs, l'eau du baptême, qui avait déjà touché leurs fronts, descend jusqu'à leurs âmes.

Toutes les bonnes volontés sont enrégimentées; elles se ramifient en troupes distinctes, chacune d'elles ayant à sa tête un maître spirituel. Cà et là se construisent des *plou*, colonies civiles, formant des villages; des *lann* et des *loc*, colonies ecclésiastiques, monastères qui s'épanouissent comme autant de fleurs du ciel embaumées d'ascétisme et de vertu. Un nombre considérable de disciples y accourent et, mêlant leur caractère, leurs mœurs, autochtones et étrangers préparent l'unité de la nation.

Tels sont les principaux bienfaits que nous devons à ces grands hommes venus d'outre-mer, tel est le rôle décisif qu'ils ont joué. En incarnant l'idée de

patrie, ils ont été les hardis pionniers de la civilisation matérielle; en organisant la vie chrétienne, ils furent les ouvriers de la plus haute civilisation morale. Sans l'émigration, la péninsule armoricaine eut été une province banale et languissante du royaume des Franks; cette émigration lui donna un peuple nouveau, énergique, indépendant, qui l'a fécondée, régénérée, christianisée, en un mot qui en a fait la Bretagne.

Si Littré lui-même a reconnu que « les ordres monastiques ont largement payé leur dette à la société aux v^e et vi^e siècles »; s'il déclare que « celui qui est avec le progrès doit être à cette époque avec l'Eglise et avec les moines, ministres de l'Eglise » (1); quel doit être le sentiment de celui qui est avec l'Eglise à toutes les époques? Quant à moi, respectueux et ému, je m'incline devant eux, je les invoque à deux genoux et, en affirmant, en prouvant qu'ils furent mes pères dans la foi, que je suis l'enfant des saints, je suis à bon droit plus fier que quiconque de mon titre de noblesse et je me sens pénétré d'une indicible gratitude pour ces vieux fondateurs, pour ces chers parrains de mon pays!

On verra, par un épisode de ce temps, l'influence qu'exercèrent les couvents sur les origines de notre histoire. Quand, après avoir réuni sous son sceptre

1. *Etudes sur les Barbares.*

toutes les tribus et principautés éparses, Nominoë eut gagné sur les Franks la bataille de Ballon, en Juin 845, il eut encore à leur livrer bataille au sujet de l'abbaye de Redon; ceux-ci comprenant fort bien que ce prieuré, placé en un tel lieu, animé d'un tel esprit, serait pour ceux-là un rempart plus solide et plus redoutable qu'une forteresse de guerre. Et, lorsque la victoire du premier roi des Bretons eut assuré l'existence des pieux solitaires, on put dire que la brèche fatale de la frontière était fermée.

Hélas! les moyens de défense les plus stables ne résistent pas toujours à une marée envahissante. Les Northmans qui, au ix^e siècle, ravagèrent l'Allemagne, la Frise, l'Angleterre et la France, parurent tout à coup sur nos côtes et, après un débarquement rendu facile par la terreur qu'ils inspiraient, pénétrèrent dans l'intérieur. Alain le Grand rassembla une armée et s'avança à leur rencontre, en formulant ce vœu : « Si par la grâce divine je suis vainqueur, je consacrerai à Rome et à S^t Pierre le dixième de mes biens ». Sa prière fut exaucée en 888, et la déroute complète qu'il infligea à ses ennemis montra qu'il n'avait pas en vain, dans les plaines de Questembert, renouvelé l'acte de foi de Clovis.

Mais la mort du libérateur augmenta l'audace des pirates. En 919, leurs flottes surgissent à l'horizon;

et pendant vingt ans notre pauvre continent devient le théâtre de leurs épouvantables excès. Les villes sont pillées, les habitants tués ou vendus aux enchères, les cloîtres saccagés, les sanctuaires détruits. Partout des boucheries, du feu, des orgies et du sang. Les moines emportent les corps de leurs saints et partent en exil; les riches, les nobles fuient; il ne reste plus que les malheureux serfs cloués à la glèbe. Voici donc de nouveau, comme cinq siècles auparavant, la Bretagne anéantie, abandonnée du ciel et de la terre, de Dieu et des hommes. Son sépulcre même est vide : ses fils vivants ont émigré aux plages étrangères.

Elle fut pourtant encore une fois sauvée et, n'en déplaît à nos sectaires modernes, par « l'alliance d'un sabre et d'un goupillon » : sa revanche, préparée par l'abbé Jean de Landévennec, fut accomplie à Trans, le 1^{er} Août 939, par Alain Barbetorte. Désormais l'établissement national ne sera plus contesté. Pendant longtemps il subira des changements dans sa forme, dans ses institutions, dans ses limites; mais personne n'osera plus porter atteinte à son indépendance.

L'Eglise put dès lors poursuivre, lentement mais sûrement, sa marche triomphante. Si ce n'était pas sortir du plan que nous nous sommes imposé, il serait bien consolant de détailler ses conquêtes et

de la voir tracer son sillon, calme, sereine et patiente, parce qu'elle avait devant elle l'éternité. Ce fut encore aux ordres religieux qu'elle fit appel pour réparer les désastres des Northmans et rallumer le flambeau évangélique qui, par suite de l'état lamentable du clergé séculier, menaçait de s'éteindre. Les monastères antérieurs à l'invasion : Landévennec, Redon, S^t-Jacut, Lehon, S^t-Méen, Penpont, S^t-Gildas-de-Ruis, Vertou, S^t-Mathieu-de-Fineterre, S^t-Melaine de Rennes furent relevés de leurs ruines. D'autres se construisirent : S^{te}-Croix de Quimperlé, S^t-Gildas-des-Bois, Locmaria de Quimper, S^t-Georges de Rennes, La Chaume, Loc-Tudi.

Mais, malgré tant de citadelles, le mal livrait aux âmes de si furieux assauts qu'il fallut mander de nouveaux soldats pour protéger les faiblesses, venger les libertés outragées et les droits méconnus. Au XII^e siècle, les Cisterciens arrivèrent au Releq, à Bégar, à Buzai, à Langonnet, à Boquien, à La Vieuxville, à Lanvaux, etc...; pendant que les Augustins se fixaient à Rislé, à Montfort, à Daoulas, à Pornic, à Beaulieu; et que les Bénédictins s'installaient à S^t-Sulpice-la-Forêt, à Lantenac en La Chèze, à Blanche-Couronne et au Tronchet. Ces fondations se succédèrent pendant tout le Moyen Age, qui fut vraiment l'époque par excellence de la croyance et des arts; car ce fut celle où, sous

l'égide de ces foyers de zèle, la grande armée chrétienne régénérée et fervente atteignit son apogée.

Aux sceptiques qui douteraient encore de la prédilection spéciale que la Providence témoigna à notre petit coin de terre, il suffirait de citer tous ceux qui, chargés du fardeau de l'autorité, reçurent la mission de souffrir et de se dévouer pour la guérir. De pieux personnages, quelques uns parés du nimbe d'or de la sainteté, s'échelonnent à toutes les périodes de son histoire, apparaissant toujours dans les moments de crise, et attestant la véracité de ce proverbe morbihannais : « Après la plaie, Dieu envoie la bande ». Nous avons déjà parlé de Nominoë, d'Alain le Grand, d'Alain Barbetorte ; que d'autres ne pourrions nous pas mentionner !

C'est le duc Alain Fergent, qui dans son agonie veut être revêtu du froc monacal ; et la Bienheureuse Ermengarde, l'amie de S^t Bernard, une des femmes les plus éminentes du XII^e siècle. C'est Pierre Mauclerc, qui meurt au retour de la croisade, où il avait si courageusement lutté à côté de S^t Louis ; et S^t Yves, qui plane sur son temps avec le rayonnement de sa force et de sa vertu grandioses. C'est Charles de Blois, qui tombe à la bataille d'Auray — 29 Septembre 1364 — en invoquant le nom de Jésus ; le prodigieux évangéliste, Saint Vincent Ferrier ; la Bienheureuse Françoise d'Amboise ;

la Duchesse Anne, idéale personnification de sa race.

Et, après les désordres de la Ligue, ce furent les missions, les prédications enflammées de Grignon de Montfort, de Michel Le Nobletz et du Père Maunoir qui, en face du relâchement de la discipline et des mœurs, purifièrent les campagnes et réveillèrent les ferments de la vie surnaturelle. Aujourd'hui encore, nous recueillons les bienfaits du renouvellement, dont ils furent les héroïques artisans.

Le Christianisme sortit vainqueur de toutes les épreuves ; il y puisa même un surcroît de vigueur, qui ne devait pas tarder à se manifester publiquement avec une extraordinaire intensité et un merveilleux éclat.

Le pays breton, dans son ensemble, accueillit tout d'abord la Révolution avec une passive indifférence ; stoïque et méfiant, il attendit. Mais quand, après les réformes libérales et démocratiques, le mouvement dégénéra en anarchie ; quand naquit la Terreur avec son aube sacrilège et rouge ; quand le gouvernement, ou ce qui alors en tenait lieu, froissant les plus nobles instincts du cœur, profana l'autel et le foyer ; le peuple tout entier se leva d'un bond, farouche, irrité, et se défendit.

On le vit, une plume blanche à son chapeau, un rosaire en guise de ceinture, tuant sans pitié et,

après le massacre, s'agenouillant à la croix d'un carrefour et priant dévotement. Qui ? Le Dieu de miséricorde et de paix, le Dieu des chrétiens. On sait trop ce que fut cette guerre, qui mit cent mille hommes sous les armes, et que Napoléon appelait : la guerre des géants. Elle conserva jusqu'au bout son caractère de résistance violente, acharnée, et rien ne la définit mieux que ce cri du comte de Francheville, marchant sur Vannes, en 1791 : « Mon âme à Dieu, mon corps au Roi ».

C'est là une vérité qu'on ne répétera jamais assez. Nos paysans gardèrent peut-être, au fond d'eux-mêmes, un secret attachement pour la Royauté renversée et ils n'eurent sans doute qu'une médiocre confiance dans le nouveau régime, mais ils se seraient pourtant résignés à le subir et ils n'auraient pas bougé, si on avait voulu les laisser à genoux, les mains jointes. Le jour où on attaqua directement leur culte à visage découvert ; le jour où un sectarisme imbécile prétendit jeter bas leurs calvaires, exiler leurs prêtres, fermer leurs temples, détruire ainsi leurs plus sacrés et leurs seuls trésors, leur arracher tout ce qu'ils aimaient, tout ce qu'ils chérissaient ; alors ce fut l'insurrection en masse, la bataille à outrance. « Je ferai abattre vos clochers, disait Jean-Bon-S'-André au maire d'un village, et vous oublierez vos superstitions »—

« Vous serez toujours obligé de nous laisser les étoiles, répondit le maire, on les voit de plus loin que notre clocher ». « Rendez vos fusils et vos bâtons », commandaient les gendarmes. — « Rendez nous notre Dieu », ripostaient les Bretons. Ces deux réparties résumant toute la Chouannerie.

Eh bien ! on croisa la fourche et le sabre ; la fourche eut le dessous, mais les martyrs enfantaient des vengeurs. Dans ce duel à mort entre la guillotine et la foi, la guillotine usa son couteau et fut vaincue ; la foi, elle, qui n'avait cédé ni à la colère, ni à la peur, demeura intacte et, au-dessus des ruines, des hécatombes, des débris sanglants apparut rajeunie et tranfigurée.

Enfin, la Bretagne resta à la tête de la puissante rénovation religieuse qui fut l'œuvre du siècle dernier. Elle donna naissance à de nombreuses congrégations qui entreprirent d'instruire l'ignorance, de sécher toutes les larmes et de soigner toutes les plaies : à S'-Briec, en 1818, les sœurs de la Providence ; à Ploërmel, en 1820, les frères de la doctrine chrétienne ; à Bignan, en 1821, les filles de Jésus ; à Créhen, en 1822, les filles de la divine Providence ; à Broons, en 1826, les sœurs de sainte Marie de la Présentation ; à S'-Servan, en 1840, les admirables petites sœurs des pauvres ; à S'-Briec, en 1877, les Franciscaines de Marie.

S'il est vrai que les peuples doivent se distinguer entr'eux par quelque trait énergique, saillant, qui, persistant à travers toutes les vicissitudes du temps et sous toutes les latitudes, établit à proprement parler leur identité; nous pouvons dès maintenant constater que l'unité nationale du peuple breton n'a été constituée que par la religion. Pouvait-il en être autrement? Ne l'a-t-elle pas protégé et défendu comme une fée bienfaisante, comme un ange tutélaire? N'a-t-elle pas été la source de toutes ses grandeurs, de tous ses triomphes, de toutes ses joies?

Je l'aperçois à son berceau, s'esquissant déjà dans le respect des aïeux et des idoles de pierre chez ces néolithiques qui, selon la très exacte expression de René Galles, « n'écrivirent leur histoire qu'avec des tombeaux ». Puis, j'entends les Druides la chanter sous les sombres voûtes des forêts armoricaines et les usurpateurs romains reconnaître à leur insu son pouvoir souverain. Plus tard, alors qu'elle commence à sortir des ténèbres du paganisme, je vois sur un sol, que la torche des barbares avait couvert de cendres, arriver ses ambassadeurs, des phalanges de moines, qui l'implantent définitivement dans les âmes. Plus tard encore, je la retrouve, promenant son rayon lumineux sur ce pays devenu son fief privilégié, y

faisant éclore les bijoux ciselés de l'art gothique et de la Renaissance, le sauvant de l'indifférence, en y suscitant des apôtres et de la persécution, en y suscitant des martyrs. C'est elle qui l'a pétri et qui s'est infiltrée dans ses veines; c'est elle que je vois partout, toujours; c'est elle aussi qui, au milieu des choses qui passent, demeure notre meilleure sauvegarde et notre suprême espoir.

Les générations qui se sont succédé de ce côté-ci de la Croix lui ont dû l'aurole, devant laquelle tous les âges se sont inclinés. L'avenir ne l'oubliera pas, car de tels souvenirs sont indestructibles. Ils peuvent être parfois voilés, obscurcis par la tourmente, mais ils ne sauraient périr: ils finissent toujours par reparaitre, par dominer les orages; c'est là comme un symbole de l'immortalité qui leur est réservée.

Nous pouvons donc conclure que la race bretonne a subi une triple influence: celle de sa *terre* aux chaudes effluves, celle de sa *mer* aux mystiques irradiations, et celle de son *histoire*, qui n'a été qu'un long poème écrit par les siècles à la gloire de Dieu.





CHAPITRE II

LA FOI

❧ dans l'âme bretonne ❧

SE figure-t-on quelle doit être l'émotion d'un numismate qui vient de découvrir, enfouie sous des décombres, une monnaie qu'il croit infiniment rare ! Il savoure d'abord son bonheur en silence, puis s'enferme dans son cabinet, afin d'étudier plus attentivement sa trouvaille et de s'assurer de sa réelle valeur. Pour cela, il doit la

nettoyer, la débarrasser de la boue qui l'enveloppe ; et c'est alors que son trouble commence. Ne va-t-il pas la détériorer en essayant de la rendre plus propre ? Ne va-t-il pas lui enlever sa patine, seule preuve de son antique origine ? Et quand il a pu, à force de soins méticuleux, faire étinceler le métal précieux ; quand, armé de sa loupe, il s'efforce d'en scruter tous les détails, quel n'est pas son désespoir en s'apercevant des ravages que le temps y a opérés ! Les lettres altérées sont confondues, les chiffres entremêlés, l'effigie elle-même n'a plus de relief.

Le doute entre dans son esprit. Cette pièce unique ne serait-elle qu'une médaille vulgaire ? Se serait-il trompé ? Non, ce n'est pas possible : et il s'obstine à la reconstituer, et il s'acharne à lire l'exergue, à déchiffrer la date, heureux s'il peut un jour être dédommagé de toutes ses peines en classant avec certitude son trésor à une des places d'honneur de sa collection.

Les impressions de ce pauvre savant sont les nôtres au début de ce chapitre. N'est-il pas dangereux de tenter la psychologie de la race bretonne qui, sous son apparente simplicité, est si étrangement complexe ? N'est-il pas imprudent de vouloir descendre dans les profondeurs de cette âme, qui se vante de demeurer impénétrable ? N'est-il pas trop audacieux d'explorer les replis de ce vieux

cœur, si jeune encore par la candeur de ses mœurs et la ferveur de ses enthousiasmes ? N'est-il pas téméraire de prétendre consulter cette conscience intime qui, au moindre contact, se referme dédaigneuse et froissée ? Vivante énigme, qui donc pourra sans défaillance sonder tous ses secrets ? Fleur aux multiples parfums, qui donc, sans craindre de ternir son éclat, osera les respirer tous ?

Et pourtant il le faut. Il faut que nous recherchions si elle a vibré aux impulsions qu'elle a reçues, si elle a écouté le doux murmure de son pays et la grande voix de ses aïeux ; il faut que nous sachions si elle a été fidèle. Interrogeons la avec confiance. Il est peu probable qu'elle ait été frappée d'amnésie totale et, quand bien même elle aurait oublié quelque chose de son passé, qu'importe après tout, s'il lui reste encore la mémoire du cœur !

Avouons le franchement, quand on entre en relation avec les Bretons, leur extérieur n'est point encourageant. On se trouve en présence de gens à l'air froid, réservé, qui ne sont pas aimables. On devine de suite qu'ils sont fiers. Cette fierté rébarbative se lit sur leur visage, dans leur démarche,

« Dans leurs sourcils froncés sur la douceur des yeux » (1) ;

1. Botrel.

mais elle n'est pas seulement superficielle, elle pénètre plus avant, jusqu'au fond d'eux-mêmes. Ils ont des prétentions sans bornes. N'a-t-on pas entendu certains de leurs étymologistes soutenir avec un imperturbable sérieux que le nom de Paris venait de *Par Is* — pareille à Is; et que l'idiôme celtique avait même servi à baptiser nos ancêtres de l'Eden, car, après avoir tous les deux mangé la pomme, le premier homme s'était écrié : « *A lam* — quel morceau! » et la première femme lui avait répliqué : « *Ev* — bois »!!... (1)

Leurs pères affirmaient qu'il n'y avait point chez eux de roturiers : « *Holl Vretoned tud gentil*. — Tous les Bretons sont gentilshommes » (2). On dirait qu'ils le croient encore. Un jour que nous assistions à un *Pardon* du Finistère, un de nos amis en fit judicieusement la remarque : « Vos compatriotes ressemblent à des nobles ruinés, qui auraient gardé sur leurs physionomies et dans leurs attitudes comme un vestige de leur grandeur anéantie ». Ce qu'ils offrent avec cordialité, ils veulent qu'on l'accepte avec plaisir. Les grâces, ils les repoussent; les refus, ils ne les pardonnent pas.

A cet orgueil indéniable vient s'ajouter une propension au silence, qui surprend dès qu'on les

1. La Tour-d'Auvergne. — *Les origines gauloises*.

2. De la Villersbel. — *Bull. de l'Assoc. bret.* 1896, p. 19.

fréquente et que l'on a beaucoup de peine à vaincre. Ils détestent parler et ne répondent que par monosyllabes. Ce mutisme presque absolu est sans doute le résultat de la méfiance instinctive que leur inspirent tous ceux qui ne sont pas nés sous leur ciel, qui ne savent pas leur langue et qu'ils appellent avec tant de mépris des « étrangers »; mais il est surtout l'effet de leur tempérament concentré, obstinément fermé. Et cette disposition de leur esprit est si caractéristique, qu'ils l'ont en quelque sorte communiquée à tout ce qui les entoure. Ils l'ont reproduite dans leurs champs environnés d'infranchissables haies et d'énormes talus, dans leurs sombres demeures où la lumière ne pénètre que par d'étroites lucarnes, dans leurs lits-clos comparables à des armoires, dans leurs multiples vêtements qui les enveloppent de cuirasses impénétrables. Voilà bien l'image exacte de ces natures barricadées elles aussi, ombrageuses, qui vivent en dedans, rebelles à toute manifestation bruyante, dont la défensive paraît être l'état normal, et le mystère le refuge de prédilection.

Il ne s'ensuit pas pour cela que ces êtres taciturnes et hautains soient fourbes et dissimulés. Une de leurs qualités dominantes est au contraire la franchise; il n'y en a pas dont ils soient plus jaloux. Lorsque, le 20 Août 1548, après avoir

entendu le *Te Deum* à l'église de Morlaix, Marie Stuart s'en retournait au couvent de Saint Dominique, un pont se rompit pendant le défilé du cortège et tomba dans la rivière. Les écuyers de la princesse attribuèrent tout d'abord cet accident à un guet-apens prémédité et déjà ils commençaient à murmurer, à se montrer menaçants, quand le seigneur de Rohan, qui chevauchait à côté de la litière de la reine, leur lança cette rude apostrophe : « Jamais Breton ne fit trahison ». Ce défi, porté aux Ecosais, ne fut relevé ni par eux, ni par d'autres et, plusieurs siècles après, Brizeux pouvait écrire à son tour :

« Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres ».⁽¹⁾

Oui, ce cœur ignore la duplicité, il en a horreur; le mensonge lui répugne⁽²⁾. Loyal et droit, il est aussi difficile de lui faire dire ce qu'il pense qu'impossible de lui faire dire ce qu'il ne pense pas. S'il est sourd à la plupart des avances, s'il ne vibre qu'à bon escient, s'il est lent à se livrer; il ne s'ouvre qu'à ce qui lui plaît, ne chante que ce qu'il aime et, quand une fois il s'est donné, comme les timides qui adorent dès qu'ils osent aimer, son offrande est irrévocable, il ne se reprend plus.

1. Brizeux — *Marie*, p. 173.

2. « Je suis breton, donc je ne puis être un traître », (Châteaubriand — *Lettre à Hip. Lucas*.)

Mais qu'on ne s'y trompe pas, l'amour est la meilleure source du dévouement et, sous des dehors calmes, flegmatiques, le peuple breton est doué d'une énergie indomptable, d'une farouche intrépidité, dont la réputation méritée l'a depuis longtemps placé hors de pair. Quand il lui fallut défendre sa patrie ou son évangile, quand il eut à combattre contre les envahisseurs ou les hérétiques, pour toutes les nobles, pour toutes les saintes causes, on l'a vu se lever, opposer à l'ennemi une barrière inexpugnable et lutter jusqu'au bout, jusqu'à la mort, pour son indépendance et sa liberté. Est-il nécessaire d'en fournir des preuves? Est-ce que toutes les pages de son histoire ne sont pas là pour l'attester? Est-ce que les noms glorieux de ses héros ne se sont pas transmis de générations en générations? Est-ce qu'ils ne resteront pas gravés dans la mémoire de l'avenir?

Autrefois c'est : Nominoë, premier roi de Bretagne, qui en fait un Etat et Alain Barbetorte, qui en fait un Duché; Conan, Artur, Alain, Geoffroy, Hoël, Eudes et tous les ducs; sur la lande de Mi-Voie, l'hermine qui bat le léopard anglais : Beaumanoir, dans un sanglant corps à corps, couchant à terre Bembro et ses chevaliers; du Guesclin, dont la bonté égale la valeur, un des plus illustres capitaines de tous les temps; Clisson, son frère

d'armes; Richemont, dont le rôle effacé se cache dans l'ombre de celle dont il est le lieutenant préféré, le plus fidèle ami, de Jehanne la Libératrice; Porzmoguer, mettant le feu à son navire et qui, s'approchant des vaisseaux qu'il ne peut couler, les incendie à leur tour et s'engloutit avec eux; la flotte qui, en 1504, trouve Terre-Neuve et Jacques Cartier qui, en 1534, découvre le Canada; du Guay-Trouin, Cassard, Guichen, Cornic, la Motte-Picquet, Coëtlogon, Surcouf,

« Les marins de Bretagne, effroi de l'Angleterre » (1),

tous les corsaires, dont les exploits surhumains étonnent le monde.

A l'époque de la Révolution : Charette, Le Gris du Val, Cadoudal, qui s'improvisent généraux pour diriger l'incroyable épopée de la Chouannerie « *pro aris et focis* »; la Tour-d'Auvergne, le modeste et savant grenadier; Cambronne qui, à Waterloo, commande la garde impériale; Moreau, le vainqueur des Allemands à Hohenlinden.

Plus près de nous, en 1870 : Lambert, dont la résistance a été popularisée dans le tableau des « Dernières cartouches »; Charette, le descendant de l'ancien chouan, fonçant comme un lion dans

1. Brizeux — *Les Bretons*, p. 41.

les mêlées de Castelfidardo, de Mentana et de Loigny, sous les plis de sa bannière maculée de sang; les infatigables Mobiles, dont Jules Simon traçait ce portrait : « On exagérait leur sauvagerie, on n'exagérait pas leur bravoure. On disait : ils seront là; on savait bien qu'ils ne feraient jamais un pas en arrière. On leur assignait un poste, ils y mouraient sans trembler, sans broncher ».

Hier, le 30 Juillet 1900 : c'était l'enseigne Paul Henry qui, là-bas, en Chine, au siège des légations, tombait « en souriant », affirment les témoins (1), de ce sourire des âmes pures qui, commencé sur la terre, se continue là-haut; et de Mauduit du Plessis qui se cramponnait jusqu'à la minute suprême au pont de *La Framée* coupée en deux et repoussait pendant trois quarts d'heure une bouée de sauvetage, pour que ses matelots puissent la saisir. C'était Bourel, de Roscoff, qui par une mer démontée se rendait trois fois à la *Sainte-Marthe* désemparée, secourait vingt naufragés et murmurait en recevant le prix Montyon : « Pourquoi cet argent ? Après tout, on n'a fait que son devoir ». C'était un vieillard, au teint basané, qui s'avancait d'un air gauche sur l'estrade de la Sorbonne et, aux applaudissements de l'assistance électrisée, s'entendait féliciter en ces termes : « René Autret, du port d'Audierne, a dans

1. D'après le rapport officiel.

sa vie sauvé dix-sept grands navires, cent dix-neuf bateaux et trois cent quarante-huit marins ». C'était, en 1903, une jeune fille, Rose Héré, qui au milieu des ténèbres de l'hiver se jetait à l'eau tout habillée, sans savoir nager, et ramenait au rivage quatorze pêcheurs, en s'écriant : « Les flots m'ont pris mon père, mon frère et mon neveu de cinq ans; je n'ai pas voulu que vos familles vous pleurent ».

De tels récits ne font-ils pas passer comme une brise vivifiante, comme un souffle d'espoir lointain, de régénération future, sur le cloaque où nous nous débattons, sur nos scandales et sur nos hontes !...

Demain, ce sera... je ne sais; mais il y en aura toujours. Ceux que nous venons de citer au hasard émergent peut-être un peu au-dessus des autres, mais on ne saurait les compter tous, la liste en serait trop longue; et puis, nous n'avons pas le droit de la clore. Ceux que Napoléon désignait par ces mots : « corps de fer, cœurs d'acier » ont un tel besoin de se passionner, une telle soif de sacrifice, qu'ils seront toujours prêts dans les heures de crise à braver le danger, dans les nuits d'orage à braver la tempête, et à creuser dans le monde des sillons de gloire. Quoiqu'on fasse, ils se montreront dignes de ces Gaulois, dont César disait : « On peut les vaincre, jamais on ne les domptera »; de leurs ancêtres qui ne courbèrent leur tête chevelue

que devant Charlemagne, qui infligèrent de si honteuses défaites aux empereurs maîtres de la terre, aux Northmans maîtres de l'Europe, aux Anglais maîtres de la France, et que la nation suzeraine ne put subjuguier qu'en baisant la main de leur dernière duchesse. En toutes circonstances et quand il le faudra, ils s'efforceront d'élever plus haut encore le renom de cette Bretagne inflexible, qui fit surgir Anne devant Louis XII, le Parlement devant Louis XIV et Louis XV, le *penn-baz* devant le couperet de 1793 et Châteaubriand devant Bonaparte.

Ces guerriers se sont en outre distingués par une particularité qu'il convient de mettre en lumière. S'ils ont déployé partout leur esprit aventureux, leur vaillance magnifique, leur intelligence pleine d'imprévu et de fantaisie; ils ont été souverainement maladroits pour en tirer profit. Quand on fit appel à leur bonne volonté et qu'on sollicita leur appui, ils marchèrent sans hésiter et se dépensèrent avec toute leur générosité native; mais après la victoire, au lieu d'exiger le paiement de la dette contractée envers eux, au lieu d'avoir la légitime ambition d'acquérir des honneurs, de parvenir à des places importantes, ils se retirèrent sans demander aucune récompense, pas même un remerciement.

Il faut bien reconnaître aussi qu'ils ne surent point se plier aux exigences des cours, aux fourberies

de la politique, de la courtoisie ; qu'ils ne vou-
lurent jamais, pour se pousser, mâter leur nature
indépendante et en maîtriser les écarts indisciplinés.

Richemont pouvait prétendre à toutes les faveurs
de Charles VII ; il n'en obtint aucune, parce que,
dégoûté des turpitudes de ses trois favoris, il fit
noyer le premier, tua le second et emprisonna le
troisième. Olivier de Clisson devait espérer pour
ses loyaux services une éclatante rétribution ; on
lui offrit l'épée de connétable, mais on la lui enleva
peu après — fait unique dans l'histoire de France —
pour lui faire expier les incartades de son humeur
acariâtre, de son tempérament fantasque. Et Cas-
sard, qui mourut en prison ; et du Guay-Trouin qui
fut disgrâcié, alors qu'en face de lui Duquesne et
Tourville — Normands, il est vrai — parvenaient
aux plus hautes dignités ; et Mahé de la Bourdonnays
qui finit ses jours dans un cachot, parce qu'il ne
put s'empêcher d'invectiver Duplex !...

Préférant à tout leur liberté, considérant comme
un droit inhérent à chaque individu de vivre à sa
guise et selon que bon lui semble, ils eurent sans
doute des torts ; mais ces torts ne sauraient légitimer
l'injustice dont ils furent les victimes. Et comme
s'ils n'en avaient pas assez souffert, l'ingratitude de
la postérité s'est acharnée contre eux et en a pour-
suivi quelques-uns jusqu'au delà du tombeau. Pour

n'en donner qu'un exemple, du Guesclin, qui sauva
la France, n'a pas de statue à Paris ; alors qu'on y
voit à chaque coin de rue de pompeux monuments,
destinés à honorer des personnages qui se sont
signalés par des prouesses d'un genre très spécial, sur
lesquelles la plus vulgaire pudeur aurait dû faire le
silence, et qu'il est plus charitable de ne pas men-
tionner ici.

Si les Bretons sont inaptes à profiter des occa-
sions favorables, s'ils ont un complet mépris pour
les grandeurs, c'est parce qu'ils sont parfaitement
désintéressés. En dehors des idées pour lesquelles
ils se dévouent si volontiers, quel appât humain
pourrait exciter leurs convoitises ? Les charges hono-
rifiques?... quand par hasard on leur en accorde,
leur brusquerie les leur fait perdre aussitôt. La
richesse?... ils y tiennent si peu que dans leurs
sônes ils la poursuivent de leurs sarcasmes :
« *Gwell eo furnez evid pinvidighez*, mieux vaut
sagesse que richesse. (1) — L'argent est sourd et
aveugle, il va où il peut et n'entend pas qui
l'appelle. — Mieux vaut l'amour plein la main que
l'argent plein le four ». La gloire?... ils la recher-
chent certes, mais à condition « qu'elle ne gêne en

1. Brizeux — *Sagesse de Bretagne*, p. 231.

rien la simplicité de leurs habitudes, qu'elle consente à vivre à leur foyer, comme un hôte obscur et complaisant qui partage les goûts de la famille » (1).

Ce sont donc des originaux ? Je l'admets ; mais n'est pas original qui veut. N'est-ce pas ainsi que les gens de mentalité pratique et rassise, d'esprit étroit et mesquin, saluent ironiquement les idéalistes qui consacrent leur vie, non à leur égoïsme, mais à une grande pensée et à une noble cause ! Les leviers, qui soulèvent d'ordinaire les masses, ne sont pas assez puissants pour les ébranler ; et on avait justement reflété leur dédain pour tout ce qui brille dans cette devise, qu'on lisait autrefois sur la tribune du château de Keralier, en Sarzeau : « Ici on sert son Dieu sans hypocrisie, son roi sans intérêt et sa patrie sans ambition ».



1. Châteaubriand.

Ces sentiments que nous venons de passer en revue : l'orgueil, la probité, le courage, le désintéressement ne sont point l'apanage exclusif du peuple breton. Il en est d'autres qui constituent à proprement parler son patrimoine, qui sont moins communs, plus nets, plus accentués, et qu'il nous faut maintenant analyser.

Le premier qu'on lui assigne généralement pour marque distinctive est l'entêtement. Soit ! mais il faudrait d'abord s'entendre sur la signification de ce mot. N'a-t-il pas un double sens ? Ne peut-il pas être pris en bonne et en mauvaise part ? L'obstination stupide, irréfléchie, est un défaut ; mais la fermeté des opinions, qui n'est qu'une des formes de la persévérance, n'est-elle pas une vertu ?

On peut en convenir, semble-t-il, sans paradoxe ; et dans ce cas, l'impartialité nous oblige d'avouer qu'il se présente sous ces deux aspects dans

« La race aux longs cheveux,
« Que rien ne peut dompter, quand elle a dit : je veux » (1).

D'une crédulité naïve, elle se laisse facilement convaincre et, lorsque sa conviction est établie, rien ne peut l'en faire démordre. Alors elle se bute : arguments, prières, menaces, sévices, rien ne la fléchit ; elle refuse de discuter les raisons qu'on

1. Brizeux — *Marie*, p. 173.

lui fournit et refuse même de les entendre. Quand telle est sa fantaisie et uniquement quand il lui plait, elle cède; mais lorsqu'il lui déplaît d'être entamée, les tentatives quelles qu'elles soient, insidieuses ou violentes, viennent toutes se briser contre sa force d'inertie, résolue, implacable. Tout est solidement ancré chez elle : constance dans le bien ou dans le mal, volonté de haine ou d'amour.

Mais, hâtons nous de l'ajouter, à côté de cet entêtement que légitimement on lui reproche, il en est un autre qui lui a permis de braver le flot niveleur de la civilisation, de continuer son existence autonome, de garder avec sa physionomie particulière le culte du passé; et à ce titre, tous ceux qui voient avec terreur grossir le torrent de la démocratie servile, tous ceux qui mettent l'esprit au dessus des sens et l'homme libre au dessus de l'esclave, ne le béniront jamais assez.

C'est à lui qu'elle doit d'avoir jusqu'ici préféré les croyances à l'enthousiasme infécond, la durée à l'éclat superficiel; d'être encore cette nation sérieuse, où la sève agit longtemps aux racines avant de resplendir dans les cimes en couronnes de feuillage; d'avoir pu enfin, au milieu de tous les bouleversements et de toutes les conquêtes, conserver, presque dans son intégrité, la meilleure portion

de son héritage : ses coutumes, sa langue, ses costumes, ses mœurs et son génie.

Son genre de vie étant, ou peu s'en faut, ce qu'il était autrefois, il s'ensuit qu'elle a garanti — car la façon de vivre influe beaucoup sur la façon de penser — ce que nous appelons, d'un mot pédant peut-être, sa mentalité traditionnelle. « Les vrais hommes de progrès, a écrit Renan, sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond de ce qui n'est plus (1) ». Ce respect, les Bretons ne l'ont jamais méconnu; mais serait-il demeuré aussi vivace, ne se serait-il pas effacé, s'il n'avait pas été défendu par une résistance si opiniâtre?

De son portail de la cathédrale de Quimper le vieux roi Grallon, s'il ouvrait ses yeux de pierre, reconnaîtrait les siens dans les paysans d'aujourd'hui, d'« *annuit* », comme ils disent encore, sans savoir que les Druides, se basant pour diviser le temps sur le cours de la lune, comptaient par nuits et non par jours. Plutôt que d'user des belles routes neuves, ils marchent avec délices dans leurs chemins boueux; en face des inventions modernes, en face des promesses les plus alléchantes, ils hochent la tête, enfoncent leur large chapeau sur leur front plissé, tournent le dos et marmonnent invariablement entre leurs dents cette formule laconique :

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

« *A ped zo grêt gant va zad grêt mad.* — Ce qu'ont fait les pères est bien fait ».

Voilà tout le secret de leur supériorité ; voilà ce qui explique qu'un petit peuple antique, isolé dans ses forêts et sur ses landes, perdu derrière les falaises rocheuses de quelques îles et presqu'îles de l'Occident, a pu rester si différent des autres et toujours semblable à lui-même.

Les fossoyeurs de notre pays — et ils sont légion — annoncent qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Ils prédisent, qu'entreint de toutes parts, sillonné en tous sens par les locomotives, il subira fatalement le sort des autres provinces, qu'il ne tardera pas à subir le contre-coup d'une civilisation défaillante, depuis longtemps meurtrie dans sa vitalité, et à entrer dans cette grise uniformité, qui deviendra demain une loi universelle.

Il est inutile de le nier, ses traditions reçoivent à notre époque des coups furieux, beaucoup de ses usages ont disparu ; mais de là à prétendre qu'il court de lui-même au-devant du désastre où sombrera son originalité locale, il y a loin. Je sais bien que chez nous quelques rivages, mordus sans répit, pulvérisés grain à grain, oscillent un jour et tombent ; mais je sais aussi qu'à côté de ces exceptions rares, il y a des milliers de blocs de granit que les

vagues déchainées depuis des millénaires ont à peine effrités.

Malgré les assauts qu'elle tolère et les défections dont elle se rend coupable, la Bretagne, malade, n'est pas près de mourir. On parle de son agonie ; on en parlait déjà en 1800 ! Cette agonie, qui a duré si longtemps, durera plus longtemps encore et, précisément parce qu'elle n'est pas seulement tenace mais entêtée, son assimilation, si elle doit avoir lieu, sera longue et lente.

Quoiqu'il en soit, le barde Taliésin lui révéla jadis qu'aucun cataclysme ne parviendrait à détruire sa nationalité et, jusqu'ici du moins, la prophétie s'est réalisée. Intégrale, hautaine, elle a traversé les siècles, appuyée sur la vénération de son passé avec la conscience imperturbable de son immortalité.

Cette confiance fut le phare qui guida sa barque au milieu des orages. Elle dut y avoir souvent recours, car son existence si peu ensoleillée ne fut qu'une voie douloureuse, semée d'embûches, hérissée d'obstacles. Elle ressentit les offenses avec d'autant plus d'intensité qu'elle est moins expansive ; mais à toutes les misères qui vinrent la meurtrir, à toutes les souffrances qui l'accablèrent, elle opposa la foi en son avenir ; et puis, se créant un monde de merveilleuses et riantes chimères, elle y puisa des consolations intimes, qui lui donnèrent l'illusion

de se croire heureuse. Elle n'eût pour cela qu'à s'abandonner à un de ses penchants favoris, qu'à se laisser conduire par cette faculté dominante chez les descendants des Celtes, par son imagination. Eh quoi! ces Bretons qui étonnèrent tant de fois l'univers par leur farouche fierté, par leur mâle bravoure, seraient-ils donc aussi des êtres de sentiment?

Observez l'enfant auprès de son troupeau; pendant que ses vaches et ses brebis broutent paisiblement, lui, que les jeux bruyants devraient tenter, s'assied sur un talus et contemple indéfiniment les arbres, les prairies, tout ce qui l'entoure: il rêve! Regardez ces pêcheurs à la peau brunie, qui attendent la marée; avant que de hisser leurs voiles, leurs yeux s'attardent longuement à percer l'horizon, à scruter là-bas la ligne imprécise où commence le ciel et où finit l'eau: ils rêvent! Suivez le fermier qui vient de tracer son sillon; il rentre, se laisse tomber sur un escabeau et passe sa soirée à fixer le maigre tison qui flamboie dans l'âtre: il rêve! Surprenez la jeune fille qui coud à la fenêtre de sa chaumière; elle n'est guère laborieuse, ses doigts sont bien souvent inertes et son esprit s'envole par dessus le muret de son courtil: elle rêve!

On dirait qu'une des fées des vieux contes de *Breiz-Izel* les a touchés de sa baguette et les a

endormis d'un sommeil extatique. Dans la montagne, dans la plaine ou sur la côte, hommes et femmes, pâtres et ouvriers, matelots et laboureurs, ils rêvent tous, ils sont tous les prisonniers volontaires de leurs pensées vagabondes. Et si ces songes inoffensifs ajoutent à leur ensemble un peu rude je ne sais quel charme langoureux, quand ils deviennent exaltés jusqu'au vertige, ils en font des impulsifs, dont la mobilité extrême passe avec une incroyable facilité de la présomption la plus aveugle à l'abattement le plus irraisonné.

Ah! qu'il est difficile de nombrer tous les traits de cette race remplie de contrastes si déconcertants, si simple et pourtant si compliquée, de passions si fougueuses et de volonté si instable! Pour connaître l'Océan, il faut le voir rugissant sous les vents échevelés; pour la connaître, elle, il faudrait lui broyer le cœur. Quand l'écorce rugueuse et sauvage en serait enlevée, on découvrirait qu'il sait osciller des pires brutalités aux plus exquis tendresses, on le trouverait doué d'une sensibilité féminine et follement épris de poésie. Et cette poésie, qui contient des réserves d'autant plus pénétrantes que pendant longtemps rien n'en a défloré la grâce virginale, est à la fois si délicate et si profonde que, butinant partout pour extraire le miel des choses, elle a baptisé d'un nom chaque souvenir,

dans chaque expression dessiné une image, et s'est infiltrée dans toutes ses fibres avec tant d'acuité qu'elles en porteront éternellement l'ineffaçable reflet.

Le Breton ignore ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées, qui s'appelle la gaieté. Ce n'est pas qu'il soit triste, mais, de même qu'un rayon caché sous un épais brouillard, sa joie est toujours empreinte d'une certaine gravité : il ne rit qu'à la surface. Cette tendance s'accuse nettement chez tous nos écrivains qui ont illustré les lettres : Abélard, Descartes, Renan, Châteaubriand, Lamennais, Brizeux, Jules Simon, Le Braz, etc.... L'un d'eux l'a dit :

- « Tout vrai fils de l'Armorique
- « Est un brin mélancolique;
- « On n'a jamais su pourquoi ». (1)

C'est parce qu'il est né poète que la mélancolie, cette convalescence de la douleur, est devenue pour lui un besoin nécessaire. Il en savoure longuement les douceurs infinies, lui confie tous ses secrets comme à une sœur aînée; et elle, en retour, illumine d'une lueur son firmament assombri, étend un baume sur ses infirmités, ses chagrins et l'accompagne amoureusement depuis le berceau, où le

1. P. Fougeray. — Œuvres — p. 91.

visage des tout petits s'épanouit si tard, jusqu'à la tombe, où il se couche apaisé par les accents de sa troublante magie.

C'est sans nul doute cet alanguissement moral qui a développé chez lui à un si haut degré un sentiment universel, qu'Horace mentionnait déjà en ces termes : « *Ille terrarum mihi præter omnes angulus ridet.* — Le coin où j'habite me plaît plus que tout le reste du monde ». C'est à lui qu'il doit son irrésistible attrait pour la nature et en particulier pour sa terre natale. Ils sont si bien faits l'un pour l'autre ! N'est-il pas toujours grisé par les émanations qu'elle exhale, séduit par les mystères de ses subtiles voluptés ! N'est-elle pas, avec sa monotonie discrète, le miroir le plus apte à fidèlement reproduire ses aspirations désenchantées !

Le Breton ne la vénère pas seulement par reconnaissance, à cause des largesses dont elle paie son travail acharné, mais encore pour tout ce que la variété de sa parure et la richesse de ses nuances lui procurent d'enchantements émus. Elle est son univers : c'est là qu'il a vécu, c'est là qu'il veut mourir. Que d'autres cieus soient plus cléments, il leur préfère le sien d'un bleu étonnamment flou, sur lequel moussent des buées d'argent et floconnent des vapeurs d'or. Que d'autres campagnes soient plus fertiles, d'autres rivages moins battus des

tempêtes; il n'en sait rien, ne veut pas le savoir; d'ailleurs il ne le croit pas.

Il s'en va répétant : « *Keit ha ma vezo buez enn ounn, va c'houm a vezo evit va bro.* — Tant que la vie sera en moi, ma pensée sera pour mon pays ». Par cette phrase aussi éloquente que concise il exprime souverainement tout son amour pour la sainte aïeule à cheveux blancs, aussi chérie dans ses revers que dans ses gloires, pour celle qui unit les générations passées aux générations futures dans le respect d'autrefois et l'espérance de demain : pour sa Patrie.

Comment expliquer alors que chaque année tant de ses enfants l'abandonnent, semblent la délaisser et courent loin d'elle après le bonheur? Quelles raisons peuvent contraindre 300,000 Bretons à végéter hors de leur province, dont 150,000 à Paris? (1)

Il y en a qui s'éloignent par nécessité, pour gagner un morceau de pain; surtout depuis que l'introduction des machines dans la culture, en diminuant le nombre des bras nécessaires, a privé de moyens d'existence beaucoup de journaliers et de domestiques. Avec l'ancienne charrue il fallait trois hommes pour labourer; il n'en faut plus qu'un maintenant avec la charrue moderne. Avant l'inven-

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, ce chiffre a encore été dépassé. Voir : *Journal de Rennes*, 19 Décembre 1907.

tion de la herse et du tarare, combien en fallait-il pour recouvrir les semences et pour vanner?

Il en est d'autres aussi qui se laissent fasciner par le mirage des villes, attirer par leurs plaisirs coupables.

Les premiers, les vrais malheureux, sont à plaindre; les seconds, on ne saurait trop les blâmer : ce sont des ingrats.

Brizeux avait bien prévu ce lamentable exode. Il avait essayé de prémunir ses frères contre les dangers de ces « Capitales » qui engloutissent tout : santé, joie, repos, fortune, et leur avait crié :

« Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
« Le devant de la porte, où l'on jouait jadis !...
« Oh! ne quittez jamais le seuil de votre porte;
« Mourez dans la maison, où votre mère est morte » ! (1)

Mais, hélas! ils ne veulent pas écouter ces sages conseils; la folie les entraîne et, brisant les derniers liens qui les retenaient, ils partent. Oh! alors, comme le peint si douloureusement le roman de René Bazin : *Donatienne*, que de déceptions! que d'amertumes! que de sanglots! que de drames cachés!

Le crayon d'un artiste, Th. Busnel, a tenté d'exprimer la tristesse et la solitude du Breton à

1. *Marie*, p. 74 et 137.

Paris. Dans une mansarde nue et désolée, sur une pauvre chaise de paille, un jeune gars est assis. Près de lui, une malle vide et des vêtements étalés en désordre : c'est le costume traditionnel, moisi et fripé, qu'il a relégué dans un coin. Pensif, rêveur, accablé, il gémit, pendant qu'au dessus de sa tête passent en une souriante vision sa lande, sa chaumière, ses amis aux *chupens* brodés, ses sœurs aux coiffes papillonnantes.

Atteints de cette maladie bizarre qui a un nom dans leur langue : *ann droug hirnez* — le mal du sol — et qui, enracinée chez les campagnards, n'est dans les cités populeuses qu'un lieu commun sentimental que tout le monde sait par cœur et que personne ne sent, ils subissent tous les ravages d'une sourde paralysie qui anémie les plus robustes courages. Moins favorisés que quelques-uns de leurs ancêtres, ces marins que la Compagnie des Indes avait emmenés sur les bords du Gange et à qui, pour les empêcher de succomber, on fut obligé d'envoyer des binious, ils cherchent partout sans en trouver quelques arômes, quelques vestiges de leurs champs embaumés (1). La douleur s'aggrave ; ils faiblissent, chancellent et tombent dans le désespoir, dans le déshonneur, quand ce n'est pas dans le crime.

1. « Je ne sors jamais de l'Opéra sans penser que je serais heureux d'entendre un air de biniou ». (Jules Simon).

Contre cette nostalgie morbide il n'y a qu'un remède : le retour. Ceux qui l'emploient n'attendent pas longtemps leur guérison ; subitement leurs forces renaissent et, à peine ont-ils aperçu le clocher de leur village, qu'ils le saluent d'acclamations enthousiastes :

« Tous mes maux sont finis, puisque je te revois ». (1)

Mais les autres ? Ah ! les autres !... Comprenant enfin, mais trop tard, que « le cantique du Seigneur ne se chante point sur une terre étrangère » et que les vieux Armoricaïns sont « des fleurs qui ne se transplantent pas » (2), ils sont abreuvés de toutes les angoisses de l'exil. Jetés dans un brûlant enfer, la voix du beau, du bien leur paraît sans timbre et, se croyant abandonnés de Dieu et des hommes, n'ayant aucun appui, aucun réconfort, entre les quatre murs d'une chambre froide ou sur le grabat d'un hôpital, ces « villageois enlaidis, vêtus en ouvriers » (3), s'éteignent lentement, les yeux tournés, les bras tendus là-bas... vers le pays lointain. Et bientôt, après lui avoir offert leurs déchirements, leurs soupirs, leurs larmes, comme si ce n'était pas encore assez, ils lui donnent de leur filial attache-

1. Anonyme — *La semaine des familles*, 1862.
2. Renan — *Revue des Deux Mondes*, 1880, p. 85.
3. Brizeux — *Histoires poétiques* — II., p. 43.

ment cette preuve sacrée, ce témoignage suprême : ils achèvent de mourir pour lui !

Tout différent est le sort du Breton qui ne se déracine pas. Son existence n'a rien d'une odyssee ; il en franchit paisiblement les étapes l'une après l'autre, sans se préoccuper de l'imprévu caché sous les nuages de l'avenir, sans attacher la moindre importance aux événements qui se déroulent autour de lui. Bien plus, il se désintéresse même de ce qui peut modifier sa condition. Il accueille les gains et les pertes, les peines et les joies, avec un certain mépris, une sorte d'insouciance qui ressemble au fatalisme ; non à ce fatalisme d'Orient qui, s'étalant en plein soleil et dans l'inaction du rêve, prend conscience de lui-même, mais à ce fatalisme inavoué qui lutte obscurément et, courbé, creuse le sillon, sans se demander où ce sillon le mène. Dans son langage métaphorique il prétend que « le bonheur est comme les goélands, qu'il se pose ici, puis là, entre deux vols ; mais ne fait son nid qu'en des lieux inconnus ». (1)

S'il juge vaines toutes les tentatives pour y parvenir, c'est qu'il reconnaît l'inutilité de ses efforts et aussi qu'il voit plus haut et plus loin. Le doute, cet affreux vautour des sociétés, ne l'a pas encore lacéré de son inévitable serre ; son stoïcisme apparent n'est

1. Le Braz - *Le sang de la sirène* - p. 104.

que de la résignation, mais une résignation qui demeure toute concentrée, toute spirituelle, toute méditative. Il se résigne parce qu'il croit, parce qu'il sait que le pèlerinage de l'homme ici-bas n'est qu'une série d'épreuves qu'il lui faut subir avec patience ; il se résigne surtout parce qu'il est assuré que ses souffrances auront un terme et qu'il rescuitera un jour dans l'enchantement de la Divinité.

Avant de continuer, arrêtons nous ici et regardons en arrière.

Peut-être nous reprochera-t-on, au cours de cette exploration de la race bretonne, d'avoir trop oublié ses imperfections, d'avoir par exemple à dessein négligé de citer le dicton si connu : « Voleur comme un Léonard, sot comme un Vannetais, traître comme un Trégorrois, brusque comme un Cornouaillais ». Ce proverbe — en admettant qu'il soit vrai — ne s'applique qu'à des groupements particuliers et, par conséquent, dans cette étude d'ensemble nous n'avons pas à en tenir compte. Mais, si nous l'avons presque continuellement couverte d'éloges, est-ce pour mettre en pratique le mot de Joubert : « Quand ceux que j'aime sont borgnes, je ne les dévisage que de profil » ? Est-ce à dire que nous la croyons sans défauts ?

Non certes ; nous savons qu'elle en a. Dans les pages qui précèdent nous en avons aperçu

quelques-uns, et il nous sera possible de les résumer tous en certifiant qu'ils ne sont, pour la plupart, que l'exagération de ses qualités. Il suffira donc, pour être renseigné sur ceux-là, de prendre la contrepartie de celles-ci. Par suite, son courage se transforme facilement en brutalité, sa prudence en méfiance, sa résignation en apathie; tandis que très vite son traditionalisme dégénère en routine, sa fierté en rudesse, sa confiance en crédulité et son mutisme en sauvagerie.

Ces passions si opposées s'expliquent par la nature même du Breton, qui est resté un *être primitif* et un *grand enfant*. De ces deux travers dérivent sa bizarrerie d'humeur, ses excès et tous ses vices. Enfant, il se laisse fasciner par les belles histoires; doué d'un esprit imaginaire, dirigé par le seul instinct, capable de sarcasmes cruels et de suaves naïvetés, en lui s'accusent des nuances subtiles à côté de contrastes heurtés. Primitif, il va d'emblée aux extrêmes, s'amusant aujourd'hui en des raisonnements ingénus qui débordent demain en provocations, en pugilats sanglants; à la fois barbare et mystique, candide et violent, enthousiaste et rustre grossier, il allie à de plates pasquinades les inspirations les plus sublimes d'un artiste et d'un croyant.

Mais pourquoi insister davantage? Dans un tableau de maître s'attarde-t-on à éplucher les ombres? Un fils respectueux n'essaie-t-il pas d'ignorer les rides de sa mère? Notre but était de montrer ce peuple tel qu'il a été et tel qu'il est; de prouver qu'il n'a rien à renier de ce qu'il a dit, rien à désavouer de ce qu'il a fait; qu'il a toujours eu du dédain pour toutes les bassesses, de l'estime pour tous les dévouements, de l'indulgence pour toutes les erreurs, de la sympathie pour toutes les infortunes; et vraiment cette étude était assez séduisante, cette tâche assez magnifique pour qu'on ne puisse pas nous blâmer d'avoir peut-être un peu trop dissimulé ses scories.



Les vertus que nous avons indiquées, si elles ont trouvé dans les penchants mêmes de la race

un terrain tout préparé pour s'y développer à l'aise, ont dû cependant puiser ailleurs, quelque part, leur vitalité. Elles sont trop tenaces, elles brillent d'un trop vif éclat pour n'être que purement humaines. Poursuivons notre examen et descendons maintenant, pour ainsi dire, jusqu'au tréfonds de son âme. Il est bien temps que nous y fassions apparaître enfin, dans sa radieuse splendeur, le divin foyer qui les alimente.

Ce foyer, générateur de tant de grandeur morale, on l'a deviné déjà, c'est la Foi, cette admirable conviction qui porte en haut toutes les énergies de l'âme et lui communique, avec la force et la dignité, le calme heureux, la douce sérénité des saintes espérances.

Elle s'est greffée sur une disposition qui en a facilité l'acceptation et le maintien, sur un besoin inné chez nous, devenu nécessaire, le besoin du surnaturel. (1)

Aucun peuple n'en a plus usé et abusé que le peuple breton. En serré dans un mouvant réseau de pratiques mystérieuses, sa vie entière est dirigée par elles; il ne s'appartient plus, il est leur prisonnier. De tous côtés l'infini l'enveloppe, l'opresse. Chacun

1. Il est évident que ce mot ne doit pas être pris au sens propre et théologique; nous ne l'employons ici que dans son acception populaire, un peu vague, pour désigner les apparitions, les fantômes, les revenants, les intersignes, etc...

de ses actes, soumis à un rite précis, est déterminé par une intervention supérieure de tous les instants, à laquelle il ne peut se soustraire. Les objets les plus familiers, les faits les plus simples ne sont pour lui que des agents de l'au delà, de ce merveilleux étrange qui anime et vivifie tout. Dans l'ombre que les menhirs profilent sur l'herbe jaunie, dans la silhouette des chênes noueux, dans les branches il aperçoit des fantômes. La plainte gémissante de la mer, les hurlements du vent, le bruit des feuilles à l'automne, une chandelle qui cesse de brûler, un oiseau qui vole, la chute des gouttes d'eau sur la dalle, un meuble qui craque: ce sont des avertissements, des intersignes, ce qu'il appelle des « signifi-fiances ».

Ces hommes, féroce-ment braves devant le danger, ont peur de Satan, « *Guillou goz* » le vieux Guillaume, « *Ann œl du* » l'ange noir, « *Ann œl ru* » l'ange rouge, qui sait si bien sur les murs imprimer sa griffe ou tresser la crinière des chevaux, le soir, dans les étables. Ils croient aux revenants. Leurs draps n'ont-ils pas été la nuit violemment tirés? N'ont-ils pas senti, aux douze coups de l'horloge, passer sur leur visage un souffle glacé? N'ont-ils pas souvent contemplé, éclairés par la clarté blafarde de la lune, des squelettes décharnés accroupis dans l'âtre? Ils redoutent les sorciers qui font tourner

le lait, aigrir le beurre et rendent les vaches infécondes ; tous les « jeteurs de sort », misérables vagabonds investis par eux de pouvoirs illimités, qui cheminent de ferme en ferme, traînant leurs besaces toujours remplies par la crédulité campagnarde.

Ces hommes, que n'ont jamais pu arrêter ni les bêtes fauves, ni le feu, ni le sang, ni la mort, à l'heure de la première étoile et des labeurs finissants ressentent la plus enfantine de toutes les craintes, celle des ténèbres. Ils sont inondés de sueur ; ils tremblent devant les brises qui sifflent, devant les voix qui pleurent ; ils frissonnent au contact d'êtres invisibles et hostiles qui, par milliers, les regardent avec des yeux qu'on ne voit pas.

Mais ce n'est pas tout. Semblable aux Romains qui avaient pour leurs bois les Faunes, pour leurs ruisseaux les Naïades, pour la mer les Nymphes, ce peuple, entouré d'une impalpable poussière d'êtres imaginaires, les a en quelque sorte matérialisés et leur a donné des noms.

Les uns sont bienfaisants et les autres nuisibles. Tous ont une très petite taille : deux pieds tout au plus. Quoique leur sexe soit assez mal défini, on peut cependant ranger parmi les génies masculins les Crions du pays de Vannes, les Kornikaneds des Côtes-du-Nord, les Poulpiquets et Korils du

Finistère, certainement cousins... à la mode de Bretagne, des Duss de l'Irlande, des Follets du Berry et des Koboltz des provinces de l'Est. Ces nains noirs, velus, trapus, à la face ridée, à la queue fourchue, sont les habitants des dolmens, qu'ils ont d'ailleurs construits. Malheur au voyageur attardé qui trouble leurs ébats ! Ils commencent autour de lui une ronde vertigineuse et l'obligent à danser avec eux, jusqu'à ce que le pauvre imprudent tombe, râlant et épuisé, au milieu du cercle infernal de plus en plus rétréci. Il y a aussi des naines minuscules et ravissantes. Elles élisent d'ordinaire domicile auprès des fontaines ; c'est là qu'elles peignent leurs cheveux blonds dont elles prennent si grand soin et qu'elles lavent le voile blanc, leur unique parure,

Et tous ces gnômes, tous ces lutins sont les hôtes habituels de la chaumière. Ils s'y blottissent sous les lits, dans les meules de paille, se mêlent à l'air qu'on y respire et manifestent leur présence par des éclats de rire moitié bouffons, moitié cyniques, par des tours facétieux, quelquefois comiques, le plus souvent impies.

Qu'on ne se hâte pas de tourner en ridicule l'extravagance de ces fables et de se moquer de leur naïve puérilité, car elles ont une haute signification que l'on ne doit pas méconnaître, une souveraine portée que l'on ne saurait nier.

Cette soif instinctive de l'au delà et cette appréhension inassouvie vers la compréhension de ses mystères sont la preuve la plus péremptoire que notre race est, avant tout et par dessus tout, spiritualiste. Le monde visible avec tous ses charmes ne lui suffit pas; il lui faut une autorité quelconque qui la domine, qui la gouverne; il lui faut une religion. Et c'est pourquoi elle a inventé les korrigans et les fées pour satisfaire son *besoin de croire*, pour expliquer les problèmes dont l'impossible solution la torturait.

Cette idée primordiale fut, en quelque sorte, le vestibule qui devait lui amener la lumière et nous n'avons plus maintenant qu'à saluer l'avènement de la Foi dans son âme et à en esquisser la rapide évolution.

Cet attrait pour le surnaturel fut un indice précieux, sur lequel les Druides s'empressèrent de fonder leur enseignement. Pendant plusieurs siècles, ils surent l'exploiter et l'assouvir; mais, quand la conquête eut diminué leur prestige, quand leur flambeau ne projeta plus que des lueurs indécises, les Celtes d'alors, errants sous les ombrages de leurs forêts séculaires, se trouvèrent plus délaissés, plus abandonnés que jamais.

On sait quel fut le moment solennel de leur résurrection, l'époque mémorable où, sur leurs grèves

jusque là désertes, débarquèrent des foules conduites par des gens modestes, pacifiques, qui se prétendaient les envoyés d'une Puissance inconnue et qui firent éclore la fleur chrétienne sur le tronc rugueux et desséché du Druidisme. On sait aussi quel fut le rôle de ces pieux anachorètes qui pour toute richesse n'avaient que leur pauvreté, pour toute bannière que deux morceaux de bois entrecroisés, mais dont l'éloquence était entraînant, les mœurs pures, la doctrine sublime, et avec quelle sincérité les Bretons, si avides d'un secours d'En Haut, si altérés de vérité et d'amour, se jetèrent à genoux devant le Maître de ces anges mortels vêtus de bure, devant le Dieu des moines de l'Irlande.

Ce Dieu, qui si inopinément venait soulager leur détresse, n'était-il pas d'ailleurs la réponse à toutes leurs questions, l'apaisement de tous leurs troubles, le rassasiement de tous leurs désirs? Que fallait-il à ces natures douces et fortes, pusillanimes et fières, si ce n'est une majesté à la fois miséricordieuse et vengeresse, juste et compatissante? Qui pouvait mieux leur faire oublier leurs divinités précédentes, brutales, inaccessibles, qu'un Enfant couché dans une crèche, que l'Éternel revêtant la livrée humaine pour travailler comme eux, souffrir comme eux et mourir pour eux sur un gibet? Ils reconnurent en Lui un chef, un père, un soutien, un espoir et,

définitivement gagnés, acceptèrent son Evangile et se soumirent à sa loi.

Le Christianisme entreprit non seulement d'éclairer ses adeptes, mais encore de les changer, de les transformer, en leur infusant une vie nouvelle. Et il put accomplir cet incroyable miracle. Il dompta leur audace, mâta leur énergie, assouplit leur caractère, surnaturalisa leurs intentions ; sa victoire fut complète. Les convertis, se réchauffant à son soleil, s'abreuvant à sa source sacrée, y puisèrent ce courage que rien n'émeut, cette constance que rien n'ébranle, ce calme que rien ne déconcerte, et virent peu à peu leurs qualités se développer, s'épanouir et produire des fruits de salut.

Qu'on les suive en effet, si on le veut, pendant tout le cours de leur histoire ; qu'on sonde leurs actions, leurs sentiments, leurs intérêts ; qu'on analyse leurs habitudes, leurs inspirations, leurs erreurs mêmes, toujours et partout, à l'origine, y apparaîtra l'empreinte du cachet religieux. Et eux qui, il y a deux mille ans, n'étaient qu'une infime peuplade sans unité, sans cohésion, devinrent un peuple jaloux de ses droits, conscient de ses devoirs, défenseur intrépide de son *Credo* et de ses privilèges ; un peuple à part au milieu des types effacés et des mœurs abâtardies d'une civilisation gangrenée ; un peuple qui demeure l'exemple le plus fameux que

l'on puisse opposer à ceux qui soutiennent que le Catholicisme déprime et rabaisse, puisqu'il n'a jamais cessé d'être la seule cause de sa prospérité, de son bonheur et de sa gloire.

Il a trop longtemps couru à la poursuite d'une fin immatérielle, pour ne pas se reposer enfin dans la tranquille possession de la certitude. S'obstinant à chercher le sens de la vie, devinant qu'elle n'est pas un but mais un moyen, il interrogea successivement toutes les théories et, devant leur silence impuissant, sentit croître ses inquiétudes et ses tourments. Mais maintenant qu'il tient la clef de cette capitale énigme, maintenant qu'il a appris d'où il vient et où il va, alors à ses angoisses de jadis a succédé un optimisme invétéré. Il avait la maladie de l'éternité, la nostalgie du ciel : le ciel descend jusqu'à sa misère, l'éternité lui est ouverte ; rien ne l'empêche plus désormais d'atteindre l'objet de ses plus chères aspirations, cet infini qu'il demanda tant de fois à tous les échos de la route fuyante et chimérique de ses rêves.

Et voilà pourquoi il persiste à contempler les êtres et les choses à travers le voile d'idéalisation qu'il porte en lui ; voilà pourquoi, souverainement dédaigneuse des arrêts de l'opinion publique, sa maternelle indulgence n'a jamais refusé de tendre une main secourable à tous les opprimés et à tous les vaincus.

O ma Bretagne ! si la Normandie fut le cerveau de la France, si la Lorraine en fut le bras, toi, tu en as été le cœur⁽¹⁾ ; et si ta couronne est moins fleuronée que la sienne, elle est aussi noble et contient moins d'épines.

Tu peux être fière de ta race, car elle a reproduit tous les traits de ton sol, elle s'est modelée à l'effigie de ton Océan, elle est ta fidèle et vivante image. Regarde la, cette race un peu sombre, rude, sauvage, dévouée à sa famille et à son foyer, facile, généreuse, patiente, dans la voie du devoir toujours opiniâtre et énergique, sans enthousiasme pour ceux qui la servent et sans fiel contre ceux qui l'oublient. Reconnais la à son courage désintéressé, à sa loyale franchise, à son imagination éprise de merveilleux et d'idéal, à tous ces instincts qu'elle t'a empruntés, à toi, sa nourrice et sa mère. N'a-t-elle pas su répondre à ta sollicitude et à tes tendresses ?

Au milieu de violentes commotions, tes fils ont été dépouillés de leur ancienne suzeraineté, de la plus grande part de leur influence ; ils ont tout sacrifié, tout perdu, mais ils ont gardé l'honneur. A une époque où tout s'effondre, ils s'appuient encore sur leurs deux devises sacrées : « *Potius mori quam fœdari ; evit Doué hag ar vrô* — Plutôt la mort que la souillure ; pour Dieu et pour la

1. Vicomte C. de Galan.

Patrie ». Dans un siècle de matière et de prose, soutenus par l'entêtement dont tu les as doués, ils ont conservé leurs plus précieux trésors : la poésie et la foi.

Sois bénie, pour leur avoir donné cette fermeté qui a retardé jusqu'ici les ravages de l'athéisme, pour leur avoir inculqué cette résignation, cet humble abandon, dont ils s'enveloppent pour étouffer leurs soupirs !

Sois bénie, pour l'amour que tu leur inspires, même aux plus nomades, car tous ceux qui sont nés au pied de tes falaises de granit ou dans la morne solitude de tes landes t'aiment à travers l'espace et le temps, te vénèrent jusqu'à leur dernière heure !

Sois bénie, ô toi qui as accompli une œuvre à jamais féconde, toi qui as créé une race qui, en sachant se faire respecter, saura toujours se faire chérir, parce qu'elle est composée d'âmes d'enfants et de cœurs de héros !





CHAPITRE III

❧ LA FOI ❧

❧ dans la maison bretonne ❧

EMBLABLE à un petit grain de sévéné providentiellement jeté dans un humus fertile, la foi trouva dans la race bretonne un terrain trop bien préparé pour ne pas s'y développer et grandir. Si elle n'avait été qu'un produit de l'esprit humain, elle se serait vite desséchée et, demeurant stérile, eut été sans nul doute emportée

par les torrents impurs ou les souffles délétères ; mais, parce qu'elle était d'essence surnaturelle, parce qu'une pensée infinie la réservait pour ouvrir le ciel à des prédestinés, elle put vaincre tous les obstacles et braver tous les orages.

Ce n'est que le divin Semeur qui, seul, pourra en apprécier un jour la prodigieuse fécondité et recueillir la moisson là-haut, dans ses greniers éternels. Pour nous, en présence du minime rejeton d'hier devenu un grand arbre, après avoir assisté à sa miraculeuse éclosion, après l'avoir vu germer dans les âmes, il ne nous reste plus qu'à respirer le parfum de ses fleurs et à goûter la saveur de ses fruits.

La marche à suivre pour cette enquête nous est indiquée par l'histoire même du Christianisme. Avant de s'épanouir publiquement et d'éclairer la terre de ses triomphantes irradiations, il s'entoura d'ombre, de silence et, pour arriver à gagner les multitudes, commença par gagner les cœurs. Sa première conquête fut celle du foyer domestique ; c'est donc là que nous devons pénétrer tout d'abord et rechercher la trace bénie qu'il y a laissée.

La famille, cette « seconde âme de l'humanité », est la base fondamentale de toute société, la source du bonheur pour les nations et les individus. Détruisez les principes qui l'ont établie, supprimez

les lois qui la protègent, et l'édifice social, bouleversé, s'en ira à la dérive ; le peuple le plus solide, le plus puissant ne tardera pas à sombrer dans le désordre et l'anarchie. Sourdemment minée par des théories subversives et néfastes, notre pauvre patrie n'échappera vraisemblablement pas à ce redoutable péril et déjà l'on aperçoit les signes précurseurs de la catastrophe, qui lui fera payer cher son inexplicable crédulité.

Seule, ou presque seule, la Bretagne ne s'est pas laissé entamer ; elle a résisté au courant dévastateur et garde dans toute leur intégrité ses antiques vertus familiales. Le père y a conservé ce caractère de dignité et d'autorité, qui lui donne le droit de commander. La mère n'a pas cessé d'être cet admirable composé de grâce et de pureté, de force et de tendresse, de dévouement et d'abnégation, devant lequel on s'incline avec amour. Les enfants respectueux, soumis, obéissent spontanément à ces deux symboles de sacrifice, de veilles inquiètes, d'angoisses douloureuses, dont ils sont l'orgueil et la joie.

Chacun de ces groupes forme un minuscule royaume, parfaitement homogène, dont rien ne peut briser la cohésion intime. Les générations s'élèvent dans l'estime réciproque, dans la vénération des ancêtres, dans le culte du passé. Soit qu'on y partage le pain de la richesse ou celui de

l'aumône, soit qu'on y boive à la coupe de la prospérité ou à celle de l'infortune, l'existence y est douce, paisible, et quand dans leurs berceaux les nouveaux-nés tendent les bras à l'avenir, ils se sentent réchauffés par l'ardente étreinte d'un père, par les baisers brûlants d'une mère, pendant que, comme un encouragement et une espérance, le front blanchi de l'aïeul se penche sur leurs têtes blondes et leur sourit.

Ces unions chrétiennes ne sont point exemptes d'épreuves; mais la plus cruelle de toutes leur a été épargnée, celle de la stérilité. S'il est vrai, ainsi que le prétend un vieil adage, que « Dieu comble de ses faveurs les familles nombreuses », on pourrait sans mentir graver cette phrase sur la plupart des portes de notre pays. Quand les étrangers le parcourent, ils ne manquent pas de l'observer, et paraissent fort étonnés de la quantité d'enfants qu'ils y rencontrent. Les chemins sont encombrés de leurs bandes tapageuses, des bataillons de bébés joufflus courent après les voitures, ou, couchés sur les talus, les regardent passer. On en voit surgir de partout : du fond des carrefours et des ruelles, de l'obscurité des étables et des granges; et si par hasard l'œil plonge dans une chaumière entr'ouverte, on en aperçoit d'autres encore, des bambins

à la frimousse mutine et éveillée, qui se cachent en pleurant dans tous les coins.

Il n'en est pas de même ailleurs, hélas ! et c'est là un des plus effrayants dangers de l'époque actuelle. Un des derniers recensements — celui de 1905 — a permis de constater que la dépopulation de la France est un fait indéniable et que le déclin de la natalité y est continu. Mais d'autre part, la statistique a nettement établi que quelques départements — onze en tout — continuent de réagir contre ce suicide national et que, parmi ceux-ci il y en a trois, où les naissances surpassent toujours les décès : le Finistère, qui excède la moyenne de cinquante pour cent, les Côtes-du-Nord et le Morbihan de trente. (1)

Cette exception est un titre de gloire pour notre province bretonne et il convient de l'en féliciter d'autant plus qu'elle la doit à sa foi séculaire. Le plus éminent économiste de nos temps modernes l'a judicieusement remarqué : « Les races, dit-il, n'ont pas de meilleur auxiliaire pour leur accroissement que la mentalité religieuse » (2). Nos populations n'ont pas oublié le précepte formulé à nos premiers parents sous les ombrages de l'Eden. Considérant que la loi du divorce est une loi

1. En 1902, l'excédent des naissances était de 9098 pour le Finistère, de 3471 pour les Côtes-du-Nord et de 4498 pour le Morbihan.

2. P. Leroy-Beaulieu. — *L'économiste français*. Dec. 1906.

sacrilège, elles ont gardé intactes leurs mœurs patriarcales et c'est pourquoi les enfants, espoir adoré de l'avenir, remplissent leurs demeures comme des grains de froment rassemblés sur une même tige et sous l'enveloppe du même épi.

S'il fallait un corollaire à cette affirmation, on le trouverait en ce que les départements offrant le plus grand excédent des décès sur les naissances sont les moins croyants, ceux où domine le tempérament arriviste, tels que : l'Yonne, l'Aube et le Lot-et-Garonne... cette pépinière des ministres !

Entrons maintenant dans l'intérieur de ces logis ; mais auparavant, il importe d'établir une distinction. Nous laisserons de côté les châteaux, les manoirs riches et les villas coquettes ; le luxe trop cosmopolite qui s'y étale a tout absorbé. Les anciennes coutumes n'en ont pas complètement disparu peut-être, mais n'y subsistent guère qu'en qualité de curiosités respectables. Nous n'aurions rien à glaner non plus dans les villes, où le « dragon de feu » a remplacé les *chupens* brodés par des vestons à la mode de Paris, les couvents par des sous-préfectures et les hôtels historiques par des estaminets. C'est l'habitation pauvre qu'il nous faut interroger : la cabane du pêcheur isolée sur la côte, la hutte de l'artisan cachée dans la forêt, la ferme, dont les murs sont en terre et la toiture en chaume. C'est là

et là seulement, chez les déshérités de la fortune, dans ces domiciles primitifs, que se perpétuent encore les usages d'autrefois.

Les maçons ont à peine commencé la construction d'une maison, qu'on s'empresse de jeter dans ses fondations des médailles de Saint Benoît « qui chassent le diable » et, dès qu'elle est achevée, le recteur y vient solennellement pour appeler sur elle les bénédictions divines. Puis, dans certains cantons, à l'extérieur et au dessus de la porte principale, on trace grossièrement avec de la chaux une croix. Au premier abord, cette croix, mise là bien en vue, sur la façade d'une bâtisse neuve, paraît singulière ; mais, quand on en franchit le seuil, on découvre qu'elle est presque un emblème.

La salle est plongée dans une demi obscurité intime, et mystique aussi. Un rayon de lumière pâle, glissant à travers les carreaux d'une fenêtre basse, s'insinue si discrètement dans l'appartement qu'il ne parvient pas à l'éclairer. Les choses n'ont ni contours, ni formes, on les devine plutôt qu'on ne les voit ; tout est noyé dans une bleuâtre atmosphère de rêve étrangement mélancolique. On a l'impression de pénétrer dans un oratoire, dans un de ces sanctuaires humides, moisis, qui ne s'ouvrent chez nous qu'une fois l'an, le jour du *Pardon*.

Et pour compléter cette illusion, çà et là se dessinent des points blancs qui mettent un peu de clarté diffuse dans les recoins de la mesure ou sur ses murailles enfumées : un Christ en os, naïvement sculpté, à la place d'honneur, sur la planchette de la cheminée; une Vierge en plâtre entre deux modestes bouquets de fleurs en papier, des bénitiers accrochés aux montants des lits-clos, des images épinglées aux armoires... objets pieux, objets sacrés même, car si on peut les donner, on ne doit pas les vendre sous peine de malheur.

« Dis moi où tu habites et je te dirai qui tu es ». Ainsi modifié, le proverbe connu n'est nulle part mieux justifié qu'en nos foyers bretons. Naguères, le touriste qui s'y présentait était accueilli par cette formule de politesse qui n'était pas un vain mot : « Si vous êtes chrétien, vous êtes ici chez vous ». Les demeures sont calquées sur les âmes, sombres, méditatives et concentrées comme elles. N'y cherchez pas l'aisance, elle en est exclue; mais, pour peu que vous essayiez d'en analyser le charme mystérieux, vous remarquerez qu'elles sont l'asile d'êtres qui n'y fixent point leurs espérances. La religion s'y manifeste dans les détails les plus infimes; les cœurs aussi en sont imprégnés. Inconsciemment parfois, ils subissent son pouvoir absolu et lui appartiennent tout entiers, ayant voulu

qu'elle soit non seulement l'unique but de leur vie, mais encore leur préoccupation constante et le principe de toutes leurs actions.

Au réveil, les gens de nos campagnes n'ont pas le temps de réciter de longues oraisons; la besogne quotidienne les appelle. Il en est peu cependant qui voudraient s'atteler à la journée sans une brève aspiration vers le ciel, sans avoir par exemple murmuré le *Pater* ou l'*Ave*. Ils se rendent aux champs; les heures se succèdent pénibles, fastidieuses, jusqu'à ce que le son d'une cloche vienne leur annoncer le moment du repos. Cette cloche met trêve à leur rude labeur. Elle est pour eux un signal si sûr, une indication si immuable, qu'ils l'ont tout naturellement prise pour règle de leurs travaux et qu'on les entend s'exprimer ainsi : « Avant l'*Angelus*, j'ai plusieurs sillons à labourer », ou bien : « Je ne rentrerai guère qu'à l'*Angelus* ».

On mange en commun. Les enfants et les serviteurs s'asseoient pendant les repas à la table de famille; le père et la mère occupent toujours l'une de ses extrémités, près de l'âtre. Les cuillers ne se plongent dans les écuelles pleines et fumantes qu'après le *Benedicite*; de même que le couteau n'entame un pain nouveau qu'après y avoir au préalable esquissé le symbole de la Rédemption. Cette coutume, qui se transmet de générations en géné-

rations, est du reste employée pour toute la nourriture du ménage; on se garderait bien d'offrir du *far* (1), ou de la galette, ces deux mets traditionnels, sans avoir tracé sur la tuile ou le four le simulacre d'une croix.

Quand arrive la nuit, on se presse autour des tisons. Les petits sont couchés, les hommes fument, les femmes tricotent ou filent, le silence n'est troublé que par la respiration de l'horloge, par les grincements du rouet : c'est la veillée. Elle s'achève par la prière du soir. Dans beaucoup de régions, le maître de maison a conservé l'habitude, qui malheureusement se perd ailleurs, de la prononcer à haute voix et il ne manque jamais alors de la terminer par ces invocations touchantes : « Tous ceux qui sont ici, Dieu les protège. — Tous ceux qui sont dehors, Dieu les conduise. — Dieu délivre toute âme — Pour qui nous avons devoir de prier. — Paix et santé à la compagnie. — Aux pauvres *Anaon* (2), salut. — La paix de Dieu à ceux qui vivent. — Les joies du Paradis à ceux qui sont morts ». (3)

Ce programme journalier ne varie pas et, quand ces existences ne sont pas bouleversées par une liesse ou par un deuil, par un rayon de soleil ou

1. Gâteau de froment, de pruneaux et d'œufs.
2. Les âmes d'outre-tombe.
3. *Le Braz*. — *Légende de la mort*, II, p. 124.

par un flot de larmes, elles s'écoulent dans une tranquillité nébuleuse, sorte de monotonie assoupissante, qui n'est pas sans attrait. Mais, parce qu'elles sont enveloppées d'ennui, le fait le plus insignifiant suffit à secouer leur torpeur; c'est ainsi qu'une de leurs principales distractions est l'apparition imprévue d'un mendiant.

Le mendiant!... nous le rencontrerons déambulant sur tous les chemins, accroupi sous le porche de toutes les églises; nous entendrons partout ses lamentations obsédantes, ses gémissements plaintifs, et son nom reviendra si souvent sous notre plume, qu'il est juste de lui consacrer ici quelques lignes.

Tendre la main, vivre d'aumônes est en tous lieux regardé comme une honte; en Bretagne c'est presque un honneur, et le pauvre y a une physionomie qui lui est propre, un caractère très particulier. Le loqueteux des villes, rebut de la société, demande avec la haine au cœur et le blasphème à la bouche; le *pillaouer* (1) implore avec le chapelet aux doigts. Il n'est point un paria, mais un frère qui s'adresse à ses frères; et plus ses infirmités seront visibles, plus ses plaies seront rebutantes, plus il sera l'objet d'un culte affectueux, plus seront gracieuses et naïves les dénominations qu'on lui donnera. On l'appelle le cher pauvre, le pauvre, le

1. Marchand de chiffons.

pauvre chéri, l'hôte de Dieu, le bien-aimé de Jésus (1); aussi ne le repousse-t-on jamais et le traite-t-on avec les plus grands égards. L'innocent lui-même, ce gueux sans âge, que l'on dirait sans sexe, à la robe blanche, à la langue baveuse, est accueilli avec une satisfaction marquée, parce qu'il n'a pas péché et qu'il est « l'ami des anges ». C'est un être sacré; sa visite est une faveur que l'on apprécie, elle attire sur la chaumière les bénédictions divines et lui manquer de respect serait encourir la damnation éternelle.

Tous ces misérables, aveugles, boiteux, paralytiques, usent largement de la chrétienne commisération qu'on leur témoigne; ils ne se font pas faute aussi d'en abuser parfois. Pourquoi se gêneraient-ils? Ne sont-ils pas nourris, vêtus par la Providence, qui leur paie généreusement le lucratif revenu de leur pauvreté? N'ont-ils pas le droit de compter sur le lard du charnier, sur les pommes du verger, et ne savent-ils pas qu'une assiette les attend dans le dressoir et un pailler dans la grange? Ils en doutent si peu qu'ils se sont syndiqués et qu'ils forment des espèces de corporations locales avec leurs règles parfaitement établies, leurs chefs désignés à l'avance. Celle du pays de Tréguier s'intitule pompeusement « les clients de S^t Yves » (2).

1. De la Villemarqué — *Barzaz-Breiz*, p. XXXIX.

2. Le Braz — *Au pays des pardons*, p. 42.

Nul ne connaît mieux qu'eux les événements de la contrée. Au jour dit, ils se réunissent, se mettent en marche, les plus anciens dans la profession en tête, les autres derrière et, pareils à un vol de moineaux pillards, s'abattent sur un village au lendemain d'un mariage, d'un enterrement ou d'un baptême. Toute la bande s'attable cérémonieusement, dévore à belles dents les reliefs du festin, et ce n'est qu'à la nuit que cette cour des miracles s'ébranle et s'en va, égrenant le long des haies le chapelet nasillard de ses mélopées trainantes.

Quand il est privé de ces occasions solennelles, quand il n'a en perspective aucune ripaille pantagruélique, chacun des soldats de cette étrange armée qui ignore le chômage s'en remet au hasard. Il flâne à sa fantaisie, assuré, au moindre toit qu'il verra poindre, d'y trouver « bon souper, bon gîte et le reste ».

Dès qu'on l'entend marmotter ses patenôtres dans la cour, ou que l'aboiement du chien a signalé sa présence, vite on le débarrasse de son bissac et on l'installe commodément au coin du feu. Le soir, la veillée, interminable d'ordinaire, passe comme une ombre; le « cher pauvre » bien réchauffé, bien reposé, se charge de l'égayer. Souvent sorcier, toujours un peu médecin, grand nouvelliste, vivant journal des environs, il indique quelque recette

infaillible, chante un cantique inédit, raconte tous les cancans d'alentour, cent récits merveilleux, et quand il reprendra sa course vagabonde, quand il sentira que sa besace plus lourde a été furtivement et amplement garnie, il remerciera ses bienfaiteurs avec une reconnaissance émue et enverra de loin un signe de joyeux *henavó* (1) à la ferme hospitalière.



Les fêtes, que l'Église a échelonnées pendant le cours de l'année liturgique, sont autant d'étapes, dont nos compatriotes se hâtent de profiter pour se retremper dans la ferveur et raviver leur esprit de foi. Ils les observent scrupuleusement, ajoutant à leurs rites mille pratiques ancestrales et les

1. Au revoir.

enveloppant de cette poésie, légèrement superstitieuse mais si touchante, dont ils ont le secret.

Le cycle s'ouvre par la Toussaint, solennité triomphale qu'endeuille l'ombre mélancolique des défunts, ces favoris privilégiés de la piété bretonne.

C'est dans la nuit du 1^{er} au 2 Novembre, la première du *Miz du*, du mois noir, qu'ils reviennent ici-bas implorer du secours et clâmer leur détresse. Vers dix heures, alors que les ténèbres se sont épaissies autour de la chaumière endormie, on perçoit un murmure confus. Un chant triste comme une plainte — une rumeur plutôt qu'un chant — pareil aux gémissements de la houle sur le sable des grèves, se devine au loin, se rapproche et grandit. Chacun, réveillé en sursaut, dressé sur son séant, se dit tout bas : « Voilà les âmes qui arrivent »; et, quand trois coups ont ébranlé la porte, des voix fraîches d'adolescents, des voix chevrotantes de vieillards se mêlent et modulent sur un rythme langoureux la *querz* du Purgatoire :

« Priez, parents; priez, amis, car les enfants ne
« le font pas; les enfants sont bien ingrats. — Un
« drap blanc, cinq planches, un oreiller de paille
« sous la tête, cinq pieds de terre par dessus, ce
« sont tous les biens de ce monde. — Peut-être
« votre père, votre mère; peut-être votre frère,
« votre sœur sont-ils brûlés dans le Purgatoire. —

« Là, courbés, flammes en haut, flammes en bas,
« ils crient vers vous : « Des prières! Des
« prières! » — Quand vous allez au marché,
« portez une bonne mesure ; mort, vous trouverez
« ici la mesure de Dieu. — C'est Jésus qui m'a
« envoyé pour vous tirer de votre sommeil. —
« Priez, oh! priez pour les *Anaon* ».

Aux accents de cet hymne, qui semble un écho d'outre-tombe, de l'au delà, et dont rien ne saurait exprimer la saisissante angoisse, on se lève, on se jette à genoux et, tout en récitant le *De Profundis*, on prête longtemps l'oreille à la lugubre mélodie des « âmes en peine » qui s'éloignent, au cantique de ces pieux intermédiaires, qui jusqu'à l'aurore s'en iront ainsi, de maison en maison, intercéder pour ceux qui ne sont plus.

Si compatissante que soit leur intervention, les vivants n'en ont point besoin pour se souvenir des trépassés. Ne sont-ils pas ce soir-là aussi nombreux dans les demeures habitées que les feuilles jaunies dans les futaies? Ne sont-ils pas partout présents, cachés dans l'eau que l'on boit, dans la poussière que l'on balaie, dans l'air que l'on respire?

« Et même dans vos lits, sous vos draps chauds et doux,
« Eux, toujours frissonnants, se couchent près de vous ».(1)

1. Brizeux — *Les Bretons*, chant XVIII., p. 150.

C'est leur souffle qui vient de faire vaciller la bougie, c'est un bras invisible qui a tout à l'heure renversé cet objet, c'est leur haleine glacée qui ne cesse d'agiter les rideaux, c'est un squelette qui, en s'y appuyant, a fait craquer ce meuble...

Sur la côte surtout, dans ces misérables huttes que les catastrophes ont tant de fois saccagées, leurs appels retentissent plus obstinés, plus pressants. Au milieu des hurlements du vent qui secoue leurasure, les veuves reconnaissent les soupirs des « péris en mer » qu'elles ont vainement attendus et dont elles verraient les orbites glauques danser au dessus des vagues, si elles osaient sortir. Aussi est-ce pour eux que la table est restée abondamment pourvue et le feu allumé, afin qu'ils puissent au moins prendre un bon repas et réchauffer aux tisons leurs membres engourdis sous la froidure des cimetières, en attendant que demain Monsieur le Recteur, du haut de la falaise, envoie une absolution générale à tous les ossements que le gouffre a pour jamais engloutis.

Après la Toussaint, Noël; après la nuit des larmes, celle des merveilles. Ils accourent l'annoncer encore les mêmes rhapsodes qui, naguères, dépeignaient les lamentables souffrances des âmes dolentes; mais aujourd'hui ce sont des strophes d'allégresse qu'ils égrènent sous les étoiles, des

strophes empreintes de l'espoir qui renaît, du sourire qui passe sur le monde. Ces chanteurs de *Nédélek* (1) ont raison d'escompter le bienveillant accueil réservé à leur rôle de messagers du Messie ; on les récompense si généreusement qu'ils se hâtent de partir pour allonger le plus possible une tournée aussi consolante que fructueuse. Puis, tous se rendorment, et c'est dommage, car de quels miracles ne seraient-ils pas témoins, s'ils allaient se promener à l'heure bénie de la naissance de Jésus !...

Ils constateraient que dans les puits l'eau s'est changée en vin. Ils assisteraient sur la lande au défilé des menhirs qui, découvrant alors les trésors qu'ils recèlent, s'en vont boire au ruisseau voisin. Ils auraient tort pourtant de chercher à les saisir ; ne raconte-t-on pas qu'un fermier de Plouhinec avait déjà ses poches à moitié pleines d'or, quand, au retour de son équipée, le mégalithe l'écrasa ! Ils entendraient les bêtes deviser entr'elles dans la langue des hommes ; mais elles ne veulent pas qu'on les écoute, témoin l'infortuné Arzur qui, deux jours après, fut porté en terre par ces mêmes bœufs, dont il avait tenté, dissimulé dans l'étable, de surprendre les secrets. (2).

1. Nom breton de Noël.

2. Le Goffic. — *L'âme bretonne.*, p. 249.

Le matin, on redira ces étonnantes choses aux tout petits. Ils n'en douteront pas puisque, tandis qu'ils rêvaient, leurs frères de Là-Haut, des anges, en faisant le tour des cheminées, *tro ar chiminalo*, ont garni de friandises et de jouets les beaux sabots neufs qu'ils avaient si soigneusement placés la veille dans les cendres du foyer.

A l'Épiphanie, dans chaque famille on « tire les Rois ». Il est inutile de retracer cette scène que les peintres et les poètes ont vulgarisée et dont les détails sont presque identiques sous toutes les latitudes. On y ajoute ici une double pensée sérieuse. On met de côté deux parts du gâteau traditionnel : la première est destinée aux mendiants, qui ne tarderont pas à venir la réclamer ; la seconde aux absents, à ceux que le service militaire, la grande pêche ou l'exil retiennent au loin. N'étant pas là pour participer à la joie commune, on veut au moins deviner le sort qui les attend. Si le morceau reste intact, aucun danger ne les menace ; s'il se corrompt, c'est la preuve certaine qu'une funeste nouvelle de maladie ou de mort arrivera bientôt.

Le jour de la Purification, nos paysans ne manquent jamais de faire bénir un cierge, qu'ils garderont comme une relique jusqu'à la Chandeleur de l'année suivante. Ce cierge, ils ne l'allumeront que dans quelques cas exceptionnels : quand, par

exemple, le prêtre apportera l'extrême-onction à l'un des leurs, ou lorsqu'il faudra préserver leurs récoltes ou leurs chaumes contre un orage menaçant.

Ils assistent très nombreux à la messe du Dimanche des Rameaux, de ce joli Dimanche avant-coureur du printemps. Les bouquets de buis, les branches de laurier qu'ils en rapportent sont précieusement accrochés au chevet du lit, près du bénitier, et jadis ils avaient même la chrétienne habitude, qui tend à disparaître, d'aller piquer une branchette au milieu de leurs champs, afin d'écartier des sillons la grêle, les insectes nuisibles, et d'appeler la protection divine sur les moissons futures.

Puis, c'est la fête auguste par excellence, Pâques avec tout son cortège de gracieuses légendes. Il est à remarquer qu'elle n'a point inspiré nos bardes populaires. Eux, qui ont rimé tant de Noël's exquis pour chanter la naissance du Christ, se sont tus devant sa Résurrection, comme s'ils se fussent jugés indignes de célébrer une telle victoire, ou qu'ils eussent craint de déflorer le récit biblique en y ajoutant quelque'une des fantaisies du merveilleux breton. Mais les générations actuelles n'ont pas pour cela répudié les antiques croyances. Les enfants sont persuadés que pendant vingt-quatre heures les poules pondent des œufs rouges ; ils croient fermement aussi — et peut-être ne sont-ils pas les seuls — au

voyage des cloches à Rome et à leur retour carillonnant.

Les processions sont suivies par une foule respectueuse, avide de spectacles religieux. « Pourquoi, demandait-on à un cultivateur, l'Eglise a-t-elle institué des cérémonies pour la prospérité des biens temporels, notamment les Rogations » ? Et le bonhomme trouva, pour répondre, cette ravissante et symbolique formule : « Il faut qu'il en soit ainsi, pour que la terre devienne féconde sous l'étole sacerdotale ». (1)

La Fête-Dieu approche. Un peu partout, dans la paroisse, des ateliers s'improvisent. Avec quelle ardeur, avec quel entrain ne travaille-t-on pas à la confection des Reposoirs ! Avec quelle générosité, au prix de quels efforts, de quels sacrifices souvent, ne les élève-t-on pas ! Et quelle triomphale apothéose que cette lente promenade de l'Hostie consacrée, qui à chaque carrefour s'arrête à de modestes autels décorés de banderoles et d'oriflammes, qui s'avance majestueusement entre les maisons tendues de draps, sur un tapis de mousse ! C'est un Maître, un Roi, qui parcourt ses Etats, qui prend possession de son domaine ; c'est un Ami, c'est un Père, qui se penche sur des cœurs dont il connaît l'amour, pour les écouter, les consoler et les bénir. Ce témoignage

1. Souvestre — *Les derniers Bretons*, I. p. 8.

public rendu à la Divinité dans nos campagnes, au milieu des splendeurs de l'été, respire je ne sais quel parfum spécial de foi naïve et sincère ; on est impressionné, on se sent ému, et l'on ne saurait en oublier la séduction mystique et pénétrante.

Il y a dans l'année, avec Noël et la Toussaint, une troisième nuit marquée d'un cachet surnaturel, celle du 23 au 24 Juin. Elle doit ce privilège à ce que les païens l'avaient choisie pour la glorification du soleil. Le Christianisme a détourné ce fétichisme impie au profit de S^t Jean ; mais les rites sont restés les mêmes qu'au temps d'Horace et nos gens les observent avec une ponctualité qui suffirait, à elle seule, à démontrer leur fidèle atavisme. (1)

Cette nuit-là, une illumination féerique embrase la Bretagne. De la Manche à l'Océan, de l'*Argoat* à l'*Armor* (2), tout hameau, toute ferme isolée, toute hutte de sabotiers a son feu de joie :

« Serpent rouge, qui va de montagne en montagne » (3).

Le spectacle est grandiose. Des flambées brûlent dans le grand silence de la nuit, se reflètent dans les eaux dormantes des marais ou sur les vagues de la mer, jaillissent du sommet des coteaux ou du fond des vallées. Quand on gravit une cime et que

1. Voir notre brochure : *Le culte du feu en Armorique*.

2. On divise la Bretagne en *Argoat*, pays du bois ; et *Armor*, pays de la mer.

3. Brizeux. — *Histoires poétiques*, II. p. 115.

l'on regarde autour de soi, on aperçoit un, puis deux, puis cent, puis mille de ces points brillants ; et il semble alors qu'une révolution subite se soit opérée, que les étoiles du ciel sont tombées sur notre presqu'île, pour ponctuer de leurs adoucies sa rude et sauvage mélancolie.

A défaut du maire ou du curé, le plus vieux du village, celui que l'on nomme l'ancien, y pose l'étincelle et, quand les genêts ont crépité salués d'acclamations bruyantes, quand les jeunes filles les ont franchis neuf fois pour trouver un mari, on s'agenouille et l'on récite la prière du soir. Avant de se retirer, on disperse autour de la fouée des pierres plates, afin que les *Anaon* puissent venir s'y chauffer, et on emporte un tison, remède tout-puissant contre certaines maladies, talisman infailible pour éloigner la foudre ou conjurer les mauvais sorts. Les cendres du *Tantad* (1) ont aussi des vertus miraculeuses et ce serait une profanation que de les dédaigner. Il faut les jeter sur les prairies pour les rendre productives, ou les vendre et, dans ce cas, employer le produit de la vente à faire dire des messes expiatoires.

Nous n'avons pu, dans ce trop rapide exposé, qu'analyser brièvement les principales fêtes de la chrétienté. Un volume entier n'aurait pas suffi à

1. Nom breton du feu de joie.

passer en revue les autres, les fêtes secondaires, et à les décrire avec leurs multiples particularités : « Cent paroisses, cent églises ; cent pays, cent coutumes ». (1) Nous n'avons pas non plus parlé des *Pardons*, car nous leur consacrerons plus loin un chapitre à part.

Si incomplet que soit ce résumé, il montre pourtant que le Breton sait et veut pratiquer sa religion. Il se fie à elle, non en esclave, mais en adepte convaincu et volontaire. Il obéit à ses lois, il se soumet à son joug, il subit les entraves qu'elle met à ses passions, non pas malgré lui — cette sujétion répugnerait trop à sa nature indépendante — mais parce qu'il a confiance en elle ; parce qu'elle est pour lui un baume consolateur, un soutien ; parce qu'il l'aime.



1. Brizeux — *Sagesse de Bretagne*, p. 275.

Cette vérité va nous apparaître avec plus d'évidence en étudiant son existence intime. Nous serons à regret forcé de laisser de côté tout ce qui s'écarterait de notre thèse et de ne signaler que les habitudes et les usages inspirés à nos compatriotes par la foi. Quand on l'aura vue planer sur leurs courts plaisirs et leurs longues douleurs, sur leur berceau et sur leur tombe, on ne doutera plus — je l'espère — de l'attachement qu'ils lui ont voué.

La naissance d'un enfant est dans nos familles une bénédiction. Pour annoncer son heureuse délivrance, l'épouse envoie à toutes les femmes enceintes des environs du pain blanc et du vin chaud, voulant par ce repas de communion s'unir plus étroitement et souhaiter la félicité d'être mères à celles qui attendent encore, ce nom si doux. Puis les voisines se présentent et chacune sollicite comme une grâce d'allaiter le nouveau-né. N'est-il pas un ange et ses lèvres innocentes ne doivent-elles pas sanctifier le sein qu'elles pressent pour la première fois (1) ? Avant de quitter le bébé, les visiteuses tracent avec le pouce une croix sur son front et jettent de l'eau bénite sur ses langes, du même geste large qu'elles aspergeront peut-être un jour son cercueil, cet autre berceau qui conduit les âmes à l'immortalité.

1. Souvestre — *Les derniers Bretons*, t. 1, p. 21.

Et tout de suite, le petit être n'étant pas chrétien, on se préoccupe de son baptême. Autrefois en Cornouailles, au moment de le porter au bourg, on lui attachait au cou un morceau de biscuit « afin, disait-on, qu'il ne rougisse pas de sa misère et qu'il puisse braver les sortilèges des esprits méchants ». Les cloches, qui se tairaient s'il n'était pas issu d'un mariage légitime, sonnent à toutes volées, et l'ablution sainte efface à jamais la trace originelle du péché.

Qu'il soit garçon ou fille, le baptisé est consacré à la Vierge et, après lui avoir imposé ses couleurs : un cordon blanc et bleu noué à la ceinture, on le fait évangéliser, pour qu'il soit garanti contre les « frayeurs ». Dans quelques semaines, il assistera à la messe des relevailles avec ses parents et ceux-ci, en mémoire sans doute de l'offrande que les Israélites étaient tenus de présenter au Temple, déposeront sur la marche de l'autel un gâteau de froment ou de sarrasin.

Les années s'écoulent et, la veille du jour où l'enfant va sur son cœur sentir battre le cœur de son Dieu, une touchante cérémonie a lieu dans nos foyers. Il s'incline devant son père et sa mère, leur demande pardon des peines qu'il a pu leur causer et leur promet d'être à l'avenir plus laborieux, plus obéissant, plus sage. Pauvre petit ! il

tremble, il a la voix hésitante, les yeux mouillés, et ceux dont il implore l'indulgence ne sont pas moins troublés que lui. Le père, qui s'efforce en vain d'être calme, lui suggère de salutaires conseils. La mère, qui a tant prié pour que son chéri soit tel qu'elle l'a rêvé, ne peut articuler une parole, elle pleure en silence, et cet émouvant dialogue se termine par de brûlants baisers.

L'adolescent est devenu un jeune homme, la fillette a grandi. Un sentiment secret les attire, ils s'aiment sincèrement, tendrement ; mais ils ne s'aiment pas comme ailleurs. L'amour breton reproduit en effet dans ses manifestations, dans ses nuances subtiles, quelques-uns des caractères qui spécifient si singulièrement chez nous la terre et les âmes.

Associé d'une façon indissoluble à la bourgade, au clocher, à l'*Angelus* du soir, à la lande monotone et embaumée, c'est une sorte d'alanguissement plutôt qu'une passion, un timide attendrissement plutôt qu'un désir fougueux. Il revêt des grâces d'une délicatesse infinie pour s'approcher de ces gens à l'aspect farouche, dont la vie a quelque analogie avec celle des patriarches de la Mésopotamie ou des Arabes du désert ; et, sachant que le roman banal n'aurait aucune prise sur leur placidité naturelle, s'introduit chez eux sous les dehors seuls

capables de les séduire, sous le patronage de ces deux sœurs jumelles qui s'appellent l'une la religion et l'autre la poésie.

Lui, aux jeux de hasard des assemblées, a plus d'une fois interrogé le sort. Elle, s'est adressée à la Vierge, à sainte Colette, à saint Joseph, à saint Nicolas, à sainte Catherine, à tous les saints dont la puissance en matière matrimoniale est universellement connue. Ensemble, ils ont lancé des épingles dans les fontaines pour savoir si leurs désirs seraient exaucés, ils se sont confiés leurs espoirs, ils sont d'accord. Le *bazvalan* alors entre en scène.

C'est d'ordinaire un tailleur, assez peu estimé comme tous les ouvriers de son espèce, puisqu'on ne les cite jamais sans ajouter : sauf votre respect et « qu'il en faut neuf pour faire un homme », mais renommé pour son éloquence et son inépuisable gaieté. Il est un vrai répertoire de contes, de fables et d'historiettes. Chargé de la demande officielle, portant en main une branche de genêt d'où lui vient son titre (1), il arrive chez les parents de la jeune fille et leur débite, pour vanter les qualités de son protégé, un discours, le plus souvent en vers, où il déploie tous les expédients de son langage astucieux et fleuri.

1. De *baz*, baguette ; et *balan*, de genêt.

Ce discours, qui commence invariablement par ces mots : « Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, bénédiction dans cette maison et allégresse plus que je n'en ai », se termine par la formule suivante : « La bénédiction de ceux qui sont morts, je ne puis la réclamer, — car il y en a ici que je contristerais trop. — Mieux vaut prier pour les trépassés, — que d'implorer leur bénédiction, puisqu'ils ne sont plus de ce monde. — Je vous invite donc à réciter avec moi le *De Profundis* ». (1) Cette attendrissante évocation n'a rien d'inattendu et, tout naturellement, le psaume pieusement murmuré étend son voile mélancolique et funèbre sur la joie commune.

Les mêmes rites se renouvellent, mais avec plus de solennité et plus d'émotion, le jour des fiançailles, qui n'est guère rempli que de la pensée des défunts. Cette fine grisaille qu'est l'atmosphère bretonne a comme un goût de cendres, dont s'imprègne jusqu'à la caresse des amants.

Les familles font célébrer un service pour le salut éternel de leurs proches et, se rendant au cimetière devant le « reliquaire » où dorment leurs ossements, le *bazvalan*, la tête découverte, y prononce cette ultime adjuration : « Maintenant que les vivants ont consenti au mariage de leur fille, nous venons vers

1. Le Bruz. — *La légende de la mort*, II, p. 124.

vous, âmes des ancêtres, et nous vous conjurons de nous délivrer aussi votre consentement. Vous que nous ne voyons pas, mais qui nous voyez, accordez-nous la jeune fille que recherche notre ami et, reconnaissant de quelle affection il vous eût chéries, agréez-le pour votre enfant ». (1) Et les fileuses nonagénaires, les coureurs du pays, les mendiants, témoins respectueux de cette veille de noces qui ressemble tant à une vigile funéraire, prétendent qu'au frémissement plaintif qui sort de la triste chapelle, on devine ce qu'ont décidé les âmes.

Les jeunes gens se dirigent ensuite vers le presbytère, où le recteur de la paroisse, après avoir pris leurs noms pour les publications requises, les interroge sur le catéchisme. Après cette visite et cet examen sommaire, ils échangent des anneaux, symbole de la chaîne qui unit leurs destinées : ils sont fiancés. Désormais, ils se promèneront seuls, en se tenant par le petit doigt et presque sans parler — pour s'exprimer, l'amour n'a point besoin de phrases —. Désormais, pour elle, il sera « mon promis » ; pour lui, elle sera « ma douce ».

Les chants populaires dépeignent le mariage sous les plus sombres couleurs ; ils en montrent les difficultés par des aphorismes comme celui-ci : « C'est un vaisseau qui vogue, exposé à toutes sortes de

1. Le Goffic. — Sur la côte.

tempêtes, bien qu'au départ la mer soit calme et belle ». Nos Bretons n'y attachent qu'une médiocre importance ; leur fatalisme est trop inné pour s'en émouvoir.

La cérémonie à l'église n'offre rien de particulier, si ce n'est l'attention superstitieuse que les époux prêtent aux faits les plus futiles. Lequel des deux tiendra les rênes du gouvernement ? Ce sera la femme, si elle plie le doigt du cœur, *bis ar galon*, de façon que la bague n'en dépasse pas la seconde phalange. Ce sera l'homme, s'il se lève le premier après l'évangile, dùt-il empêcher sa conjointe de l'imiter et, pour cela, mettre le pied sur sa robe au risque de la déchirer. Lequel des deux enterrera l'autre ? Celui dont le cierge s'éteindra le dernier (1). On ne saurait croire à quel point ces rapprochements imaginaires les préoccupent et les inquiètent. Nous avons connu des ménages, troublés par ces « signifiances », qui vivaient pendant des années sous le coup d'un malheur, dont chaque nouveau matin ils attendaient, tristement résignés, l'inéluctable et douloureuse réalité.

Avant la Révolution, le marié, à l'offrande de la messe, remettait à sa future un « treizain », c'est-à-dire treize pièces d'argent. Elle en prenait six, il en gardait six autres et la treizième était le bénéfice de

1. Herpin. — Noces et baptêmes en Bretagne, p. 60.

la fabrique. On trouve encore la trace de cet emblème de la communauté, de cette allégorique figure, dans quelques cantons de nos montagnes. Le garçon d'honneur porte à la sacristie un panier recouvert d'une serviette. Le prêtre en tire du pain blanc, du vin, et les partage entre les deux époux (1).

Le soir, la fête se continue à la chaumière avec un caractère tout différent, dont pourtant l'idée religieuse n'est point exclue. Après le repas et avant les danses, on prie pour les vivants, pour les morts, pour ceux qui le matin ont juré de s'aimer à jamais et pour ceux qui s'aiment toujours là-haut, dans l'éternité. Puis la jeune épousee distribue à ses compagnes, en gage de sa tendresse et comme suprême fétiche de bonheur, les épingles de sa toilette.

Jusqu'au XVIII^e siècle, le curé venait asperger d'eau bénite le lit nuptial, en récitant cette oraison : « O Dieu, qui avez béni Tobie et Sara, bénissez ce lit et ceux qui vont y entrer, afin qu'en votre nom, ils vivent, vieillissent et se multiplient par le Christ, Notre Seigneur » (2). De nos jours, les familles et leurs invités ne se livrent plus pendant la veillée qu'à des divertissements profanes, même légèrement grivois, que nos folk-loristes ont recueillis

1. Brizeux. — *Les Bretons*, Chant XXIV, p. 205.
2. De la Villemarqué. — *Barzaz-Breiz*, p. 423.

avec soin et où ils ont fait une abondante moisson d'incidents bizarres et de chansons rimées.

Ces réjouissances auront un lendemain et les pauvres en seront les héros. Revêtus de leurs haillons les plus sordides, ils accourent de tous côtés et s'engouffrent dans la grange pour manger les restes de la veille. Le marié remplit les verres des hommes; la mariée, la jupe retroussée, sert les femmes. Quand les estomacs sont rassasiés, il offre son bras à la mendiante la plus respectable; elle, donne le sien au mendiant le plus considéré et, au milieu des tas de blé, entre les gerbes de paille, se déroule une ronde qui ne manque ni de pittoresque, ni d'animation.

Tant de bonne grâce mérite bien, n'est-il pas vrai, un mot de remerciement. C'est le plus âgé qui s'en charge. De la part de ses confrères, il souhaite aux généreux bienfaiteurs « autant d'années que les patriarches, autant d'enfants qu'il y a de grillons dans la cheminée », et tous les miséreux s'éparpillent, tandis que les époux, dont ils ont sanctifié l'union par leur présence, commencent une vie nouvelle sous les auspices de la charité.

Agitée ou paisible, favorisée par la chance ou traversée par les orages, elle passe rapidement cette vie, qui n'est qu'un fatigant pèlerinage, qu'un rayon de soleil entre deux giboulées. Dès qu'il en voit

approcher le terme, l'habitant de nos campagnes regarde en face la mort qu'il a personnifiée sous le nom d'*Ankou*. Pourquoi la traiterait-il en étrangère, puisqu'il a toujours vécu avec elle dans une intime familiarité? N'y-a-t'il pas un proverbe de la Sagesse de Bretagne qui dit : « Si nous mourons comme doivent mourir des chrétiens, nous ne mourrons jamais trop tôt » (1)? Aussi appelle-t-il rarement la science au secours de la nature; quelques remèdes traditionnels, quelques vœux à ses saints de prédilection sont les seuls spécifiques qu'il emploie. Il se confesse, reçoit l'extrême-onction et, le crucifix dans la main, tranquille et résigné, il attend.

Autour de lui, ses proches n'ont qu'une préoccupation : son âme. Quand le malade entre en agonie, avec le cierge de la Purification, *eur goulou béniguet*, ils dessinent sur son visage une croix, pour que cette âme puisse plus aisément se séparer de son corps; quand il a rendu le dernier soupir, de crainte de l'expulser, ils se gardent bien de balayer le parquet et d'épousseter les meubles; de peur qu'elle ne se noie, ils s'empressent de vider tous les vases qui contiennent un liquide quelconque, le lait excepté.

Le cadavre repose sur son lit, enseveli dans un drap choisi parmi ceux qui tapissaient sa maison

1. Brizeux. — *Sagesse de Bretagne*, p. 210.

au passage de la Fête-Dieu. A la hâte, on prépare sa « chapelle blanche », modeste autel, où une assiette creuse remplace le bénitier, où trône un Christ entre deux chandelles allumées; et l'on enjoint au bedeau, au fossoyeur, quelquefois à un pauvre, d'aller « porter la nouvelle de mort ».

Cet homme, vêtu dans le Trégor d'une souquenille noire, semée de larmes, parcourt les villages, en agitant une clochette et en glapissant devant chaque porte : « Je recommande à vos prières celui qui a été... Un Tel. Sa veillée aura lieu ce soir à... telle heure. Son enterrement... tel jour. *Requiescat in pace* ».

Après souper, des groupes silencieux se dirigent dans les ténèbres vers le lieu indiqué. Les entrants trempent un brin de buis dans l'eau bénite, en aspergent la dépouille mortelle et vont s'asseoir le long des murs. La chambre est pleine; alors commence la cérémonie, *ann noz-veil*. On chante des cantiques, on psalmodie l'office, on égrène même un chapelet de circonstance que la piété de nos populations a inventé. Sur chacun des grains, un vieillard, s'adressant à celui qui n'est plus, lui demande : « Homme infortuné, que cherches-tu »? Et les assistants répondent : « Le paradis, mon bon Jésus ».

De temps en temps, les parents soulèvent la serviette qui cache la figure du défunt et l'embrassent au front. A plusieurs reprises aussi, un ami se dresse et déclame une sorte d'oraison funèbre, dont le *leitmotiv* est toujours : « Il n'y a ni jeunes, ni vieux, voyez-vous ; nous avons tous le même âge, l'âge de mourir ». La salle n'est éclairée que par la lueur tremblotante des bougies, les gestes de l'orateur y profilent leur ombre spectrale ; et rien n'est plus lugubre, plus tragique, que cette voix qui monte au milieu de la nuit, en faisant sortir des sanglots déchirants de la poitrine des femmes qui, agenouillées à côté de cette couche, invisibles sous leurs amples capes de deuil, ressemblent tant aux antiques pleureuses.

La famille n'a pas quitté un instant son cher trépassé. Elle était là lorsqu'on a cousu le suaire et cloué le cercueil, elle lui a dit un suprême adieu ; mais ce n'est pas assez pour ses regrets, elle ira jusqu'au bout, jusqu'au cimetière, jusqu'à la tombe. Jadis, la bière était trainée par des bœufs, sur une vulgaire charrette. De nos jours, elle est portée à bras par des personnes, que le mourant a désignées à l'avance et qui doivent appartenir à la même catégorie sociale que lui : les mariés sont

portés par des mariés, les laboureurs par des laboureurs, les marins par des marins.

Et quand la dernière pelletée de terre tombe sur la châsse, ils sont encore là, sa veuve, ses frères, ses sœurs, ses compagnons de travail et de misère, tous ceux qu'il a aimés et qui, au champ du repos, marqueront au moins de leurs deux genoux sa place, s'ils sont trop pauvres pour la marquer autrement.

Les étrangers, témoins de ces funérailles, sont surpris du calme qui y règne, des attitudes en apparence insouciantes, et ils en concluent que chez nous le chagrin, purement superficiel, n'a pas de racines profondes. C'est là une grossière erreur.

Chez nous, les natures sont énergiques, fortes devant la souffrance morale autant que devant la fatigue ou le danger. Chez nous, la mort n'est point haïssable, puisqu'elle nous ouvre le seuil d'un monde où nos espérances vont s'accomplir. Chez nous, la résignation regarde les larmes comme une faiblesse, les lamentations tumultueuses et retentissantes comme une honte, et l'affligé fier pense, sans l'énoncer, ce vers de notre poète national. :

« Tous entendront ma voix, nul ne verra mes pleurs ». (1)

1. Brizeux. — *Les Bretons*, Ch. I, p. 13.

S'ensuit-il que nos angoisses, parce qu'elles sont plus concentrées, plus contenues, soient moins réelles et moins vives? Quelquefois les nuages s'amoncellent sur nos landes, la foudre gronde, les éclairs fulgurent, un orage éclate et cet orage est sec, sans vent, sans pluie. Ce sont les plus terribles : images des grandes douleurs qui ne pleurent pas.

Voulez-vous enfin pénétrer plus avant dans la race bretonne? Voulez-vous noter encore un de ces contrastes qui la rendent si originale? Eh bien! de même que leurs aïeux ont créé, pour associer l'homme à l'animal, ces fictions si appréciées du Moyen Age : *le Chevalier au lion*, *le Chevalier au faucon*, *le Chevalier au cygne*; eux, inaccessibles à la peur, impassibles en face de la faux de l'*Ankou*, ont pour les êtres inférieurs, pour les bêtes, des tendresses virgiliennes. Elles partagent et leurs joies et leurs peines.

Ainsi : aux naissances, aux baptêmes, aux mariages, les ruches d'abeilles et les cornes des vaches sont ornées de banderoles rouges; pour les enterrements, on y attache un crêpe. Ainsi : aux veilles de Noël, de Pâques et de la Toussaint, les bestiaux sont soumis au jeûne rigoureux que s'imposent leurs maîtres; leur ratelier est dégarni et tous couchent

sur le sol, quitte à leur donner le lendemain double litière et double provende. Par cette solidarité touchante les animaux participent à tous les événements du foyer qu'ils ont adopté et qu'ils enrichissent.

Sur les bords de la Manche, entre Saint-Michel et Plestin, la côte décrit un arc de cercle, connu sous le nom de la Lieue-de-Grève. Elle a vu, paraît-il, d'horribles drames. Des piétons imprudents, surpris par le flot qui galope sur cette surface plane avec une effrayante rapidité, y ont subi le plus atroce de tous les martyres, celui de l'enlèvement. Attirés en bas par une force implacable et traîtresse, ils ont senti leurs pieds s'enfoncer lentement. Ils ont essayé de fuir; ils n'ont pas pu. Une boue gluante a peu à peu emprisonné leurs genoux, leur poitrine, leurs épaules, montant jusqu'à leur bouche, tordue par le désespoir, qu'elle a remplie; jusqu'à leur front, blême de terreur, qu'elle a englouti pour jamais.

Les voyageurs de ces contrées ne se hasardent qu'en tremblant sur ce périlleux rivage; mais ils ont pour se guider un point de repère infailible, un calvaire que chaque marée recouvre, planté là-bas, au loin, sur un rocher. Quand les vagues en atteignent le sommet, ils ne se mettent pas en route;

tant que sa silhouette se détache sur l'horizon, ils sont en sûreté; aussi ont-ils coutume de dire : « On peut passer, la croix nous voit »!

O Bretagne chrétienne! toi qui es la seule vraie Bretagne, continue d'avoir les yeux fixés sur cette croix, qui jusqu'ici a été ta force et ta gloire. A tes matelots et à tes pêcheurs, il faut, tu le sais bien, un phare pour percer les ténèbres de la nuit, pour braver les fureurs des tempêtes; qu'elle soit le tien, qu'elle soit ton unique étoile. Elle est plus que le signe de ta rédemption, elle est le symbole de ta vie. C'est elle qui t'a soutenue, protégée; c'est elle qui te préservera et sera ton salut.

Accroche-la aux berceaux de tes enfants; montre-la aux rêves de ceux qui s'unissent, aux espoirs de ceux qui meurent; grave-la sur la porte de tes maisons, surtout dans ton cœur; et alors tu n'auras rien à craindre, rien ne pourra t'empêcher de poursuivre à travers les siècles tes destinées providentielles.

Quand il te faudra lutter contre les sables mouvants de l'incrédulité contemporaine, quand pour mieux te perdre on essaiera de te séduire, quand les obstacles naîtront sous tes pas, quand tu te sentiras environnée d'ennemis et d'embûches, tu

entendras une voix toute-puissante te crier : « *In hoc signo vinces* » et, croyante et fière, toi qui n'as jamais hésité, jamais reculé, tu avanceras toujours et quand même, en répétant : « Je puis passer, car la croix me voit »!





CHAPITRE IV

❧ LA FOI ❧

❧ dans l'église bretonne ❧

LE 8 Octobre 1905, un pèlerin, désireux de faire ce qu'on appelle à Morlaix la tournée des calvaires, s'acheminait, par un pluvieux Dimanche, vers Saint-Thégonnec. Quand il y arriva, à dix heures et demie, une telle affluence remplissait la nef de la monumentale église et encombrait ses portiques, qu'il dût attendre la fin de la grand'messe

pour y pénétrer. Trois heures plus tard, sa voiture s'arrêtait sur la place de Guimiliau. Plusieurs centaines d'hommes, de femmes s'y promenaient et déjà il se réjouissait d'assister à un *Pardon*, lorsqu'au son de la cloche, toutes ces coiffes aux blanches dentelles, tous ces larges chapeaux aux rubans de velours disparurent instantanément; ils n'étaient là que pour les vêpres. Enfin, dans la soirée, ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put se glisser au milieu des rangs compacts, qui se pressaient dans la délicieuse chapelle de Lampaul.

A la sortie, le voyageur aborda un paysan assis sous l'arc de triomphe. « Mon ami, lui demanda-t-il, est-ce qu'il y a une fête aujourd'hui dans la région, pour que vous suiviez si nombreux les offices » ? Et le vieillard répondit simplement : « Mais non, Monsieur, c'est toujours comme cela chez nous ».

Ce voyageur n'était autre que l'auteur de ce volume et il espère qu'on l'excusera d'avoir mentionné ce souvenir personnel. Il ne saurait l'oublier, puisque ce fut au retour de cette édifiante excursion qu'il conçut le projet d'étudier cette foi bretonne qui, surprise à l'improviste, venait de lui fournir le plus éloquent témoignage de son étonnante pérennité.

Nous comprimes alors l'importance et le rôle béni de la paroisse, que son seul aspect extérieur

indique si clairement. De même qu'à la moindre alerte les poussins courent se blottir sous l'aile maternelle, certains d'y trouver une chaleur vivifiante et une protection sûre; de même les foyers, conscients des dangers qui les menacent, se cachent à l'ombre du Maître, dont le tout-puissant secours ne leur fera jamais défaut.

Le clocher, image du cœur dans l'organisme humain, est le centre à la fois de toute vie matérielle et de toute vie morale. Il est la source d'où, par d'invisibles réseaux, par de mystérieuses infiltrations, l'idée surnaturelle pénètre jusqu'aux plus intimes profondeurs des âmes, pour leur communiquer son renfort bienfaisant et les illuminer de ses chauds rayons. Œuvre superbe, œuvre sublime, s'il en fut, dont nous allons admirer l'action continue, les consolants effets, après avoir salué celui qui, avec la grâce de Dieu, en est le principal et infatigable artisan.

Ce n'est point une apologie du prêtre que nous voulons entreprendre ici. Les insultes qu'on lui jette à la face, les sarcasmes dont on l'abreuve, la haine diabolique qui s'acharne contre lui suffisent à prouver qu'il est digne de sa mission et nous dispensent par conséquent, en faisant son éloge, de vanter ses vertus.

Nous ne prétendons pas non plus que ceux de notre pays soient plus zélés, plus saints et plus dévoués que les autres. Ce serait injuste. Nous allons seulement essayer de montrer, en les prenant dans leur milieu de culture, à l'air libre de la campagne, parmi les laboureurs et les matelots, quelle confiance ils ont su inspirer et de quel respect on les entoure.

Rien ne distingue tout d'abord l'enfant marqué du sceau providentiel. Le travail divin s'élabore lentement, à l'insu de ses proches, et c'est le plus souvent sans qu'il s'en doute lui-même qu'il en subit la secrète influence. De bonne heure pourtant apparaissent les indices avant-coureurs de sa destinée future. On le voit s'écarter des réunions tapageuses et dédaigner les jeux de son âge. Il s'isole volontiers et devient taciturne. Ses prières sont plus prolongées, plus ferventes ; à toutes les distractions, il préfère la lecture et l'étude.

Puis, un désir s'éveille en lui — un rêve plutôt qu'un désir — vague encore, imprécis et lointain. Peu à peu, ce rêve s'affirme davantage et s'implante dans son esprit avec un relief de plus en plus accentué. Il entend une voix infiniment douce qui l'appelle, une voix qui se fait pressante, impérieuse ; et tout à coup une vision se présente, qui l'attire comme un irrésistible aimant. L'autel se dresse devant lui : l'autel, dont les lumières, entrevues à

travers les nuages de l'encens, l'ont tant de fois ravi, l'autel avec son indicible gloire et ses suprêmes abaissements, l'autel avec l'Hostie et la Croix. Pourquoi n'en gravirait-il pas, lui aussi, les échelons ? Pourquoi ne consacrerait-il pas sa vie à défendre cette hostie, à embrasser cette croix ? Et voilà que le voile placé jusque-là devant ses yeux se déchire brusquement, il n'hésite plus, son choix est aussi libre qu'irrévocable ; il sera prêtre.

Il sera prêtre !... pauvre petit ! il ignore alors tout ce que cachent ces trois mots si simples. Il ne sait pas encore ce qu'il lui faudra lutter et souffrir pour atteindre son idéal, pour meubler son intelligence inculte, pour réfréner son imagination vagabonde, pour monter, lui, un paysan, un pâtre peut-être, jusqu'au tabernacle, jusqu'au sacerdoce. Du moins n'aura-t-il à endurer de la part de ceux qui l'aiment ni plaintes intéressées, ni objections désobligeantes.

Son père avait dit à plusieurs reprises : « Il a toujours le nez dans les livres ; il deviendra savant ». La mère n'avait rien répondu ; elle avait des sentiments et n'osait les exprimer tout haut. La vocation de leur fils réalise leur plus ardent espoir ; ils l'apprennent avec joie et aussi avec fierté, car elle est une grâce et le plus grand honneur qui puisse échoir à une famille bretonne. Ils ne reculeront

devant aucun sacrifice, ils s'imposent les plus dures privations pour payer l'instruction de l'enfant prédestiné, et quand celui-ci, n'ayant pour tout bagage que sa naïve innocence et sa bonne volonté, quitte pour la première fois la maison paternelle et se dirige vers le collège, il peut en toute assurance suivre sa voie et tendre les bras à l'avenir, parce qu'il se sent protégé, soutenu par les bénédictions et les vœux de la terre et du ciel.

De longues années s'écoulent. Lorsque le jeune homme vient en vacances, il est paré d'un titre qui lui confère déjà certains privilèges : c'est un étudiant ecclésiastique, un *cloarek*. On évite d'employer devant lui des expressions triviales ou grossières, ses condisciples s'abstiennent en sa présence de toute familiarité et on se découvre pour lui parler. Mais ces marques de déférence ne sont encore que peu accusées, elles vont prendre bientôt un tout autre caractère.

Quand, après quelques mois passés à la ville, le séminariste franchit le seuil de la ferme, sanglé dans sa soutane neuve, portant son office de la Vierge ou son bréviaire, il apparaît comme un être au dessus de l'humanité. La considération dont on l'entoure ne demande pas qu'il ait reçu l'onction sacerdotale; il est dès maintenant l'élu de Dieu, et la tonsure seule lui donne droit à de royaux hommages. On

cesse de le tutoyer et on n'ose plus le désigner par son nom. Ses parents, dont la tendresse s'est faite discrète et humble, ne l'appellent plus que « Monsieur notre fils ». Pour ses voisins et ses camarades mêmes, il n'est plus Yves, Corentin ou Hervé; mais : « Monsieur Yves, Monsieur Corentin, Monsieur Hervé ». (1) Ses sœurs sont devenues ses domestiques; elles le servent dans une pièce à part, debout, sans partager son repas. Il prend place le premier à la table où brille un luxe inusité et, pour s'asseoir à ses côtés, son père et sa mère attendent qu'il veuille bien les y inviter.

Ce respect honorifique, dont il devrait jouir pleinement, il le subit plutôt, car il doit l'acheter et le payer cher. Le foyer natal s'est transformé à son aspect en une sorte de sanctuaire, d'où toute gaieté expansive est exclue et il n'y retrouve plus rien de ce qui pourrait lui rappeler son enfance. A son approche, le bruit monotone du rouet et le chant des fileuses s'arrêtent; les cris de la nature se taisent, remplacés par une vénération presque craintive. Calme et froid en apparence, il doit accepter avec dignité les preuves d'estime qu'on lui prodigue, en refoulant dans son âme les souvenirs et dans ses yeux les larmes.

1. Le Goffic. — *L'âme bretonne*, p. 220.

Lorsqu'il s'éloigne des siens, la même gêne cérémonieuse préside aux adieux et, si de son cœur trop plein des paroles affectueuses montent à ses lèvres, s'il essaie de serrer sur sa poitrine ceux qu'il chérit de tout son amour et qu'il abandonne, c'est à peine si une main se tend pour toucher la sienne et il voit tous les fronts se courber comme pour recevoir une bénédiction.

La foi est un flambeau qui éclaire tout. Ces détails, et mille autres que nous pourrions dépeindre, n'expliquent-ils pas d'une saisissante façon l'idée que nos catholiques populations se font du ministre de Dieu ? Si elles l'élèvent ainsi sur un piédestal, d'où il domine toutes choses de sa supériorité, dont on s'écarte en tremblant, n'est-ce pas parce qu'elles comprennent que, du haut de ce trône où il est assis, sa mission évangélique n'est pas de ce monde et qu'il a volontairement brisé tous les liens qui l'attachaient à la terre, tous, même les plus solides, les plus légitimes, les liens du sang ? Il ne faut pas chercher ailleurs le secret de son prestige. Cet isolement cruel est la cause de son immense autorité. Il ne dépend de personne, donc il est à tous ; il n'a ni famille, ni foyer, ni patrie, puisque le Christ a voulu que sa famille soit les pécheurs, son foyer l'église, et sa patrie le ciel.

Il est aisé de se figurer alors ce que peuvent être, quand on a une telle opinion du prêtre, son influence et l'étendue de son rôle social. A partir du moment où la robe blanche du baptême s'est allongée chez un homme pour former l'aube de sa première messe, il devient un ami, un conseiller, un protecteur précieux, l'arbitre le plus invoqué et le mieux écouté, le chef absolu de sa paroisse aussi bien au temporel qu'au spirituel. Il en est la conscience pensante et pour ainsi dire le cerveau, s'intéresse à tout ce qui s'y passe, tranche les différends, décide souverainement de tout et intervient spontanément. Quand on voulut naguères vaincre l'entêtement des paysans contre la vaccination et combattre les épizooties, il fallut s'adresser au clergé.

La confiance qu'il inspire est sans limites, parce que sa charité est sans bornes. Pas un malheur ne fond sur une de ses ouailles, sans qu'il n'accoure pour consoler ; pas une détresse ne l'implore, sans qu'il la soulage. Si nos campagnes s'imaginaient de personnifier l'Espérance, elles ne lui donneraient pas le *peplum* bleu que lui supposaient les Anciens, elles l'habilleraient d'une noire et sévère soutane de recteur.

L'île d'Hœdic en fournissait, il y a quelques années, un curieux exemple. Le pasteur était sur-

nommé le « tuteur de l'île », et, comme tel, cumulait les charges de maire, de syndic, de notaire, de juge de paix, de capitaine de port; sans compter celles de gardien de batterie et de buraliste. Aujourd'hui encore, en souvenir de ses attributions d'antan, il jouit d'un certain nombre de prérogatives assez singulières. Ainsi : on lui réserve une part du jonc de l'étang et de la coupe de la fougère publique, plusieurs champs labourés lui appartiennent de plein droit, un bateau est consacré à son usage personnel et chaque ménage lui doit deux faix de paille de froment. Il perçoit enfin une taxe de vingt-cinq centimes pour toutes les bêtes à cornes qui traversent les contrées ensemencées du territoire; pour les chevaux on paie le double. (1)

Ce qu'était Hoëdic autrefois, Houat l'est de nos jours. Le curé, pontife et roi, investi d'une foule de fonctions étrangères à son caractère sacerdotal, centre vivant où convergent toutes les idées de ses administrés, réunit en ses mains tous les pouvoirs dévolus jadis au gouverneur d'une tribu. Le seul magasin du village est la « boutique », sorte de société de consommation, dirigée par les sœurs de Kermaria. Là, les jeunes gens se marient entr'eux, la prière du soir se dit en commun à l'église; là, il n'y a pas d'ivrognes! Et la prospérité morale est à

1. Caradec. — *Autour des îles bretonnes*, p. 291.

l'avenant; la colonie est restée digne de S^t Gildas, qui sans doute la fonda. Il y règne un état social, diamétralement opposé à celui où nos démagogues veulent nous engager, une communauté basée, non sur le socialisme, mais sur la vraie fraternité de l'Évangile. (1)

Un régime nouveau changera tout cela. Une armée d'employés remplacera le recteur, qui s'acquittait à la satisfaction générale de ses multiples offices; les contributions augmenteront... naturellement, et les patentés se plaindront. Auront-ils tort?

« *O Breiz-Izel*, chante une de nos *guerzs*, ô terre sacrée des marins, des bardes et des prêtres »! Des prêtres surtout. Ah! qu'ils sont bien les fils d'un pays, où toute aristocratie a toujours été subordonnée à l'aristocratie de l'étole! Souvestre a écrit que « sous leur chasuble on apercevait le grossier sayon du bouvier ». (1) Et après?... N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on puisse leur adresser? Sortis du peuple, n'ont-ils pas été créés pour le peuple; n'en ont-ils pas la fine bonhomie, l'infatigable endurance, la droite et franche loyauté? Ne sont-ils pas les continuateurs de ces pêcheurs qui,

1. P. Giquello — *Revue du clergé français*. Août 1907.

2. Souvestre. — *Les derniers Bretons*. Tome I., p. 24.

là-bas, sur les lacs de Génézareth, abandonnèrent leurs filets pour devenir des pêcheurs d'hommes?

Regardez-les, le bâton au poing, chaussés de souliers ferrés, vêtus d'habits que le soleil et la pluie ont déteints; suivez-les par les routes fangeuses, à travers les bruyères inaccessibles, quand ils vont porter aux malades et aux agonisants la dernière absolution; comptez, si vous le pouvez, les pleurs qu'ils tarissent, les dévouements qu'ils enfantent, les colères qu'ils apaisent; et dites, si l'attachement des fidèles n'est pas justifié; dites, si ce ne sont pas des Celtes, de véritables Celtes, avec le front large et les yeux langoureux de leur race; dites, si ce ne sont pas des Apôtres, eux, qui ont tout quitté, tout sacrifié pour sauver les âmes!

Notre clergé est l'orgueil de l'Eglise de France et je ne serai démenti par aucun esprit noble et impartial, quand j'affirmerai que, s'il y en a d'aussi bon, il n'y en a pas de meilleur. Tant que la Bretagne aura ses prêtres, elle restera croyante et ne mourra pas, parce qu'ils sont chaque jour des héros et que demain, s'il le fallait, ils seraient des martyrs.

Nul spectacle ne fait plus intensivement revivre le Moyen Age hiératique que les cérémonies du Dimanche dans nos campagnes demeurées si chrétiennes. Bien avant l'heure, les chemins s'encom-

brent de groupes qui surgissent de toutes parts, des sentiers ombreux et perdus, des rivages déserts, du sommet des plateaux élevés et qui, tous, se dirigent vers un même point. Ni l'éloignement, ni les infirmités ne dispensent du précepte hebdomadaire; la maladie seule retient au logis.

Le bourg s'anime, on y entend comme le bruissement d'une ruche qui bourdonne et, dès que la cloche tinte, la foule envahit l'édifice religieux, toujours trop petit pour la contenir. Ne serait-ce pas pour cela, en prévision d'une affluence dont ils escomptaient par avance la louable habitude, que les architectes ont inventé ces porches, qui offrent aux retardataires une protection et un abri?

Entrons à notre tour dans le temple et esquissons ce tableau, qui a maintes fois tenté la plume des écrivains et le pinceau des peintres.

Le haut de la nef est occupé par les hommes. Ils s'y tiennent debout ou assis, serrés, immobiles dans une raideur qui impose et l'on reconnaît de suite le type armoricain à leurs traits rudes, à leurs vastes épaules, à leurs têtes énergiques et candides. Quelques-uns repoussent les chaises :

« Car, en face de Dieu, ces gens-là, comme nous,
« N'ont pas besoin de siège où poser leurs genoux », (1)

1. Brizeux. — *Les Bretons*. p. 13.

et s'appuient nonchalamment aux murs ou aux piliers, au pied desquels des amas de chapeaux s'entassent. Dans leurs mains roulent les gros grains usés d'un interminable chapelet et leur regard, fixé sur l'ornement d'or qui évolue, semble repasser toute une longue et fantomnale procession de souvenirs.

Plus bas, depuis la chaire jusqu'à l'entrée, les femmes se coudoient, recueillies et pensives sous la blancheur de leurs coiffes. Tout, dans leurs poses alanguies, dans leurs attitudes inclinées, respire la méditation et la rêverie. Leurs doigts distraits s'égarèrent entre les feuillets jaunis d'un livre et, si l'on se penche sur ces visages pâles et mélancoliques, on croit y voir se projeter l'ombre de tout un passé douloureux, l'osédant défilé de chagrins muets, de drames poignants et terribles.

Ces êtres, restés, sous leurs dehors frustes, si impressionnables et si sensibles, se grisent de la pompe, si modeste qu'elle soit, des offices sacrés. Leur imagination vibre à la mystérieuse poésie des choses. Mollement bercée par les soupirs de l'orgue, par le rythme des cantiques et des proses latines, calmée par les irrisations des vitraux et les effluves de l'encens, elle se plonge dans je ne sais quelle voluptueuse jouissance, avant-goût des éternelles béatitudes; elle s'envole dans une sphère éthérée,

dont le charme indéfinissable, infiniment doux, l'endort délicieusement et la ravit.

Ils ne sortent guère que deux fois, pendant la messe, de leur songeuse extase.

D'abord pour le prône. L'été surtout, plus d'un assistant sommeille, possédé par ce démon qui porte en leur langue un nom particulier et très caractéristique, le diable assoupissant, *ar c'houk-zik* (1). Dans beaucoup de régions, notamment dans le Morbihan, le Léon et la Cornouailles, on a conservé l'usage de proclamer à haute voix le détail des offrandes et de citer les bienfaiteurs. On y publie des listes comme celle-ci : « François Madec a donné un minot de seigle à S^t Yves. — Mathurin Le Bihan a donné une livre de beurre à S^t Corentin. — Joseph Dréan, du Moustoir, a donné deux sacs de millet à S^t Fiacre. — Perrine Lignol, du Manè-Guen, a donné des chevrons de châtaigniers pour couvrir la chapelle de S^t Cornély, etc... »

Puis, la quête les distrait un instant, quand le bedeau — le sergent d'église, *sergeant an ilis* — promène sa sébile en implorant une aumône pour les pauvres ou les trépassés.

Enfin, les chants liturgiques ont cessé; le chœur se vide. Avant de se retirer, chacun va prier devant la statue de son saint préféré, ou allumer un cierge

1. Du verbe : *kouska*, qui signifie : dormir.

à l'autel de la Vierge. Ces cierges font resplendir dans l'obscurité l'image de cette Mère par excellence, qui sut plus que toute autre ce que coûtent les larmes versées sur un cercueil. On peut, en les comptant, compter aussi combien il y a dans la paroisse de moribonds qui attendent le moment fatal; combien de maisons, où l'on écoute avec effroi le râle d'un agonisant; combien d'épouses, inquiètes et tremblantes, qui demain seront des veuves.

La cérémonie terminée, c'est à qui se répandra le plus vite parmi les tombes, c'est à qui viendra avec le plus d'empressement s'agenouiller sur les monticules gazonnés, berceaux des suprêmes et derniers espoirs. Servant de ceinture à l'église, ils en sont pour ainsi dire le cadre naturel et les raisons que l'hygiène allègue pour les éloigner des villages ne seront jamais comprises de nos paysans. N'est-ce pas profaner la mémoire des morts que de les exiler ainsi? N'est-ce pas, en quelque sorte, les faire mourir encore et ajouter à leur détresse, que de les retrancher de la communion de leurs proches, que de les empêcher d'entendre l'écho de leurs lamentations ininterrompues? Aussi continuera-t-on en vain de reléguer ces asiles funèbres au delà de la limite des octrois, dans les faubourgs ou dans le quartier des équarisseurs; ils n'en resteront pas

moins l'élément essentiel et comme le noyau vital de nos bourgades.

Le Breton, en effet, n'éprouve point pour le cimetière cette répulsion instinctive qu'il produit ailleurs, il tient dans son existence une place prépondérante, il le fréquente autant par devoir que par goût.

Enfant, on l'y a conduit le jour de son baptême, afin que descendit sur son avenir la bénédiction de ses parents défunts; et bambin, il y a joué avec les perles des couronnes, avec les fleurs fanées des bouquets. Jeune homme, il y a donné rendez-vous à la « douce, dont il avait le désir » et c'est peut-être là, sous les branches de l'if « qui plonge ses racines jusque dans la bouche des cadavres », que celle-ci, par une éloquente anthithèse, a reçu la bague et le baiser des fiançailles (1). Vieillard, il y apprend les nouvelles, les dates des marchés et des ventes, les prohibitions de pêche ou de chasse, les arrêtés municipaux, tout ce que le sacristain, huché sur les marches du Calvaire, annonce de sa voix glapissante.

Quel que soit son âge, il s'y attarde volontiers en d'interminables flâneries, s'enivrant avec délices des émanations fétides qui s'en dégagent et qui

1. « Ils ont échangé leur parole au cimetière » est, dans quelques-uns de nos cantons, synonyme de mariage définitivement conclu.

influent si puissamment sur sa tristesse atavique, se sentant en communication plus intime avec ceux qui l'ont précédé au séjour du bonheur ou de l'expiation.

On raconte que des ouvriers, transplantés du Finistère ou des Côtes-du-Nord dans les galetas de Paris, s'en vont errer, le Dimanche, sous prétexte de prendre l'air, entre les mausolées du Père-Lachaise et de Montparnasse, pour y retrouver l'arôme de leur pays lointain.

Qui a vu un cimetière en Bretagne les connaît tous. Un muret très bas les entoure; des arbres, ordinairement des chênes et des ormes, protègent de petits tertres alignés les uns près des autres; au milieu, se dresse une croix de bois ou de granit; et c'est tout. Le trépas n'enlève point à la richesse ses privilèges. Ça et là émergent quelques pierres, dans l'épaisseur desquelles on a creusé une coupe arrondie, en forme de coquille, pour que l'eau du ciel s'y amasse et, perpétuant une coutume qui remonte, paraît-il, à la plus haute antiquité, avec cette eau bénite par le souvenir on asperge les sépultures. Pour les enfants, elle est remplacée par du lait « qui, mieux que l'eau, blanchit les trépassés ».

Ceux de la côte causent une impression particulièrement lugubre. La plupart des fosses sont vides. Quand le naufrage a été signalé, la famille s'est

empressée pourtant d'enfoncer une bougie allumée dans un morceau de pain noir, et de lancer sur les vagues ce symbolique esquif. Tout le jour, elle l'a suivi des yeux; elle l'a aperçu, ballotté par la brise, entraîné par les courants et le soir, anxieuse, éplorée, elle a fouillé les grottes, les anfractuosités de rochers, pour savoir « si le mort n'aurait pas parlé ». Mais l'Océan, hélas! est un bourreau qui lâche bien rarement sa proie.

Alors, à celui qui dort dans les abîmes, on fait un tombeau tout de même. On lui érige une planche, une plaque, une niche, n'importe quoi... et on y écrit ces trois mots fatidiques : « Perdu en mer », dont le premier est souvent remplacé — je l'ai lu à Kérity, près Paimpol — par des lettres d'une si puérile naïveté : « D. C. D. en mer ». Parfois, on y grave une inscription plus longue : « A la mémoire de Sylvestre Camus, enlevé à bord de son navire et disparu aux environs de Nordfiord, en Islande, à l'âge de 16 ans ». On sème sur la terre quelques poignées de sable et, avec des coquillages, on y dessine une ancre et une croix. Une ancre et une croix!... l'espérance et la foi!... la mer et le ciel!... tout ce qu'a aimé ici-bas « celui qui n'a pas voulu revenir ».

Les cimetières, précisément à cause de leur situation au centre des communes, sont le plus ordinairement

fort étroits et, comme les concessions perpétuelles n'y sont que l'exception, le fossoyeur procède tous les cinq ans à une exhumation presque générale. Mais ne croyez pas qu'il enfouisse les ossements dans un trou vulgaire. Il les recueille pieusement et les dépose dans des édifices de dimensions variables, fréquemment adossés aux églises, qui portent en certaines contrées le nom répugnant de « charniers » et en d'autres celui plus respectueux de « reliquaires ». Aux parois de ces temples minuscules sont accrochées des boîtes, peintes en noir, où se détache une découpe ajourée qui simule un cœur. Chacune d'elles contient le crâne d'un défunt, que l'on désigne toujours, selon l'expressive énergie de la langue celtique, sous son ancienne appellation : « Ci-gît le *chef* de..... »

Rien n'inspire plus d'horreur et de salutaires réflexions que ces ossuaires. On ne peut se défendre d'une réelle émotion quand, par la mince ogive qui leur sert d'entrée, on jette un coup d'œil à l'intérieur et qu'on regarde ces têtes dépouillées de chair qui, du fond de leurs coffrets, sourient de leurs dents grimaçantes, ces monceaux de débris humains, de squelettes, dont les fémurs, les tibias et les vertèbres, entassés pêle-mêle, irrémédiablement confondus, achèvent de se dessécher et de pourrir.

Un matin que je m'approchais de celui de Tré-

gastel, je rencontrai une jeune femme qui, sans bouger, le contemplait. « Au milieu de tout ce chaos, lui dis-je, parmi toutes ces générations disparues, comment pouvez-vous savoir où sont ceux que vous cherchez, que vous pleurez ? » Et elle me répondit textuellement : « Point n'est besoin de les marquer d'un signe ; est-ce qu'on ne reconnaît pas les siens ? »

Mais le charnier se remplit ; il faut le vider, pour le remplir encore et toujours. Alors a lieu cette cérémonie macabre de la translation, qu'avec tant de réalisme Poilleux-Saint-Ange a évoquée dans son tableau célèbre (1). On place sur un drap tous les os en tas dans l'église, on les absout une dernière fois et la procession se met en marche. Chacun des assistants prend une « relique », qui une omoplate, qui un crâne jauni, qui un péroné vermoulu et, après l'avoir baisée, se penche au dessus d'une immense fosse et l'y laisse glisser avec des précautions infinies. « Et c'est, au bord de cette fosse, dans ce pays d'éternel deuil, une poignante image de la mort sans cesse présente, en même temps qu'un nostalgique appel vers ses secrètes félicités ». (2)

Qu'on ne s'étonne pas de ces soins, de cette immuable fidélité ; il n'est pas de peuple au monde qui conserve plus que celui-ci, intégral et absolu, le

1. Au Musée de Saint-Brieuc.
2. Le Goffe. — Sur la côte, p. 72.

culte des défunts. On l'a vu, au chapitre précédent, par la solennité qui préside à l'ensevelissement et aux funérailles ; on le voit chaque jour par la passion qu'il éprouve de rester avec eux en communication constante. Cette pensée est sans doute la cause de cette gravité native, de ce tempérament réfléchi qu'on lui reconnaît ; mais elle prouve mieux encore la force et la douceur de ses amitiés qu'il prolonge, sans hésitation, au delà des apparences de la vie.

Il n'y a pas longtemps qu'un homme parcourait les rues de nos cités en agitant une sonnette et en criant, à minuit, à chaque carrefour : « Réveillez-vous, vous qui dormez, priez pour les trépassés ». Assistez à une fête et admirez le sûr moyen qu'emploient les mendiants pour exciter la pitié : « Je n'oublierai point vos morts ». Remarquez les quêteurs à la messe du Dimanche. Deux ou trois défilent et demandent l'aumône en faveur de telle Notre-Dame ou de tel saint ; c'est à peine s'ils reçoivent, de ci de là, quelque chétive offrande. Mais derrière eux s'avance un autre solliciteur : « *Evit an Anaon*, dit-il, pour les âmes ». Et aussitôt le billon de pleuvir et souvent les pièces blanches. (1)

1. Le Braz. — *La légende de la mort*, t. p. XXXV.

Aussi n'exagérait-il pas le poète qui affirmait :

« Laissez à ce Breton le culte de ses morts,
« Car l'oubli d'un des siens emplirait de remords
« Son âme recueillie et mystique et naïve.

« Et quand vers les tombeaux il vient en pèlerin,
« Triste, en sa piété qu'un souvenir avive,
« Ne le consolez pas de son muet chagrin ». (1)

Non, ne le consolez pas, car vous supprimeriez du même coup sa dévotion la plus chère et son frein moral le plus tenace et le plus résistant.

Par une singulière anomalie, comme il faut qu'ici la loi des contrastes domine toutes les autres, ce peuple, si familier avec les morts, a une peur étrange de la mort. Obsédé par son redoutable problème, il s'est forgé pour l'expliquer une théologie spéciale, qui satisfait ses instincts sans apaiser son imagination déréglée, et c'est en tremblant qu'il en poursuit la solution.

Le paysan le plus intrépide s'écarte d'une maison en deuil. Il sait, qu'avant de comparaître devant le tribunal de Dieu, l'esprit du défunt rôde autour des endroits qu'il a habités, caresse les bêtes qu'il a

1. Jean Le Guillou.

connues, effleure les visages qu'il a aimés. Cela s'appelle « la randonnée de l'âme défunte ». Quand il se sent malade, il évite de se promener le soir, de crainte d'entendre les grincements de la charrette de l'*Ankou* et de l'apercevoir, sous les rayons de la lune, avec son drap et ses deux serviettes pliées, choisissant sa victime dans les ténèbres. Nos légendes sont pleines de cette terreur enfantine, dont personne n'est exempt. A chaque page on y trouve des fantômes, des visions spectrales, des apparitions fantastiques et, lorsqu'on s'efforce d'éclairer ces gens, de leur montrer que les histoires de revenants ne sont que des contes de nourrices, ils vous répliquent avec un dédaigneux sourire et le plus grand sérieux : « On ne sait point ce qui se passe, la nuit, dans les cercueils ».

Voyager en notre province, c'est marcher dans la poussière des tombes et des charniers, c'est fouler un sol sans cesse troublé par des interventions surnaturelles. Quels que soient les noms dont on les affuble : korrigans ou fées, lutins ou démons, anges ou *Anaon* ; quelle que soit la figure qu'on leur prête : monstres aux masques hideux ou enfants diaphanes aux cheveux dorés, lumières animées ou simples souffles, ces génies règnent en maîtres souverains sur une race qu'ils gouvernent à leur gré et qui se soumet par avance à leurs fantaisies.

Poétique à l'excès, ingénue et réservée, elle vit, pourvu qu'elle soit enveloppée d'invisible et de merveilleux, protégée par des êtres supérieurs et tout-puissants. De là viennent les rapports occultes qu'elle entretient avec les trépassés et aussi les hommages qu'elle rend à la mémoire des saints, qui se sont élevés au dessus d'elle par leur science, leurs talents ou leurs vertus.



Le proverbe qui prétend qu'« il vaut mieux s'adresser à Dieu » reçoit chez elle de continuel démentis. Son humilité si discrète semble lui faire craindre de recourir directement à la Divinité. Comme les Hébreux, on croirait qu'elle appréhende de la contempler face à face. Elle préfère demeurer au pied de la montagne, certaine que les entremetteurs ne lui manqueront pas et qu'ils pourront, à

loisir et tout à leur aise, se charger de ses commissions.

« *Regnum Galliaë, regnum Mariaë* » assurait-on autrefois. Cette parole est-elle encore vraie de nos jours ? Nous n'avons pas à le démontrer pour la France ; mais nous pouvons déclarer que, si on la modifiait ainsi : « *Regnum Britanniaë, regnum Mariaë* », elle serait sans conteste absolument conforme à la réalité.

Malheureusement le cadre de cette étude ne nous permet pas d'entrer dans les détails. Raconter le culte de la Vierge dans le passé et le présent équivaldrait à parcourir la Bretagne tout entière, à compulsuer chacun des feuillets de son histoire, à dresser une liste interminable de ses paroisses où, selon l'expression de Grignon de Montfort, « le Christ a voulu que sa mère soit plus aimée et plus honorée qu'ailleurs ». Ce ne serait pas assez. Il faudrait, pour compléter ce travail, aller dans les hameaux les plus éloignés, sur tous les caps de son territoire, au fond de la plupart de ses vallées et pénétrer dans ces innombrables oratoires, dans ces milliers de chapelles aux fins clochers de granit, que la tendresse populaire lui a consacrés.

Depuis la pointe du Léon jusqu'aux marches du Maine, reliés entr'eux par une chaîne ininterrompue et formant comme les principales mailles d'un réseau

béni, ils s'épanouissent et rayonnent partout ces bijoux sculptés de l'art gothique et de la Renaissance, où Marie est invoquée nuit et jour et d'où, reine incomparable, elle dispense ses grâces les plus précieuses à ses fidèles sujets.

Dans chacun de ses fiefs — de nos cinq départements, veux-je dire — on lui prodigue à l'envi les noms les plus doux, on accumule les trésors pour parer ses sanctuaires.

Auquel attribuer le premier rang ? Est-ce au Finistère : avec Notre-Dame du Folgoët, N.-D. de Rumengol, N.-D. des Portes, N.-D. du Kreisker ? Est-ce à l'Ille-et-Vilaine : avec N.-D. de Bonne Nouvelle, N.-D. de Rennes, N.-D. des Miracles, N.-D. de Paimpont, N.-D. de la Peinière, N.-D. des Guérets ? Est-ce à la Loire-Inférieure : avec N.-D. de Toutes Aides, N.-D. de la Miséricorde, N.-D. de Bon Garand, N.-D. de Fréigné, N.-D. la Blanche ? Est-ce aux Côtes-du-Nord : avec N.-D. d'Espérance, N.-D. de Bon Secours, N.-D. de Rostrenen, N.-D. de la Clarté ? Est-ce au Morbihan : avec N.-D. du Roncier, N.-D. du Vœu, N.-D. de l'Armor, N.-D. de la Joie, N.-D. de Quelven, de Kernascleden, de Crenenan ?

On ne sait ; et ne serait-ce pas coupable, après tout, de trancher cette question de si filiale rivalité ! Ce qu'il importe de retenir c'est que, choisie

dès le XII^e siècle pour patronne de presque toute la superficie de la presqu'île armoricaine, Notre-Dame n'a pas cessé d'y exercer son droit indéniable de propriété et qu'elle continue d'abriter son hermine sans tache sous les plis de sa robe sans souillure.

Indépendamment des basiliques et des temples placés sous son vocable, dans toute église, si misérable qu'elle soit, même si la pluie y descend par le toit, même si les murailles en sont lézardées, elle possède un autel luisant, frotté et coquet. Il n'y a pas de fleurs dans la campagne, mais il y en a pour elle; on est pauvre, mais elle est riche; toujours belle, elle sourit, et les âmes endolories vont se réchauffer sur ses genoux, comme à un foyer qui ne s'éteint pas.

Sa prière de prédilection, le chapelet, est plus que toutes les autres en honneur et, si on ne connaissait son origine espagnole, on pourrait le croire né dans un de nos *Pardons*, ou dans quelqu'une de nos confréries. L'universalité de cette pratique est telle, que les artistes représentent rarement un de nos paysans sans mettre en sa main un rosaire qu'il égrène. Ce rosaire est l'unique bijou du plus grand nombre, la seule oraison de beaucoup. On le récite pendant les offices, sur les routes en marchant, sur les grèves en rêvant; et les cris haineux du scepticisme, les déchainements de la tempête, les

hurlements des vagues homicides ne sont pas assez forts, assez stridents, pour couvrir chez nous le murmure des *Ave*.

Ceux qui ont en *Introum ar Verchez*, en Madame la Vierge, la confiance la plus absolue, ceux qui lui ont voué l'attachement le plus touchant sont sans contredit les marins. Mais, si bizarre que cela puisse paraître, les « Vierges terriennes », comme ils disent non sans une nuance de dédain, ne jouissent guère de leurs faveurs; ils les réservent pour celles qui sont à eux, à leur usage. D'abord, ils les désignent sous des appellations distinctes : N.-D. du Raz, N.-D. de Bon Voyage, N.-D. des Naufragés, N.-D. de la Délivrance. Et puis, elles naviguent. Pourrait-il en être autrement? N.-D. de Port-Blanc, par exemple, s'en va deux fois l'an visiter sa parente, N.-D. de la Clarté, qui ne manque jamais de lui rendre sa politesse. Ces soirs-là, on aperçoit une trainée de lumière au fond du ciel assombri : c'est son manteau bleu qui, en se promenant à l'horizon, y trace un lumineux chemin d'argent.

Marie !... quelles émotions n'éveillent pas chez tous les nautoniers les syllabes de ce mot magique ! Malheur à celui qui cinglerait vers Terre-Neuve, ou l'Islande, sans emporter dans sa poche une de ses médailles et son image clouée sous le couvercle de son coffre ! Malheur à celui qui partirait pour les

Océans lointains, s'il n'a pas suspendu à son cou un petit sachet contenant une pincée de poussière ramassée sur les marches de son trône, ou si le capitaine refusait de placer sa statuette dans l'entre-pont ! Est-ce qu'au moment du danger, quand ils ne sont plus séparés de l'abîme que par une planche fragile, on ne les voit pas tous, même les incroyants, se précipiter au pied du grand mât et tendre les bras vers l'« Etoile de la Mer » ? Est-ce qu'au retour, le premier soin des sauvés n'est pas d'accomplir la promesse qu'ils lui ont faite sous la menace de l'orage ?

Suivez ce groupe d'hommes, déchaussés, les cheveux au vent, en chemise, qui gravissent un sentier rocailleux ; regardez ce qu'ils portent : un joujou de bébé, une goëlette en miniature ; écoutez ce qu'ils chantent :

- « Gardez bien notre nacelle,
- « Contre la fureur des flots.

- « Contre la fureur des flots,
- « Gardez bien vos matelots » ;

acheminez-vous vers le but de leur pèlerinage : une chapelle, dont la silhouette se profile là-haut, sur la falaise ; pénétrez-y avec eux, et quand vous aurez été témoin des éclats de leur bonheur

reconnaissant, des pleurs qui mouillent ces visages hâlés, de leur longue extase devant le tableau de leur bienfaitrice, alors, mais alors seulement, vous aurez assisté à un vœu, vous saurez ce qu'est la Bretagne et ce qu'est sa foi !

La sainte Vierge est la mère des Bretons ; sainte Anne est leur grand'mère. Ce n'est point par hasard qu'elle a choisi sa demeure sur ce plateau de Kerzho où, le 29 Septembre 1364, après la décisive bataille entre Blois et Montfort, Messire du Guesclin remit à l'Anglais Chandos son épée jusque là victorieuse et où, plusieurs siècles plus tard, les débris d'une phalange de héros ensevelirent sous les murs d'une Chartreuse les ossements de la Légitimité vaincue. En s'établissant sur le lieu même où le sort de la province fut décidé, il semble qu'elle ait voulu la consoler de l'abandon de sa Bonne Duchesse et faire briller sa couronne sur un peuple qui fut le dernier rempart de la Royauté.

De là, sa douce figure d'aïeule se penche sur ses petits enfants, avec une inlassable mansuétude elle leur prodigue ses caresses, et eux n'ont rien trouvé de mieux pour témoigner de la réciprocité de leur amour... et de leur mépris de l'histoire, que de la naturaliser bretonne. « A qui vous adresserez-vous là-haut, demandait un celtisant à un vieillard morbihannais, puisque vous ne savez pas le fran-

çais » ? — « Je ne serai point embarrassé, répondit-il, j'irai trouver Sainte Anne, celle-là me comprendra bien, pardine ! puisqu'elle est la marraine de notre pays ; elle doit savoir notre langue, puisqu'elle est de chez nous ».

Cette phrase en dit long. Nous n'y ajouterons rien ici, nous réservant, au chapitre des pèlerinages, de rendre à notre glorieuse « ancêtre » le tribut d'hommages qui lui convient.

Après ces deux illustres protectrices on rencontre des saints, dont le culte, pour quelques-uns du moins, est fort ancien, tels : S^t Pierre, honoré dès le ix^e siècle et S^t Jean-Baptiste à partir du xii^e. Parmi les plus respectés, on peut citer ensuite : S^t Michel, S^t Sébastien, S^t Laurent, S^t Augustin, S^t Eloi, S^t Nicolas, S^t Benoît, S^t Antoine, S^t François d'Assise, S^t Fiacre et S^t Roch.

Mais, avouons-le sans ambages, ils se heurtèrent vite à l'exclusivisme armoricain ; malgré leur prestige et leur autorité, parce qu'ils n'étaient que des « étrangers », ils durent promptement céder le pas à de redoutables concurrents.

Cette opposition leur vint des moines, des anachorètes, exilés par les invasions anglo-saxonnes de la Cambrie ou de l'Irlande, et dont nous avons sommairement décrit la mission providentielle.

Notre race n'a point oublié qu'ils furent en même temps les apôtres de son salut et ceux de sa nationalité. Elle se souvient des sueurs qu'ils ont versées, des souffrances qu'ils ont endurées, qu'ils ont foulé la mousse de ses forêts, le sable de ses grèves, en un mot qu'elle est leur œuvre ; et c'est pourquoi sa dévotion, qui pour les autres n'est que grave et révérencieuse, revêt pour ceux-ci un caractère intime et familial. Éprouvant le besoin de matérialiser sa religion, d'humaniser ses croyances, elle considère qu'il est tout naturel de s'attacher à ceux qu'elle sent plus près d'elle, de préférence à ceux qui en sont loin ; et sans hésiter leur assigne le premier rang.

Jadis, ne les priait-elle pas ainsi, lorsqu'elle traversait des églises éloignées : « *O Sent ma brô, me diwalet ; sent ar vrô man nê m'anézévent ket.* — O saints de mon pays, protégez-moi ; les saints de ce pays-ci ne me connaissent point ». (1) Il y a environ cinquante ans, un curé essaya de substituer saint Pierre au patron de sa paroisse, saint Gonver. Les habitants refusèrent de faire leurs Pâques et, pour avoir raison de leur intransigeance, il fallut replacer dans sa chapelle, à sa place immémoriale, le patron autochtone.

1. Brizeux. — *Sagesse de Bretagne*, p. 206.

Ces saints locaux, où se confondent les seigneurs et les marchands, les prêtres et les bergers, les ménagères et les châtelaines, constituent un paradis spécial, qu'on pourrait dénommer le paradis des saints bretons. Combien sont-ils ? 312 prétendent les uns, 520 soutiennent les autres, 800 affirme à son tour M. le comte de Laigue (1). Chaque bourgade, chaque fontaine, chaque foyer presque a le sien et, dans un seul arrondissement des Côtes-du-Nord, on n'en compte pas moins de soixante. La conclusion des divergences qui précèdent est facile à tirer : leur nombre est incalculable, le catalogue n'en est point établi et vraisemblablement ne le sera jamais. Cette tâche a jusqu'ici dérouter la perspicacité des savants et les efforts de la critique. Elle a été commencée, mais il est à craindre que personne ne l'achève.

Pour cela, il faudrait remonter aux sources et de suite une difficulté se présente. Comment y voir clair dans ce dédale, à travers toutes les fables, toutes les légendes, dont l'imagination populaire et, qui plus est, l'imagination celtique, les a obscurcies ?

Parmi ces saints personnages, il y en a de si vieux, si vieux, qu'on ignore même leur sexe, par exemple Brangualabre, Budmail, Icalague, cités cependant dans le missel de S^t Vougay. Il y en a d'autres, qui ont vécu à une époque inconnue et

1. *Le Nouvelliste de Bretagne*, 16 mars 1906.

dont nous ne savons rien : S^t Alor, S^t Efflamm, S^t Vouga, S^t Thuriau, S^t Meldroc, S^t Maugan, S^t M'Hervé. Il en est, qui ont succédé à des divinités païennes de nom analogue : S^t Nazaire remplaça Nazir, le dieu des Phéniciens, et S^t Julien le dieu Jul. (1) Enfin il en est — et beaucoup — dont, comme le dit Albert-le-Grand, dominicain de Morlaix, « les noms sont écrits au Livre de la béatitude, mais point dans nos martyrologes et calendriers ». Le clergé, qui tenta de leur opposer des saints latins plus authentiques, faillit se briser contre l'obstination de têtes de fer et Rome, aussi maternelle que prudente, les tolère. Que voulez-vous!... L'adage « *vox populi, vox Dei* » sera toujours plus vrai en Bretagne qu'ailleurs.

Cette identification est déjà difficile; mais ce qui la rend presque impossible, ce sont les invraisemblables transformations qu'au cours des âges leurs noms ont subies. Ainsi, ces noms se sont réduits à la syllabe initiale suivie d'un diminutif en *oc*, *in*, *an*; ou bien se sont allongés de particules postiches, comme *no* et *to* : saint Guénolé est devenu saint Tévennoc. Parfois la dernière lettre du mot *saint* — en breton : *sent* ou *sen* — s'en détache pour se

1. De Calan. — *Bull. de l'Ass. Bret.* 1904, p. 152.

joindre au suivant : saint Ouan se change en saint Nouan. Parfois au contraire le *t* initial se confond avec le *t* final du mot *saint*; et l'on a saint Uhel pour saint Tuhel (1). Allez donc reconnaître saint Gonéri dans S^t Conner, S^t Conogan, S^t Connect; saint Harnul dans S^t Hernin, S^t Hernec, S^t Ernan, S^t Lenec, S^t Arnol; saint Judoc dans S^t Juhel, S^t Huec, S^t Uzel et S^t Widebote!

Ce n'est pas tout. Quelques saints locaux ont été changés en saints étrangers, dont les noms se rapprochaient des leurs : S^t Adrien a détrôné S^t Derrien, S^t Eloi S^t Alar, S^t Ignace S^t Igneuc, S^t Raymond S^t Rumon, S^t Révérend S^t Rivalen et S^t René S^t Ronan. Enfin, au xviii^e siècle, les virements ont été plus bizarres encore : saint Théliau se transforma en S^t Eloi, et saint Thugen en S^t Ugène !!!

Véritablement on ne s'étonne plus que le paradis breton soit si peuplé, puisqu'il suffit de supprimer, d'ajouter ou d'interposer une lettre, pour créer autant de saints différents.

Aux yeux des Bretons les esprits bienheureux, si compatissants durant leur vie, doivent l'être après leur mort. Il faut qu'ils soient bons à quelque chose; c'est la conséquence de leur sainteté. Aussi

1. De Calan. — *Op. cit.*

chacun d'eux a-t-il des attributions définies, une spécialité curative.

Ce sont d'abord les guérisseurs des infirmités corporelles, les plus nombreux et les plus fréquemment invoqués : S^t Pabin guérit les rhumatismes, S^t Adrien la colique, S^t Cado les sourds, S^t Méen la gale, S^{te} Henora la fièvre, S^t Urlou la goutte, S^t Michel la rage, S^t Hilarion la migraine, S^t Roch le choléra, S^t Laurent les brûlures, S^t Jean-du-Doigt les maux d'yeux, S^t Kiriou les furoncles. — « *Sant Kiriou, tad ar goriou*; saint Kiriou, père des furoncles » dit une très ancienne litanie —.

Ce sont ensuite les protecteurs des bestiaux : S^t Gildas et S^t Eloi pour les chevaux, S^t Cornély pour les bœufs; de la maison : S^t Herbot fait lever le beurre et S^t Yves la pâte; des cultures : S^t Servais éloigne la gelée blanche, S^t Isidore les taupes, S^t Hervé les loups; des voyages, de la pêche, de la basse-cour, de la chasse.

Pour passer en revue toutes leurs fonctions, il faudrait un volume; il en faudrait plusieurs pour narrer les multiples façons de les honorer. Au « père des furoncles » on offre une poignée de clous, des petits pains à S^t Claude qui délie la langue des enfants, une poule blanche à S^{te} Avoye, un agneau tacheté à S^t Jean, une mesure de froment à S^t Sauveur, un balai neuf à S^t Maudez, une

tresse de cheveux à St Carn, souverain contre les névralgies etc. etc.

La plupart de ces saints ne sont guère connus que sur la parcelle du sol où ils se sont fixés. La réputation de certains autres est universelle, notamment celle de saint Yves. Il dépasse ses confrères « de toute la hauteur de son bonnet carré ». Il est le grand justicier, l'arbitre impeccable et incorruptible, le thaumaturge par excellence. Sur les bords du Jaudy, on ne sait quels termes employer pour chanter ses louanges : « Il n'y a pas un saint comme saint Yves, pas un tombeau comme son tombeau, pas de fêtes comme ses fêtes, pas de Bretons comme ses enfants de Tréguier : *n'en euz ket ! n'en euz ket* » ! (1) Et ces bons Trégorrois, dont la ferveur n'exclut point la malice, ont trouvé moyen, en vantant les qualités de leur glorieux patron, de décocher à Messieurs les avocats ce trait mordant : « *Sanctus Yvo erat Brito, advocatus et non latro, res miranda populo*. — Saint Yves était Breton, avocat et non larron, rare merveille, dit-on ».

Puis viennent : saint Nicolas, patron des jeunes cœurs épris qui, pour arriver à leurs fins, lui enfoncent des épingles dans les jambes et saint Mathurin, qui n'est pas du pays, mais y jouit d'un tel crédit

1. Tiercelin. — *La Bretagne qui croît*, p. 98.

que « Dieu le Père, fatigué, lui ayant un jour proposé le gouvernement de l'Univers, il refusa, prétextant qu'il y perdrait, et préféra demeurer saint Mathurin de Moncontour comme devant ». Pour finir, saint Columban. Si vous cherchez longtemps dans les armoires de Locminé, peut-être y découvrirez-vous encore de vieux cartons, usés, avec ces formules :

« Saint Columban, patron de Locminé, priez pour nous,
« Saint Columban, patron des imbéciles, priez pour n... »

Je n'achève pas, par respect pour mes lecteurs. Le débonnaire H. Violeau, qui les copia dans l'église même, n'eut point de ces scrupules, puisqu'il y ajouta ce commentaire. « Certes, l'invocation est naïve; et pourtant n'est-elle pas un peu à l'usage de tout le monde et avons-nous tant lieu de nous en étonner » ? (1)

Ce culte des saints a soulevé des critiques; on l'a qualifié de polythéisme, on a voulu y voir une sorte de fétichisme déguisé. Ce sont là des mots bien sonores et bien emphatiques pour expliquer un sentiment aussi simple que naturel, qui s'appelle la reconnaissance. Malgré tout, elle subsiste en Bretagne, plantée dans son cœur, tel le coin d'acier

1. *Pèlerinages de Bretagne*, p. 100.

au cœur d'un chêne. Le temps pourra abattre le chêne, mais n'en pourra arracher le fer.

Pourquoi n'irions-nous pas chercher là-haut, plutôt qu'ici-bas, des médecins pour nos corps malades et pour nos âmes inquiètes? Pourquoi les croirions-nous insensibles à nos faiblesses et à nos misères, quand leurs successeurs, les curés de nos paroisses, s'intéressent à tout ce qui nous touche, à tout ce qui nous émeut? Seraient-ils donc moins secourables que nos prêtres? Depuis des siècles, on ne se lasse pas de les implorer; n'est-ce pas la meilleure preuve que notre confiance a été bien placée et nos vœux souvent exaucés?

N'est-elle pas fraternelle cette familiarité des saints avec les vivants enchaînés à la glèbe, noircis sous le soleil; n'est-elle pas touchante cette foi dans la condescendance du ciel, même pour les soins les plus vulgaires? Et qu'importe les offrandes que l'on dépose à leurs pieds; ne vérifient-elles pas cette clairvoyante parole de *l'Imitation*: « *Prudens amator non tam donum amantis considerat quam dantis amorem.* — Il faut moins considérer le don de celui qui aime que l'amour de celui qui donne »?(1)

1. Livre III. Chap. VI, verset 2.

Il en sera ce que Dieu voudra de cette noble race qui a fourni tant de saints et tant de héros; mais, aussi longtemps qu'elle existera, vivront dans sa mémoire les souvenirs poétiques et doux de ceux qui, au milieu de ses plus dures épreuves, n'ont jamais cessé de la consoler. Et plus tard, le barbare, qui abordera sur son territoire, pourra demander, comme Loïc, du poème de Brizeux: « Est-ce ici le pays des saints »? (1)



1. Brizeux. — *Les Bretons*, chant IV, p. 41.

Est-ce à dire pour cela que, parmi les coutumes en leur honneur, il n'y en ait pas de blâmables et qu'elles soient toutes orthodoxes ? Il faudrait être aveugle ou singulièrement partial pour le soutenir.

Reconnaissons tout de suite que beaucoup d'entr'elles sont encore entachées de paganisme. L'Eglise ne peut pas les approuver, et notre obéissance filiale nous fait un devoir de ne pas aller plus loin que sa tolérance. Comme elles n'ont aucun rapport avec la liturgie et le culte catholiques, nous aurions pu nous dispenser d'en parler ; mais puisque l'occasion se présente, examinons le principal reproche que l'on adresse à la religion bretonne. Est-il vrai qu'elle puisse être qualifiée de superstitieuse ? Constatons d'abord les faits, et ensuite nous rechercherons les causes.

Les trois foyers, qui alimentent la superstition dans nos campagnes, sont les pierres, l'eau et le feu.

Malgré les progrès de la civilisation et le développement de l'instruction, les mégalithes restent l'objet d'une terreur inconsciente et d'un déraisonnable effroi. Destinés à loger des fées malfaisantes, à cacher les korrigans, on leur attribue en plus des propriétés surnaturelles, telles que le don de prophétie et le pouvoir de guérir.

Le menhir de Baud fait disparaître les douleurs nerveuses, celui de Saint-Guyomard les crises d'entrailles, celui de Fondeliennec les rages de dents. Pour trouver un époux, les jeunes filles se livrent à de périlleuses glissades sur les dolmens de Mellé, de Montaut, de Locmariaquer, de Plouër et, pour deviner les pensées secrètes de leurs maris, les femmes doivent coucher pendant trois nuits consécutives sous l'allée couverte de Saint-Renan, près de Brest. De quelque maladie que l'on soit atteint, quel que soit le rêve auquel on aspire, il y a toujours, à proximité, une pierre qui soulage le membre perclus et satisfait les désirs les plus extravagants.

Il en est de même des fontaines, qui sont légion.

A S^t-Jean-du-Doigt, à S^t-Idunet, à S^t-Gonval, on y jette la chemise de l'enfant nouveau-né : si elle coule, il mourra ; si elle surnage, aucun danger ne le menace. Dans la plupart des localités, on y lance des morceaux de pain qui prédisent l'avenir ; ou encore elles sont, comme celle de S^t-Eflamm, la suprême ressource des ménages troublés et, comme celle de S^{te} Brigitte, la dernière espérance des fiancés, qui veulent voir apparaître sur le pur cristal de leurs eaux l'image de leur bien-aimée.

A quelques-unes, il faut aller à jeun; à d'autres, pieds nus ou à reculons; à d'autres, dans le mutisme le plus complet pour obtenir la guérison de la fièvre.

Enfin, les débris des feux de la S^t Jean sont vénérés à l'instar des reliques. Dans chaque famille on en garde un précieusement. Accroché à côté du bénitier, il préservera la maison des incendies et de la foudre; écrasé dans un peu de lait, il activera la croissance des enfants; suspendu au cou d'un agonisant, il calmera ses angoisses.

Nous pourrions multiplier ces exemples à l'infini. Ceux-ci suffisent à justifier en apparence les attaques de nos ennemis, et à montrer qu'on se soumet, de nos jours encore en Bretagne, à des actes que le bon sens réprouve tout autant que la foi.

Quelle est l'origine de ces croyances? Il faut pour la découvrir remonter jusqu'au berceau de notre histoire, jusqu'à cette époque où, selon la sentence de Bossuet, « tout était Dieu, excepté Dieu lui-même ». (1)

L'usage d'élever des monuments commémoratifs ou des stèles dégénéra vite en idolâtrie et, à plusieurs reprises, la Bible fut obligée de le condamner :

1. Discours sur l'histoire universelle.

« Non vobis titulos erigitis, nec insignem lapidem ponetis, ut adoretis eum. — Vous ne dresserez ni colonnes, ni pierres remarquables pour les adorer ». (1) Les écoles cosmogoniques enseignaient que les deux principes générateurs de tout ce qui existe étaient le feu et l'eau — l'un mâle, actif, fécondant; l'autre femelle, passif, fécondé — et cette opinion était si répandue qu'ils avaient leurs prêtres, leurs cérémonies, leurs sacrifices et leurs ex-voto. Les Egyptiens déifièrent le Nil, les Athéniens l'Ilissus, les Lacédémoniens l'Eurotas, les Phrygiens le Scamandre et les Romains le Tibre. Les déesses des sources se nommaient Aclonna, Aventia, Carpunda, Divona. Enfin, tout foyer grec renfermait un autel, où brûlaient des charbons allumés par le feu du ciel et les destins de l'empire romain étaient attachés à la durée de la flamme, qui brillait devant le buste de Vesta.

Les Gaulois ne différaient guère sur ce point des Scythes, leurs ancêtres et des Germains, leurs frères. Ils adoraient la nature, les astres, les éléments; et ce dogme universel ne leur fut point inspiré, comme on a eu le tort de l'écrire, par les Druides, éducateurs du pays; il n'était qu'un écho du monde païen, qu'une conséquence d'un très ancien atavisme.

1. Lévitiques : XXVI; Nombres : XXXIII, 52; Deutéronome : XII, 2.

Le Christianisme trouva donc les Celtes à genoux devant le soleil et les pierres, devant les fleuves et les fontaines. En face de si monstrueuses erreurs, que va-t-il faire?

Il essaya tout d'abord d'user de son autorité, en ordonnant aux nouveaux convertis de renoncer à leurs mensonges et de briser leurs idoles. Les évêques édictèrent des lois sévères; plus de vingt conciles, spécialement ceux de Tours en 567, de Tolède en 681, de Paris en 826, de Bourges en 1528, fulminèrent des excommunications. La lutte fut terrible; hélas! elle fut inefficace. Les décrets ne furent exécutés que difficilement, d'une manière incomplète, les rites démoniaques persistèrent et l'antique vénération brava impudemment les coups qu'on lui portait.

L'Eglise s'aperçut enfin que les cœurs armoricains sont intraitables, quand on les attaque brusquement dans leurs sentiments religieux. Elle comprit qu'elle n'obtiendrait rien d'eux par la violence, mais qu'ils cédaient toujours à la douceur; qu'elle ne parviendrait jamais à anéantir l'idolâtrie sans cesse renaissante, sans un subterfuge, sans une sorte de compromis; et alors elle employa un second moyen, celui-ci tout de mansuétude et de bonté.

= 170 =

Elle eut la suprême habileté de détourner à son profit les hommages que les néophytes rendaient à leurs divinités vaincues. Par des mutations insensibles, elle les baptisa, les timbra de son cachet, et ces objets de haine devinrent des piédestaux pour ses statues, des trônes pour le gibet de son royal Crucifié. Au lieu de renverser brutalement leurs temples, sa main maternelle, se bornant à appliquer un baume salutaire sur des plaies encore saignantes, s'en empara petit à petit, les nettoya et les consacra au vrai Dieu. (1)

Ce fut ainsi, que saint Jean remplaça le soleil et les feux de joie les honteuses débauches du solstice d'été. Ce fut ainsi, que les fontaines furent mises sous l'invocation d'une sainte ou d'un saint et que, sur les sources elles-mêmes, on construisit parfois des sanctuaires, comme à S^t-Méloir en Lanmeur, à S^t-Laurent en Silfiac, à Port-Orel en S^t-Brieuc, à S^t-Lormel près Plancoët. Ce fut ainsi, que les dolmens, les menhirs furent surmontés de la croix triomphante et que, pour ne parler que de ceux-là : à Beuzèc, à Kerland, à Trégunc, à Coët-Cougan, au Ménéac, à Dol, ils servent encore aujourd'hui de supports au symbole sacré de la Rédemption.

1. Voir nos brochures : *Le culte de l'eau en Armorique. — Le culte des pierres. — Le culte du feu.*

= 171 =

Les religions, quand elles se succèdent l'une à l'autre, se pénètrent et ne font pas table rase. De ce conflit entre les prêtres et les Celtes sur le terrain des traditions, de cette harmonie des contraires qui recouvre une fidélité obstinée aux instincts primitifs, de ce mélange de deux liturgies naquit un culte, en quelque sorte transitoire, spiritualiste dans son principe, souillé de matérialisme, et merveilleusement approprié aux populations d'alors. Plus spirituel, elles ne l'eussent pas compris ; plus matériel, ce n'eut plus été le catholicisme.

Mais cet alliage créa dans l'esprit de nos gens une nébuleuse confusion, qui se reflète éloquemment dans leurs mythes et leurs légendes.

Si tant d'étrangers se rendent chaque année à Carnac, ce n'est point pour étudier les alignements, cette énigme de granit qui se joue de la science, c'est pour constater le miracle de S' Cornély, qui pétrifia plusieurs milliers de soldats qui le poursuivaient et put s'enfuir ensuite dans sa charrette, au grand galop de ses bœufs — réminiscence du roman druidique de *Hu-Kadarn*. — Les cupules des menhirs ne sont que les empreintes de la griffe du diable, qui voulut les arracher pour détruire un clocher. Les dolmens n'ont une puissance presque

infinie que parce que la sainte Vierge les laissa un jour par mégarde tomber de son tablier, en allant bâtir une église.

On voit le désordre apporté dans les idées par cet hétérodoxe et poétique assemblage, qualifié par Chateaubriand de « merveilleux chrétien », où se coudoient les saints et les démons, les prêtres et les sorciers. C'est à lui que notre pays doit d'être resté cette terre héroïque et légendaire, où la fable et l'histoire, le mensonge et la vérité, marchant de front, se mêlent, s'enchevêtrent et se confondent pour se perdre dans la nuit des temps.

Ne cherchons donc pas à le nier, les superstitions existent. Chacun des groupes qui composa la nation bretonne ayant fourni les siennes, il y eut action et réaction des uns sur les autres et l'anneau, qui rattache aux croyances mortes les croyances actuelles, s'il est rouillé peut-être, n'est pas encore tout à fait brisé.

Mais, semblables à un manteau un peu défraîchi, un peu démodé, jeté sur le dogme inflexible et parfumant ses rigueurs de leur archaïque arôme, ne rehaussent-elles pas son éternelle jeunesse, son incomparable sérénité ? En quoi peuvent-elles l'atteindre ? Les taches du soleil ne l'empêchent pas

d'éclairer le monde, de répandre partout la chaleur, la vie; et chez nous, la foi brille d'un éclat assez vif, assez pur, dans le respect du sacerdoce, dans l'amour des églises, dans la piété envers les morts et les saints, pour qu'elle n'ait pas à souffrir de ces ombres.

Que ces pratiques disparaissent; je le veux bien. Et pourtant, si j'osais exprimer le fond de ma pensée, j'ajouterais que, loin de nuire à la doctrine, elles sont peut-être une de ses meilleures sauvegardes, comme la gangue qui préserve le diamant contre toute altération, comme une plante parasite qui, se nouant autour d'un tronc centenaire, le garantit des intempéries sans épuiser sa sève.

Admirons au moins le sentiment qui en est l'unique cause, et qu'énonçait, il y a quelques années, Léon XIII, en s'adressant à Mgr. Lamarche, évêque de Quimper: « Vos Bretons, lui disait-il, je les apprécie, parce qu'ils sont demeurés des Français d'autrefois. »

Si le génie d'une race se révèle, avant tout, en ce qui persiste d'elle à travers les distances et les âges, si les souvenirs des temps antérieurs sont le plus irréfutable témoignage de ses instincts de nationalité; on peut placer la race bretonne, si éminem-

ment traditionaliste, au premier rang de celles qui n'ont rien oublié. « Bretagne est poésie », a-t-on écrit; oui, mais aussi « Bretagne est survivance ». Et c'est pourquoi on peut compter sur elle et sans crainte envisager son avenir, car on a le droit de tout attendre et de tout espérer d'un noble peuple qui se souvient.





CHAPITRE V

❧ LA FOI ❧

dans les monuments bretons

LE même que, selon une très exacte et très profonde définition devenue un lieu commun, la littérature est l'expression de la société; l'architecture résume admirablement l'histoire et les mœurs d'un pays. Voilà pourquoi les principaux monuments de la chrétienne et féodale Bretagne sont des églises, des monastères ou des

châteaux. Et comme Dieu est au dessus des seigneurs et Notre-Dame au dessus des princesses, ce fut surtout pour leurs églises que les Bretons prodiguèrent leur travail, leur zèle et leur argent ; ce fut pour elles qu'ils dépensèrent les plus intimes trésors de leur cœur.

On a prétendu que, sous le rapport architectural, notre province était restée en retard et très inférieure aux provinces voisines. C'est une erreur : elle était plutôt en avance, si l'on considère les dates ; et puis, ce que la Normandie modelait dans le tuf, la Basse-Bretagne le ciselait dans le granit, le taillait, avec une patience qui nous stupéfie, dans des blocs de kersanton plus durs que le marbre.

L'amour de tout un peuple, amour sans éclipses et sans bornes, que ni la pauvreté, ni des difficultés insurmontables, ni les siècles n'ont pu affaiblir, se révèle dans ces sanctuaires et les défauts mêmes de leur construction en attestent l'immense durée. Plusieurs générations s'unissaient pour ce rude labeur et c'est ce qui explique que la plupart de nos temples offrent un mélange regrettable de styles divers et discordants. L'idée avait eu le temps de changer avant qu'on eût pu la traduire avec nos pierres rebelles et, dans ces âges d'énergiques convictions, on n'avait pas heureusement notre

éclectisme minutieux et souvent ridicule pour transiger avec les idées.

Ces lieux de prières sont, sur notre sol, multipliés presque à l'infini. Une vie, consacrée tout entière à l'étude et aux voyages, serait à peine suffisante pour les décrire en détail, depuis les fières basiliques étendant sur les villes leur ombre majestueuse, jusqu'aux humbles chapelles perchées au sommet des falaises, ou perdues au fond des vallées. De nombreux archéologues s'attellent chaque jour à cette tâche délicate et parfois ardue ; un résumé de leurs savants travaux nécessiterait l'emploi de termes techniques ; notre but n'est point d'entreprendre ici un pareil ouvrage.

Plutôt que d'écrire le livre d'or des églises bretonnes, plutôt que d'énumérer par le menu leurs incalculables splendeurs, contemplons-les dans leur ensemble et essayons de dégager les impressions qu'elles font naître, les sentiments qu'elles inspirent. Que la science se taise donc pour laisser parler la foi.

Il convient cependant d'établir une distinction entre ces édifices et d'attribuer, par exemple, une place à part aux cathédrales de nos anciens évêchés. Depuis la division de la France en départements, quelques-unes, je le sais, ont été dépouillées de leurs glorieuses prérogatives ; il n'en serait pas moins

injuste de les exclure, car chacune d'elles mérite un souvenir spécial.

Les cathédrales, en effet, ne proclament pas seulement bien haut la munificence des ducs, des évêques et des comtes. Parce qu'elles touchent de très près aux grandes époques historiques, elles portent encore, inscrits sur leurs murs, sur leurs vitraux, sur leurs tombeaux, tous les fastes du passé, toutes les productions du génie, toutes les variations de l'art et ressemblent à ces manuscrits, que le temps a jaunis, mais dont il a respecté les précieuses vignettes et les rares enluminures.

Les nôtres, qui représentent toutes les phases de l'architecture religieuse, depuis le Roman jusqu'à la Renaissance, en passant par le Gothique le plus charmant et le plus aérien, sont des chefs-d'œuvre qui ne craignent aucun parallèle, que la Bretagne peut vanter à bon droit et exhiber avec un légitime orgueil.

Ces éloges ne s'appliquent point à celle de Rennes, démolie en 1490 et reconstruite au commencement du XIX^e siècle. Composée d'un chœur en hémicycle avec déambulatoire, d'une coupole centrale, de deux transepts et de trois nefs que séparent des colonnes ioniques, elle manque d'élévation et laisse fort à désirer. Les fenêtres trop étroites l'éclairent à peine, la voûte trop basse l'écrase, tout y est sombre et massif.

Mgr. Saint-Marc résolut, pour dissimuler sa nudité, de la couvrir de stucs, de fresques et de dorures. L'entreprise fut couronnée de succès, sans que la peinture décorative ait pu remplacer ce qui lui faisait défaut. L'œil est ébloui, mais l'esprit n'est pas fasciné. On se croirait dans un salon et non dans un temple. Les tours de la façade, qui offrent une curieuse fusion de tous les ordres grecs et latins, du toscan au dorique, correspondent malheureusement à l'intérieur et à sa lourdeur épaisse.

Tout autre est la cathédrale de Dol, que Stendhal prétendait ne pouvoir être comparée qu'à la fameuse église de Salisbury (1). Moins ornée, moins fouillée que la plupart de nos autres cathédrales, elle les surpasse toutes par la pureté et la simplicité de son style, qui appartient à la meilleure période du gothique : celle du XIII^e siècle à son début.

A l'extérieur, la partie Sud expose deux porches délicatement sculptés ; mais je n'hésite pas à lui préférer le côté Nord, dont l'aspect grave, sévère, antique, garde comme un reflet des restes de fortifications qui s'y relient et s'harmonise si bien avec les marais qu'il domine. Aucun édifice ne l'entoure et le vallon solitaire qui l'avoisine, les vastes polders qui s'étendent devant lui, en le laissant dans un isolement complet, ajoutent encore à sa grandeur.

1. *Mémoires d'un touriste.*

La nef produit un effet superbe avec ses colonnes en faisceaux légèrement avancées les unes sur les autres pour augmenter la perspective, ses chapiteaux soutenant d'élégantes arcades, les ogives de ses fenêtres richement encadrées, son tympan creusé par un ciseau capricieux et la double galerie qui ajoure les murailles. Le chœur répond à ces magnificences et ses stalles, son chevet droit, son immense verrière sont dignes de cet édifice, long de cent mètres, qu'on ne saurait admirer sans enthousiasme. Exécutée sur le même plan, et l'on serait tenté de dire par les mêmes ouvriers, cette merveille de grâce désarme les sévérités de la critique la plus difficile et peut être classée parmi les plus belles conceptions de l'architecture du moyen-âge.

Celles de Saint-Malo et de Saint-Brieuc ne nous arrêteront pas longtemps; dépourvues d'homogénéité, elles n'ont aucun caractère.

Une flèche imposante se dresse pourtant au dessus de la cité des corsaires; mais elle n'abrite qu'un monument qu'on devine à peine au milieu de maisons serrées les unes contre les autres et où les artistes seuls découvrent quelques détails intéressants: l'espace formé par les quatre piliers qui supportent la tour, les dragons ailés, les sirènes et les animaux fabuleux des chapiteaux, dont l'abondante fantaisie

ne corrige pas l'inhabileté de la main qui les a ébauchés.

A Saint-Brieuc, on se trouve en présence d'une forteresse détériorée, dont les voûtes, habituées maintenant au chant des psaumes, ont plus d'une fois entendu gronder les clameurs des assauts et le fracas des bombardes. On y voit encore des traces de sa destination occasionnelle: des machicoulis et des tronçons de tourelles qui, pendant un siège mémorable, servirent de refuge aux troupes d'Olivier de Clisson. Cet ancien château fort des Briochins possède quelques morceaux excellents, mais l'humidité le ronge. En plus d'un endroit des fondations l'eau a jailli à 35 centimètres du sol. Le buffet d'orgue, en bois, attire l'attention par le fini et le modelé de ses irréprochables sculptures.

Tout Tréguier rayonne autour de sa cathédrale, dont le clocher ajouré plane sur les côteaux environnants et se mire dans sa verte rivière. Bâtie à des époques successives, il fallut plusieurs siècles pour l'achever et elle n'est pas sans avoir subi les inconvénients de ces lenteurs. C'est ainsi que, des trois tours posées sur son transept, l'une, celle d'Hastings, est romane, tandis que la seconde est du xv^e siècle et la dernière du xviii^e.

Elle a la forme d'une croix latine, de 75 mètres de long sur 18 de large. Les proportions en sont

heureuses, quoique restreintes. L'ensemble est harmonieux, mais on sent qu'il manque d'ampleur et de légèreté. D'une dignité noble qui n'efface pas une certaine sécheresse, je ne sais quelle rigidité un peu nue, l'imagination n'y a pas eu une assez large part et l'on dirait que l'art fatigué, épuisé, n'a pas pu, ou n'a pas su y étaler à son aise toute sa fécondité.

Telle qu'elle est, elle n'en reste pas moins une œuvre grandiose, qui ferait honneur à plus d'une Capitale. Ce n'est guère qu'après avoir visité Dol, qu'on ose, en rougissant, en tremblant d'être partial, formuler quelques timides restrictions.

On y a élevé, en 1890, à la mémoire de Saint Yves, un tombeau magnifique ; mais comment a-t-on pu avoir l'idée d'employer ce tuffeau d'une blancheur désolante plutôt que du vieux granit de chez nous ?

Si vous voulez contempler le génie gothique dans tout son éclat, de son aurore à son déclin ; si vous voulez vous extasier devant ce qu'il a produit de plus exquis, de plus ravissant, allez à Saint-Pol-de-Léon, la ville sainte. Sa cathédrale est à lui, bien à lui, puisqu'elle a été commencée au ^{xiii}^e siècle et que, depuis le ^{xv}^e, on n'y constate aucun remaniement essentiel. Véritable bijou enveloppé d'une dentelle de pierre, tout y est transparent, à jour, tout y est ciselé ; non pas de cette ciselure un peu froide de Chartres, d'Amiens, ou de Paris, mais

d'une ornementation plus recherchée, plus fine, plus subtile.

On s'est servi pour les matériaux d'un calcaire, à texture serrée, à la couleur chaude, transporté de Normandie, et l'intérieur, accord parfois trop rare, tient les promesses de l'extérieur. Ses tours, ses galeries, ses flèches, ses clochetons laissent passer les rayons du soleil ; des feuilles de chêne et de fraisier courent sur les nervures de la nef et sur les chapiteaux ; les fenêtres dont les meneaux, tant ils sont minces, s'aperçoivent à peine, s'appuient sur un ruban d'ogivettes trilobées et, de quelque côté que l'on se tourne, on se heurte à des sculptures : sculptées les chapelles, sculptés les arceaux, sculptées les balustrades, sculptées les soixante-six célèbres stalles du chœur ; c'est une débauche de figures, de trèfles, de fleurs et de fruits. Et au travers de ce monde animal, de cette végétation pétrifiée, la lumière se joue partout comme entre les fils d'un voile de gaze.

La Bretagne n'a rien enfanté de plus coquet, de plus gracieux, que cette église, égale à celles de l'Île-de-France et du Maine, modèle de restaurations intelligentes, et dont les richesses répandues à profusion enjolivent, sans la cacher, la radieuse beauté. La science et la fantaisie pouvaient-elles aller au

delà, faire mieux encore ? Oui, puisqu'à quelques lieues de Saint-Pol, il y a Quimper.

Cette pittoresque cité ne jouissait pas naguères, paraît-il, d'une excellente réputation, s'il faut croire l'opinion qu'en avait La Fontaine :

« On sait que le destin

« Adresse là les gens, quand il veut qu'on enrage ;

« Dieu vous préserve du voyage » ! (1)

N'en déplaise au bon fabuliste, son conseil n'a point été suivi ; et chaque année, malgré son injuste boutade, y viennent des milliers de touristes volontaires qui ne regrettent ni leur temps, ni leur argent.

Leur première visite est pour la cathédrale qui semble, au fond de la vallée, assise sur un trône ombragé par les verdoyantes collines de l'Odet. Cette métaphore lui convient car, si ses sœurs habitent Tréguier et Saint-Pol, elle les dépasse de toute sa majesté et de toute sa grandeur, telle une reine précédant les princesses de sa suite.

Tout y est immense. Les flèches, bras géants, s'élançant à 75 mètres de hauteur ; les colonnes de la nef font l'effet d'arbres gigantesques soutenant, à plus de 20 mètres, un dôme colossal qui est la voûte. On doit éprouver une impression analogue

1. *Le charretier embourbé.*

au pied d'une montagne. Mais, alors que dans les Alpes ou les Pyrénées l'homme sent trop sa petitesse, cette masse de la basilique cornouaillaise ne l'écrase pas ; elle l'élève au contraire et le transporte dans cette région sereine, où la langue cherche en vain des mots pour traduire son saisissement.

L'incomparable ordonnance de ce vaisseau, long de 92 mètres, est malheureusement gâtée par la déviation exagérée de l'axe du chœur, qu'il faudrait attribuer, selon les uns, à une pensée mystique voulant reproduire la dernière attitude du Christ en croix : « *Et inclinato capite emisit spiritum* » ou, selon les autres (1), à des difficultés purement matérielles, provenant de la juxtaposition du mur de la ville et du manoir épiscopal. Les deux opinions sont vraisemblables ; mais la première s'accorde mieux avec le caractère religieux de l'époque.

A-t-elle des défauts ? je ne sais. Peut-on lui adresser quelques reproches ? je l'ignore. Tout ce que j'affirme, c'est que, lorsque le soleil levant accuse chaque contour, en y mettant sa nuance dorée ; ou lorsque, par un brûlant après-midi de Juillet, ces mêmes contours étincellent dans l'atmosphère lumineuse ; S'-Corentin, poème en pierre, éblouit les yeux les plus indifférents et entr'ouvre, pour l'âme avide d'échapper aux mesquineries quotidiennes,

1. *Le Men. — Monographie de la cathédrale de Quimper.*

une perspective radieuse vers l'infini. On ne songe guère à épiloguer, on se tait et, tout naturellement, se présente à l'esprit la phrase de Mérimée : « Il est en architecture de si splendides folies, qu'à les regarder, on a honte d'être raisonnable ».

Pour donner plus de relief aux cathédrales où nous venons d'entrer, opposons-leur par contraste celle de Vannes.

Elle est chère aux pèlerins qui accourent y vénérer les reliques de saint Vincent Ferrer ; mais les artistes non chrétiens la toisent d'un air dédaigneux et s'éloignent. C'est qu'en réalité, à part son chevet extérieur et une curieuse chapelle du XIII^e siècle à l'intérieur, il est peu digne d'examen cet édifice irrégulier, composite, sans bas côtés, amalgame hétéroclite de tous les styles et de tous les âges.

Et, comme si sa laideur n'était pas assez visible, on l'a accentuée par une multitude de statues polychromées, extraites de la rue du Vieux-Colombier à Paris. Le gothique industriel du quartier Saint-Sulpice a remplacé les captivantes figurines des anciens imagiers et y étale de nombreux échantillons de son ridicule truquage.

Arrêtons-nous à Nantes, pour terminer notre rapide excursion.

La crypte est romane, la façade et la nef du XV^e siècle, le chœur du XIX^e ; donc pas d'unité dans

l'ensemble, qui est cependant superbe et de proportions inusitées : les tours n'ont pas moins de 63 mètres de hauteur et les voûtes sont à 37 mètres au dessus du sol.

Sa silhouette, qui rappelle vaguement celle de Notre-Dame de Paris, est d'une ampleur qui rallie tous les suffrages ; mais, à l'intérieur surtout, on éprouve une sensation bizarre, qu'il est difficile de définir. Il semble que cette masse énorme soit un corps sans vie. L'effort d'une ou de plusieurs intelligences supérieures se devine pourtant depuis sa base jusqu'à son chevet ; mais le cœur, ce quelque chose d'intime qui fait rêver et prier, en est absent. On a essayé de la meubler, sans y parvenir. Les piliers qui avec leurs jolis bas-reliefs ornements soutiennent le buffet d'orgue, le tombeau de Lamoricière, le cénotaphe même de François II et de Marguerite de Foix, sublime ouvrage de Michel Columb, n'étaient pas sa nudité. Ils paraissent n'être, sous une clarté aveuglante et crue, que des ajoutés inharmoniques.

Et puis, dussé-je être accusé de parti pris et d'injustice, je suis dépaysé entre ces murs blancs, je me crois en Touraine. Je pense à mon granit bleu, à mes porches mystérieux, aux sombres recoins de chez nous ; tout cela est là-bas !... Ici, ce n'est déjà presque plus la Bretagne !...

Nos cathédrales sont des actes de foi. Elles déploient une somptuosité, une magnificence, que beaucoup de contrées pourraient leur envier ; elles proclament éloquemment aussi les aspirations plusieurs fois séculaires de toute une race croyante.

Mais ce qui les caractérise, c'est qu'en ayant un air de famille, on ne saurait les confondre, car chacune d'elles conserve son cachet particulier. Sans parler de Saint-Malo, de Saint-Brieuc et de Vannes, on trouve à Rennes la richesse de la décoration intérieure, à Dol la pureté du style, à Tréguier la distinction fière, à Saint-Pol la coquetterie de la parure, à Quimper la majesté souveraine, à Nantes une dignité noble, quoique un peu étrangère ; et c'est ainsi que leur groupement justifie la définition que l'on a donnée du beau « l'unité dans la variété ».



Après ces palais érigés au siège des évêchés, après les basiliques, abordons les églises, ces maisons communes des morts et des vivants, qui joignent si étroitement le passé au présent et à l'avenir. Art dévôt toujours mais extrêmement divers, ironie, humeur triste et idéale caresse, rien n'est plus sincère et plus imprévu que la Bretagne de pierre.

Les miracles que créèrent, parmi les ajoncs des landes et jusque dans les dunes des grèves, l'amour et la piété des humbles, sont innombrables ; s'il nous est impossible de les étudier tous, respirons au moins les parfums de cette floraison bénie. Sur notre terre si dure, obsédée par la mer, image de l'infini qui enfante et dévore, le moindre clocher n'évoque-t-il pas mieux que partout ailleurs cet autre infini, celui de l'âme, où tout se réalise et s'accomplit !

Sous les règnes de Jean V et de François II, la nation bretonne, lassée de guerres et d'aventures, goûta les douceurs d'une paix relative ; car la paix absolue n'existe pas plus pour les nations que pour les individus. Ses ducs s'appliquant à développer son commerce, son industrie, son agriculture, elle regorgea de bien-être, de prospérité et cette période tranquille, de 1420 à 1589, fut pour elle un siècle d'étonnante virilité.

Tourmentée depuis longtemps d'une ardeur comprimée, elle se met à transporter des rochers, à

remuer des montagnes, en orientant vers l'idée religieuse son élan et ses inspirations poétiques. Des confréries de menuisiers, de forgerons, de couvreurs, de maçons, se forment et la parcourent en tous sens, leurs outils sur l'épaule et aux doigts un rosaire. Alors, au bruit des hymnes et des cantiques, au son du biniou, le chêne tapisse les chapelles assombries, le rude kersanton, pétri comme de l'argile, s'attendrit sous le ciseau, se découpe en guipures, se déroule en arabesques. Sous chaque assise, sous chaque poutre, contre chaque angle, le long de chaque corniche on voit grimacer ou sourire des myriades de saints, de dragons, de démons, de grotesques : mélange de pensées terribles ou plaisantes, angéliques ou burlesques, exécutées avec une adresse qu'on attendrait vainement de l'habileté moderne.

Le peuple entier, semble-t-il, soulevé dans un magnifique élan de foi ardente, se précipite à genoux et change en prières toutes ses actions. Des gens s'en vont de village en village. Les uns se vouent uniquement à la construction des oratoires dédiés à la Vierge, les autres s'imposent l'obligation de sculpter chaque jour un nombre déterminé de feuilles ou de trèfles ; c'est ce qu'ils appellent le chapelet du picoteur. Et ce ne sont pas de froids copistes, de serviles imitateurs de l'art antique, reflet du poly-

théisme ; il enfantent vraiment, quoiqu'on en ait dit, un art national, qui n'est que la sublime oraison d'un âge qu'aucun autre n'a jamais égalé.

Les castes se confondent, les privilèges disparaissent, toutes les bonnes volontés sont mises à contribution ; il y a de la besogne pour tout le monde :

- « Et les frères maçons dressaient leurs équipages,
- « Grands seigneurs s'attelaient avec les roturiers ;
- « Prêtres, moines et clercs tiraient sur les cordages,
- « Grandes dames lavaient les blouses d'ouvriers » (1)

Chacun accomplit l'ouvrage de son goût, il l'achève, et la gloire de l'œuvre terminée retombe sur tous, ou plutôt, s'adresse à ce Maître adoré devant lequel, architectes et simples apprentis, riches et pauvres s'agenouillent après avoir, en son honneur, versé leurs sueurs et sali leurs mains.

De quelle persévérance firent preuve ces artisans et quelle patience ne leur fallut-il pas pour édifier ces forêts de piliers et de nefs, depuis la masse inébranlable des troncs jusqu'aux délicieux caprices des ogives, pour percer à jour ces rosaces où filtre la lumière et ces tours d'où s'envole l'harmonie, pour dresser ses translucides aiguilles qui se perdent dans les nuages, traits d'union aériens jetés entre le

1. P. Fougeray. — Œuvres choisies, p. 220.

monde et le ciel des bienheureux! Qui dira jamais la somme d'énergie qu'ils dépensèrent à cet ingrat et pénible labeur, et leur modestie, et leur humilité, puisqu'ils ont refusé de le signer!

- « Sur leur tâche inspirée
- « Pas un nom qui soit lu;
- « Ainsi qu'ils l'ont voulu,
- « Leur mémoire ignorée

- « Demeure sans renom,
- « D'âge en âge bénie.
- « Nous savons leur génie,
- « Mais Dieu seul sait leur nom ». (1)

Eh quoi! sur ces millions de blocs taillés il n'y a pas une signature, pas une lettre, pas une marque? Non; rien! Ces infatigables artistes, en réalisant leur rêve, ont tenu à rester oubliés, inconnus. C'est du Christ qu'ils attendaient leur récompense et, pour tout remerciement, pour tout salaire, ne lui demandaient qu'un petit coin dans son Paradis.

C'est donc du xv^e siècle, et de la première moitié du xvi^e, que datent la plupart de nos églises. Pendant cette longue époque, le gothique flamboyant

1. Madame Sophie Hue — *En Bretagne*.

atteignit son apogée et, quoiqu'il puisse être considéré comme une certaine décadence du style ogival, « ses imperfections furent atténuées en Armorique par la science des constructeurs, l'influence persistante des traditions antérieures et la nature des matériaux ». (1)

Puis, la Renaissance fit son apparition et, alors que les Côtes-du-Nord et le Morbihan commençaient à subir cette francisation qui avait déjà envahi l'Ille-et-Vilaine et la Loire-Inférieure, le Finistère gardait fidèlement le cachet celtique et le cachet chrétien. Disséminés ailleurs, ils abondent là les monuments de transition, où les dehors imposants de l'antiquité ressuscitée se marient à toutes les grâces de l'ogive et, c'est dans le Léon surtout qu'il faut aller chercher les éléments distinctifs qui constituent à proprement parler l'art breton, je veux dire les *jubés*, les *porches* et les *clochers*.

Le jubé fut, au Moyen Age, un luxe que ne se payèrent que quelques cités florissantes, telles Paris à S^t-Etienne-du-Mont, Troyes à la Madeleine et Alby à S^e-Cécile. Chez nous, les villes en sont dépourvues et c'est le plus souvent au fond des campagnes, dans des églises très modestes, parfois même dans des chapelles abandonnées, qu'on les découvre. Le but qui les inspira ne fut point l'orgueil, mais le

1. Pocquet. — *Histoire de Bretagne*, IV, p. 630.

désir d'embellir un sanctuaire privilégié et chéri. Qu'ils soient en pierre ou en bois, ils offrent tous certaines analogies, résultant du même âge qui les vit naître et de la même tendresse qui les sculpta. Le mieux, dans ce cas, est donc de se borner à détailler le plus complet et le plus renommé, celui du Folgoët.

Il est formé de trois arcades en plein cintre, dont les intrados, découpés en trilobes, sont surmontés d'une corniche — prodige de finesse et d'équilibre — couronnée par une galerie de deux rangs superposés de quatre-feuilles. Chaque moulure est décorée d'une guirlande, dans laquelle s'entrelacent les plantes les plus variées. On entre dans le chœur par l'arcade du milieu et les autres sont remplies par des autels, dont les rétables se détachent avec une suprême élégance sur les vitraux du chevet. Toutes ses parties, les piliers couverts de nervures, les nichettes minuscules, les feuilles de choux, les pyramides denticulées en sont si admirablement fouillées qu'on les croirait sorties du creuset et appliquées en relief sur une maquette. Haut de 5 mètres, large de 7, on l'a appelé un miracle artistique et, après s'être avec peine arraché à sa contemplation, on n'en perd plus le souvenir. Quand le ciseau atteint une telle perfection, ce n'est plus de la sculpture, mais de la broderie de Malines, un

camée ou une pièce d'orfèvrerie; et le dessin le plus exact ne peut en donner qu'une faible idée.

Le Folgoët possède le plus beau de nos jubés en pierre; un autre, en bois, rivalise avec lui, au Faouët; il faut citer ensuite ceux de S'-Herbot, de Lambader, de S'-Avoye, de Rosgrand, de Kerfons etc...

En Bretagne, dans les églises de second et de troisième ordres, l'intérieur ne répond généralement pas à l'extérieur. Il n'est pas rare de pénétrer dans des nefs dénuées de tout intérêt, après avoir franchi un portail magnifiquement ornementé. Pourquoi a-t-on marqué tant de préférence pour le dehors? Y eut-il une intention mystique ou simplement une fantaisie? Mystère. Ce qui est certain, c'est qu'on manifesta une prédilection toute particulière pour les porches.

Quelques-uns sont de véritables édifices, comme à Pontcroix, à Kernascleden, à Landerneau, à Landivisiau, à Quimperlé, à Guimiliau, à Bodilis, à Trémaouëzan, à Pleyben, à Carnac; d'autres, des oratoires exigus ouverts sur le cimetière. Quelle que soit leur importance, ils se ressemblent tous.

Un banc en fait le tour et de chaque côté s'alignent des statues de saints, symétriquement placées dans des niches que des dais abritent. Pauvres vieux saints! Depuis combien d'années, combien de siècles sont-ils là, immobiles, exposés à toutes les intempé-

ries, brûlés par le soleil, glacés par le brouillard ! Sur leurs visages moisissés par l'humidité, sur leurs manteaux verdissés de mousse, le temps a mis sa patine ; ils n'en ont qu'un air plus respectable. Les doigts qui les ont taillés ignoraient la statuaire, ils leur ont donné des attributs bien naïfs, des faces bien barbares ; mais parfois sous leur grossière enveloppe perce une étincelle de talent spontané. Et puis, ils ont vu tant de choses, tant d'âmes se sont reposées à leur ombre, tant de pleurs ont été versés à leurs pieds ! Quelquefois, les arêtes de la voûte figurent des branches et des rameaux recourbés. Touchante image !... L'arbre, symbole de la vie et la pierre, symbole de l'éternité se penchent sur tous ceux qui entrent et qui sortent : sur les enfants baptisés, les couples unis et les froids cercueils.

La peinture, la photographie et la gravure ont tellement popularisé nos clochers que tout le monde les connaît. Un paysage n'est pas breton, si à l'horizon ne se profile pas une flèche aérienne et je sais des points culminants, d'où l'œil en découvre jusqu'à quinze ou vingt.

Il est presque impossible de les grouper, en raison de la série des combinaisons, de la multiplicité des modifications et des arrangements, qui ont corrigé et changé les types primordiaux. Leur variété est infinie. Avec beffrois ou campaniles, avec leurs

cloches apparentes ou cachées, avec de frustes encorbellements très saillants ou des angles à pinacles, ils étonnent les professionnels et ravissent le voyageur émerveillé.

Des liens de parenté les rapprochent de leurs frères de France, mais c'est une parenté éloignée. L'emploi exclusif du granit et le climat brumeux ont forcé de supprimer les détails trop minutieux et de rechercher, au contraire, les silhouettes accidentées. La race aussi n'y a-t-elle pas inscrit son empreinte ; ne s'est-elle pas identifiée avec eux ? Ne sont-ils pas à la fois virils et simples, rustiques et grandioses, tristes et fiers, comme ses falaises sauvages, ses chênes, ses rochers et ses landes ?

Que l'on considère, par exemple, celui du Kreisker, pyramide percée de quatre-vingts ouvertures, appuyées sur quatre piliers, reliés par des arcades lancéolées et composés chacun d'un faisceau de colonnettes détachées. Pour en apercevoir le sommet, il faut regarder à 77 mètres de hauteur ; pour en atteindre la plate forme, il faut gravir 163 marches ; et ni Chartres, ni Strasbourg, ni Rouen, ni Fribourg ne présentent une telle sveltesse, un tel fini dans les proportions, une telle pondération des pleins et des vides. Il pourrait servir de modèle, de mesure, à tous les autres et l'on comprend que Vauban lui-même l'ait appelé : « le morceau d'architecture le

plus hardi qu'on puisse rencontrer » et qu'Ozanam ait écrit que « si un ange descendait du ciel, il y défatiguerait ses ailes avant de toucher la terre ».

C'est le roi, il est unique, dira-t-on ; sans doute, mais combien d'autres lui sont à peine inférieurs et pourraient presque lui être comparés ! Ah ! qu'il a raison l'exilé qui, en se souvenant de tout ce qu'il a aimé, hélas ! de tout ce qu'il a perdu, meurt en voyant défiler à travers le voile de l'agonie, dans un rêve, son fossé doré et son clocher de dentelle où nichent mille légendes !

Pour clore ce résumé de nos églises, indiquons les principales.

Eglises romanes, c'est-à-dire celles où le roman domine. — En *Ille-et-Vilaine* : Guignen, Livré, Hédé, Tremblay et les ruines de l'Abbaye de S^t-Sulpice-des-Bois. — Dans le *Morbihan* : S^t-Gildas-de-Rhuys, Ambon, S^t-Gérand, Locmariaquer, Plœmeur, Ploërdut. — Dans le *Finistère* : Daoulas, Locmaria de Quimper, Loctudy, Fouesnant, S^{te}-Croix de Quimperlé, Ponteroix, ruines de Landévennec et de l'Abbaye de S^t-Mathieu. — Dans les *Côtes-du-Nord* : Perros-Guirec, Yvignac, Brélevenez. — Dans la *Loire-Inférieure* : S^t-Philibert-de-Grandlieu, Assérac, Bouvron, Campbon, S^t-Jean-de-Béré, S^{te}-Marie, S^t-Lyphard.

Eglises de transition, qui présentent des parties romanes et des parties gothiques. — *Ille-et-Vilaine* : Notre-Dame de Rennes, Antrain, S^t-Méen, Redon, La Guerche, La Boussac, Brécé, Châtillon-sur-Seiche, Cintré, Domloup, Fougerey-Langon, Messac, Pléchâtel, Visseiche. — *Morbihan* : Ile-d'Arz, Bangor, Bieuzy, Carentoir, Grand-Champ, Langonnet, Merlevenez, Meslan, Molac, Plouay, Noyal-Muzillac, S^t-Servant, Priziac, Surzur, Taupont. — *Finistère* : Bénodet, Guengat, Lanmeur, Locquirec, Plogoff, Plourin, Scaër. — *Côtes-du-Nord* : S^t-Sauveur de Dinan, N.-D. de Lamballe, Bourbriac, Caouënnec, Caulnes, Jugon, Lanvollon, Locarn, Plédéliac, Ploubezre, Plounérin, Plouvara, Tramain, Trégastel. — *Loire-Inférieure* : Guérande, Cordemais, S^t-Gildas-des-Bois, S^t-Jacques de Nantes, Rezé, S^t-Viaud.

Eglises gothiques, des différentes époques du style ogival. — *Ille-et-Vilaine* : N.-D. de Vitré, Champeaux, Bais, Domalain, Bazouges-sous-Hédé, Bédée, S^t-Germain de Rennes, S^t-Léonard et S^t-Sulpice de Fougères, Les Iffs, Paimpont, S^t-Suliac, Trans. — *Morbihan* : Josselin, S^t-Armel de Ploërmel, Elven, Guiscriff, Hennebont, Kervignac, Lignol, Malestroit, Plaudren, Pontivy, Pluméliau, Rochefort-en-Terre. — *Finistère* : N.-D. du Kreisker à S^t-Pol-de-Léon, N.-D. du Folgoët, S^t-Michel de Quimperlé, Pont-L'Abbé, Locronan, Goulven, Trémaouëzan, S^t-Jean-

du-Doigt, Bodilis, Guimiliau, Lampaul, Penmarc'h, Pleyben, Guiclan, La Martyre, Ploaré, Rosporden, S^t-Melaine de Morlaix. — *Côtes-du-Nord* : S^t-Malo de Dinan, Guingamp, S^t-Mathurin de Moncontour, Kergrist-Moëlou, Lannion, Loguivy-Plougras, Plestin, Plouaret, La Roche-Derrien, Rostrenen, Runan et les ruines de l'Abbaye de Beauport. — *Loire-Inférieure* : S^t-Nicolas de Nantes, Batz, Ancenis.

A côté de ces temples éblouissants et riches, laisserons-nous dans l'oubli les églises si indigentes, si ignorées, de nos villages ? Avec leurs voûtes poussiéreuses et leurs toits délabrés, elles se cachent, s'humilient sous les chênes, semblent rougir de leur pauvreté et n'oser l'étaler sous le grand ciel du Bon Dieu.

Elles ont un charme singulier. Ce n'est point leur misère qui frappe, puisqu'alors qu'elles sont vides, on sent qu'elles ne sont pas abandonnées ; c'est plutôt leur pudeur qui émeut. La plupart sont vieilles. De même que les tout petits aiment à joindre leurs mains près du cœur de leurs grand'mères, la prière s'attarde volontiers à l'abri des murailles vénérables. Elles sont, ainsi que les autres, le rendez-vous habituel des générations qui se succèdent, l'endroit choisi où l'on vient demander et gémir, mais avec quelque chose de plus intime, de plus familial : les pères et les fils y posent à la

même place les genoux sur la même dalle. Elles participent davantage à l'existence des fidèles, car elles sont toute l'histoire de vies qui ne se meuvent qu'entre ces deux pôles : le baptistère et la tombe. S'harmonisant avec le pays qui les porte, en parfait accord avec ceux qui les fréquentent, on y retrouve l'impression spontanée d'un besoin, le cri naïf d'un appétit et comme le lit de feuilles du pâtre, la hutte que l'homme s'est faite, pour s'étendre à l'aise à ses heures de fatigue, pour pleurer sans témoins à ses heures d'angoisse.

Mais la piété des déshérités de la fortune se manifeste encore par d'autres signes qui lui appartiennent en propre. Ces édifices coûtent cher et, malgré leurs vastes proportions, comment pourraient-ils loger tous les patrons de la race armoricaine ? Songez donc ; il y en a des centaines et des centaines ! Qu'ils se rassurent ; chacun d'eux aura sa demeure, chacun son trône.

Et voilà qu'au confluent des ruisseaux, au fond des criques et des grèves, au centre des hameaux et des vertes feuillées, sur toutes les crêtes et dans tous les replis du territoire, la croyance en l'intercession des saints a engendré une multitude de chapelles. Chaque paroisse en possède plusieurs. Je n'évoque point ici Kernascleden, rose émaillée

d'argent, épanouie au milieu du désert morbihannais ; ni S^{te}-Barbe du Faouët, inestimable joyau, accroché aux flancs des rocs de l'Ellé ; ni Grâces près Guingamp, ni la Clarté à Baud, ni Notre-Dame-de-la-Cour de Lantic, ni Kermaria de Plouha, ni Kergoat : celles-ci sont des réductions de cathédrales. Non ; je pense aux autres, qui sont, par rapport à l'esthétique, ce qu'est le chaume aux lambris dorés.

Elles ne s'ouvrent que pour le *Pardon*, une fois l'an, et, ce jour-là, leur clochette suspendue dans une infime arcade secoue, en ébranlant la croix de fer du pignon, la rouille qui la ronge. On y accède par des degrés disjoints, usés, et il faut enjamber une dalle schisteuse pour pénétrer dans l'enclos qui les entoure et qu'on nomme le « placitre ». Maisonnettes basses, sans style, sans caractère, si ce n'est quelquefois une moulure ogivale à la porte et une fenêtre flamboyante au chevet, elles sont décorées de lichen et de lierre, comme d'une chevelure patriarcale.

La clef est déposée dans une chaumière ; demandons-la et entrons.

Quand l'œil s'est habitué à l'obscurité, il devine des surfaces noircies par l'humidité ; aux autels, des saints figés dans une raideur toute archaïque ; à la voûte, des goëlettes, qui se balancent mélancoliquement ; quelques ébauches de fresques ; et c'est tout.

Et sur tout cela s'étend une couleur uniforme d'un gris hâlé avec des taches verdâtres ou d'un jaune pâle de soufre ; on dirait que les larmes, qui depuis tant de siècles ont arrosé ce pavé et ces murs, n'ont pas pu sécher. Ah ! ici du moins, l'art national n'a pas été souillé de poussière latine ! Ici, point de Vierges en plâtre peinturluré, point de tableaux criards ; rien que ces statues de bois, dont le réalisme intense efface toutes les perfections affichées des écoles subventionnées, rien que de l'ombre, de la poésie, du recueillement, du silence, c'est-à-dire toute la Bretagne en raccourci.

Dans cette catégorie il faut ranger les chapelles des morts, les ossuaires. Leur destination est bien connue, sans qu'il soit nécessaire de l'indiquer, ainsi qu'à Pencras, où on lit « *Karnel da lakat eskern ar bobl* — Charnier pour les restes du populaire ». C'est là qu'ont lieu les secondes funérailles pour la translation des ossements des ancêtres.

D'ordinaire, ils ont conservé leur aspect primitif et ne sont que des réduits, des apprentis, adossés à l'enceinte du cimetière, soutenus par des piliers vermoulus entre lesquels passent le vent et la pluie. Parfois, ils se sont transformés en monuments complets, remarquables, munis d'un autel, de fenêtres à meneaux et de vitraux. Ceux de la Roche-Maurice et de Saint-Servais sont plus riches que l'église elle-

même; celui de Landivisiau est célèbre par ses cariatides qui figurent des squelettes, des démons, des vices, des vertus, d'un goût macabre et barbare.

Et, comme si leur muette éloquence ne suffisait pas à faire frissonner les vivants, ils sont tous agrémentés d'inscriptions latines, françaises ou bretonnes. Celle de S^t-Thégonnec est la plus longue : « C'est une bonne et sainte pensée — De prier pour les trépassés. — *Requiescant in pace* — *Hodiè mihi, cràs tibi*. — O pécheurs, repentez-vous, — Car à nous, morts, il n'est plus temps. — Priez pour nous, trépassés. — Un de ces jours vous passerez ». « *Memento mori* », dit le *Karnel* de Guimiliau; « *Cogita mori, respice finem* », répète celui de Lannédern. A la Martyre, la langue celtique gémit avec plus d'âpreté et de véhémence encore. Je traduis : « La mort, le jugement, l'enfer froid, — Quand l'homme y songe, il doit trembler. — Fol à coup sûr son esprit — S'il ne voit pas qu'il faut décéder ». C'est partout la même voix, le même refrain hallucinant.

Et le Dimanche, les familles se rendent autour du « reliquaire », s'agenouillent et récitent en commun une dizaine de chapelet pour les âmes, pendant que les enfants distraits épellent, en se jouant, les lettres de la frise.

Le zèle des « logeurs du Bon Dieu » ne s'est point ralenti; chaque jour surgissent de notre sol de nouvelles constructions qui ajoutent quelques perles à sa parure.

Sur la façade de l'église de l'île de Sein, au dessus du porche, on voit cette phrase : « *Stat virtute Dei et sudore plebis* ». La grâce divine, le dévouement des humbles !... Ces mots-là pourraient être gravés au fronton de chacun de nos sanctuaires et nos neveux, qui plus tard en fouleront les seuils, se souviendront, qu'avec le secours d'En Haut, ce fut la foi bretonne qui enfanta tant de merveilles, en accumulant des millions réalisés avec le louis d'or du châtelain et le sou du mendiant.



Enfin, dans ce laconique aperçu de l'hagiographie de notre province, il convient de donner une place de choix aux calvaires.

Un vieux dicton prétend que « du creux de tous les vallons une croix s'élève vers les cieux. — *Ar groaz è Breiz a zav he fenn Beteg ann env, euz pep traonien* ». Ce n'est point exagéré, au contraire. De tous les pays catholiques, le nôtre est sans contredit celui où le signe de la Rédemption a été le plus répandu. Pour s'en convaincre, on pourra se rappeler qu'un seul évêque de Léon, Rolland de Neuville, en fit ériger près de cinq mille dans son diocèse et que, sous la Restauration, quand on songea à relever celles qui avaient été abattues en 1793, on estima qu'il ne faudrait pas moins de 1.500.000 francs pour les rétablir dans le Finistère (1). Contre le vandalisme révolutionnaire, les indigènes avaient pourtant employé toutes sortes de moyens ingénieux. Au près de Plougrescant, on en montre une, terminée par une espèce de pointe, qui n'est autre qu'un bonnet phrygien dont on l'avait surmontée à cette époque pour la protéger.

Bien entendu, il ne saurait être question ici de cette infinité de croix plantées à tous les carrefours, aux coins de beaucoup de nos champs. Quoique chacune d'elles ait sa légende et son rôle déterminé,

1. Souvestre. — *Les derniers Bretons*, I. p. 4.

nous ne devons nous arrêter que devant les calvaires dont la réputation est universelle.

Où les trouve-t-on? Les plus renommés se pressent autour de Morlaix dans cette région, pépinière de monuments, qui s'appuie aux contreforts des monts d'Arrhée — cette échine de la Bretagne, *Keign Breiz* — et descend jusqu'à la mer par des ondulations insensibles. C'est pour le touriste un avantage fort appréciable. Il y en a bien quelques-uns éparpillés dans la Cornouailles du Sud et du Nord-Est : Kergrist, Lanrivain; dans le Goëlo : Runan; dans le Morbihan : le Guéhenno; mais ces isolés n'offrent ni les proportions magistrales, ni l'abondante ornementation, ni la variété de personnages de ceux du Léon.

Peut-on fixer leur chronologie? Pour certains d'entr'eux, le doute n'est pas possible et il ne saurait y avoir de contestation : Guimiliau, Plougastel, S^t-Thégonnec appartiennent au commencement du xvii^e siècle, ou à la fin du xvi^e. Mais pour les autres, on en est réduit aux conjectures; autant d'auteurs, autant de dates. Kergrist serait de 1550 ou de 1560, Lanrivain de 1548 ou de 1552. L'écart n'est pas très sensible; pour Plougouven, il est considérable, puisque le chanoine Abgrall l'attribue à 1606 et Léon Palustre à 1554.

Sait-on les noms des artistes ? Celui du Guéhenno est signé : S. Guillouic et celui de Pleyben : Yves Ozanne. Il est à présumer aussi que celui de Kergrist a été sculpté par les frères G. et P. Jézéquel, architectes de la tour. Quant aux autres, c'est l'incertitude absolue. Les imagiers du Moyen Age, qui ne travaillaient que pour Dieu seul et sa gloire, n'ont rien voulu lui dérober.

A quelle occasion furent-ils construits ? Leur but premier fut probablement de perpétuer dans les esprits le souvenir de la Passion du Sauveur et de traduire sous une forme palpable les scènes du récit évangélique ; mais il y en eut un second. La tradition les désigne sous l'appellation de croix de peste, *kroaziou ar vossenn*, parce que, pendant près de deux siècles, cette terrible maladie ravagea toute la contrée.

En 1564, le chapitre de Quimper déserta « *propter pestem* » et les registres des sépultures de Plouescat mentionnent l'effroyable épidémie qui désola la paroisse, en 1626 et 1627. Dans son *Tableau de la Ligue en Bretagne*, l'abbé Moreau affirme que les habitants, dépouillés par les brigands de La Fontenelle et par les troupes du duc de Mercœur, agonisaient dans les fossés et que leurs cadavres étaient dévorés par les loups. Il ajoute : « Après la famine, la peste se déclara. Elle débuta par les coureurs de routes

et s'attaqua aux riches, obstant que c'estoit, disoient-ils, le mal des gueux, et en moururent des plus huppés ».

Ce fléau, qui frappa si vivement l'imagination populaire et dont de La Villemarqué nous a peint l'affolement dans son immortel *Barzaz-Breiz* (1), poussa les gens des cantons menacés à promettre de bâtir des calvaires pour être épargnés. Ceux de Guimiliau, de St-Thégonnec, de Pleyben, et sans doute d'autres, ne furent donc que le résultat de vœux, l'accomplissement de désirs exaucés.

De quelle matière s'est-on servi ? De cette pierre incomparable que l'on emploie encore de nos jours pour beaucoup de nos édifices, de ce granitello, extrait des immenses carrières de Logona-Daoulas et que l'on peut opposer au plus beau granit de l'Égypte. Le monde entier en a vu à Lourdes un échantillon. La croix, en fin kersanton, qu'Yves Hernot y a élevée, prouve que notre art contemporain n'a point dégénéré et que nos statuaires d'aujourd'hui sont les dignes successeurs, presque les rivaux, des statuaires d'autrefois.

Une particularité curieuse les fait reconnaître à première vue, c'est que le motif, la croix, est toujours un fût bosselé ou écoté d'épines. Certes, ils n'ont pas tous la même valeur et il en est peu

1. *La peste d'Elliant*, p. 52.

auxquels on ne pourrait adresser des reproches. L'anachronisme y est la règle et non l'exception, les styles s'y bousculent, les proportions en sont défectueuses ; « mais un idéalisme vivace soulève les humbles acteurs de ces drames plastiques, assouplit ces pauvres images. L'âme bretonne y palpète et l'on peut y saisir une de ses manifestations les plus touchantes dans sa lutte souvent heureuse contre la matière, qu'elle finit par dompter à force d'entêtement, de foi opiniâtre, cette même foi qui chez les ouvriers suppléait à l'habileté du ciseau et tournait leurs gaucheries en séductions ». (1)

Le chanoine Abgrall, qui les a étudiés et décrits avec un amour qui n'a d'égal que sa science, les divise en trois classes :

1° Les calvaires de premier ordre, composés d'un grand massif de maçonnerie. Autour du pied se développe en deux zones superposées toute une série de scènes de l'enfance, de la prédication et de la passion de Notre-Seigneur ; le tout surmonté d'un crucifiement, comprenant la croix du Sauveur et celles des larrons, sans compter un certain nombre de bourreaux, avec le centurion et les princes du peuple à cheval. — 2° Les calvaires secondaires, qui comportent un massif de plus petite dimension,

1. *L'âme bretonne*, p. 187, par Le Goffic ; auquel nous avons emprunté plusieurs des détails qui précèdent et qui suivent.

avec un seul rang de personnages, adossés à ce massif, ou sur la plate-forme. — 3° Les calvaires de troisième ordre, comprenant la croix de Notre-Seigneur, avec quelques personnages groupés ou isolés. (1)

Disons un mot des principaux.

L'honneur d'en être le doyen revient à celui de Tronoën. Avoir des cheveux blancs est un privilège qui ne va pas sans certains inconvénients, surtout quand la vie a été traversée d'orages. Celui-ci, perdu dans le désert de sable de la baie d'Audierne, en a tant vu, il a essuyé de si furieuses tempêtes, la pluie et les vents de la mer l'ont à tel point corrodé, qu'il est difficile d'en identifier les détails. A la longue, on distingue cependant l'Annonciation, l'Adoration des Mages, la descente aux Limbes : ceux-ci figurés par la gueule d'un dragon, d'où sortent Adam et Eve.

Il dut servir de type, dont on s'inspira pour les autres. Ses pierres rongées par les éléments, ses croix penchées, ébranlées par les ouragans, son aspect de désolation et d'abandon, lui donnent une physionomie étrange. Malgré sa vétusté et son état de délabrement, à cause aussi du sublime horizon qui l'encadre, il produit néanmoins une impression de noblesse un peu lourde, qui fait songer à la grandeur barbare des sarcophages antiques.

1. *Architecture bretonne* — p. 127.

Celui de Plougastel est en son genre le plus beau, non seulement de Bretagne, mais de France. Bien qu'il ne fut commencé qu'en 1602 et achevé en 1604, on le considère comme une des meilleures conceptions du Moyen Age qui, dans notre province, dura plus longtemps qu'ailleurs.

Presque tout l'Évangile y est buriné, puisque toutes les scènes de l'Incarnation et de la Rédemption y sont représentées en vingt-huit tableaux, depuis le mariage de la Vierge jusqu'à la Résurrection. Sorte d'arc de triomphe bouché, appuyé aux angles par des arcades, deux cents personnages évoluent sur son socle, dans le costume de la fin du XVI^e siècle et, avec tant d'expression, tant de réalisme, qu'ils ont l'apparence de portraits. Ils semblent réellement penser, parler, dormir, marcher, et la verve bouffonne de bon nombre d'entr'eux est si grotesque, qu'on la dirait empruntée aux gravures de Callot. La plus originale des scènes est l'entrée du Christ à Jérusalem : le Messie franchit le seuil de la ville sainte, précédé de paysans en *bragou-braz*, qui sonnent du biniou, jouent de la bombarde et du tambourin.

La croix de Notre-Seigneur, ainsi qu'une vigne en espalier, est à plusieurs branches ; sur l'une de ses traverses, sont le centurion et un pharisien à cheval ;

sur l'autre, Marie et S^t Jean. Les larrons, littéralement embrochés, se livrent à des contorsions qui indiquent leurs tourments. Leurs âmes ont la forme de petits corps nus qu'un ange, à droite, emmène au ciel et qu'un démon, à gauche, précipite en enfer. Ces croix qui émergent, par un problème d'équilibre, au-dessus de cette multitude de délicieuses statuettes, constituent un ensemble d'un effet grandiose et ravissant que l'on admire sans réserve, et qui, nous allons le voir, n'a jamais été parfaitement imité.

A Guimiliau, le calvaire manque de proportions. L'unique croix qui le surmonte est trop grêle, ne se dégage pas suffisamment, et a l'air d'un accessoire. « Cela tient à ce que le développement de la base, au lieu de s'opérer en hauteur, s'accuse en largeur, par suite de la substitution du système des appendices rectangulaires à moitié découpés en contreforts au système du massif octogonal ». (1)

C'est par les figurants qu'il se rachète. Les attitudes des juges hautains et rusés, des soldats provocants, de Jésus triste et grave, sont bien rendues : surtout dans l'émouvant épisode de Catherine-la-Perdue qui ne se rapporte, il est vrai, que de très loin au drame de la passion et dans la fuite en Égypte, où S^t Joseph, en robe de moine et la corde aux reins,

1. Le Goffic. — *L'âme bretonne*, p. 205.

traîne si douloureusement la jambe derrière l'âne, qu'il a tant de peine à suivre. On y remarque cependant un peu de laisser-aller, de désinvolture, conséquence fatale de l'esprit et des mœurs de l'époque où il fut construit : on a dû copier les sbires du cortège sur les soudards brutaux, fanfarons et noceurs, qui composaient la soldatesque, plutôt que l'armée d'Henri III.

Un escalier accède à la plate-forme, où se creuse un enfoncement destiné à recevoir un autel. Peut-être y montait-on autrefois pour prêcher, pendant la semaine sainte ou la fête des morts, devant la foule massée dans le cimetière.

Dans l'art et dans la vie, rien n'est plus difficile que d'observer une juste mesure, et l'on n'évite généralement un excès que pour tomber aussitôt dans un autre. A Guimiliau, la représentation inférieure écrasait la croix; à Saint-Thégonnec, c'est tout l'opposé. Et ici, il n'y a pas seulement une croix, mais trois, s'élargissant, se surchargeant sans raison, n'ayant plus pour les soutenir qu'un étroit massif qui croule sous leur poids, et à l'extrême bord duquel les personnages raides, mesquins, s'alignent, comme des objets de piété à la devanture d'une boutique ambulante. C'est une œuvre avortée.

En somme, ce qui choque le plus dans ces derniers édifices, c'est un rapport défectueux entre le

tout et les parties. Ceux de Pleyben et de Plougonven ont su vaincre cette difficulté et, si la figuration en était moins restreinte, si elle n'était pas réduite à sa plus simple expression — puisque une *Pieta*, les quatre prophètes et un portement de croix en font tous les frais — je n'hésiterais pas à les classer parmi les modèles du genre, peut-être même à leur octroyer le premier rang.

Deux voûtes en berceau qui se croisent dans le grand carré, formant au milieu une voûte d'arête avec clef et transformant le socle en légers contreforts, donnent à celui de Pleyben une élégance qu'on ne retrouve pas chez les autres. Les groupes, distribués avec infiniment de goût, vêtus de pourpoints taillés, de fraises et de harnois à la Henri II, ajoutent à son cachet une note très particulière d'archaïsme.

A Plougonven, même accord définitif de grâce et de majesté. Et quand on n'irait visiter celui-ci que pour regarder la face du Christ, imprimée sur le mouchoir de Véronique, on se féliciterait du voyage. Toutes les agonies du Golgotha revivent dans ces yeux résignés, dans la pureté de cette bouche, dans ce front large, ridé, que les tortures ont sali et qui paraît contenir tout un monde d'angoisses, illuminé d'un reflet de divins espoirs.

Tronoën, Plougastel, Guimiliau, Saint-Thégonnec, Pleyben et Plougonven forment la série des six

grands calvaires. Si le sujet n'était pas si vaste, que d'autres ne pourrions-nous pas y joindre! Quillinen, svelte pyramide de plusieurs étages avec ses cariatides et ses banderoles que déploient des anges; Le Guéhenno, aux bas-reliefs délicatement fouillés, à la corniche Renaissance où trônent les évangélistes; Runan, disposé en chaire à prêcher; et Lampaul, et Sizun où les trois gibets dominent l'arc de triomphe; et le Ménez-Hom, d'une simplicité si sévère; et Saint-Véneç, et Pencran, et La Martyre!....

Un jour, au cours d'une excursion aux alignements de Carnac, je fis un rêve. Il me sembla voir une étendue immense, cent fois plus large que la plaine du Méneç, et cette lande était nue, désolée, inculte. Tout à coup, un éclair brilla dans les nuages; une voix retentit, criant un appel que je ne compris pas, et voilà que des limites de l'horizon monta une sourde rumeur, pareille aux grondements d'un orage lointain. Le bruit augmenta d'intensité; je m'aperçus alors qu'il n'était produit que par des croix, qui roulaient sur le sol et s'avançaient vers moi. D'abord à peine perceptibles, à mesure qu'elles s'approchaient je les distinguai plus nettement; il y en avait des régiments, des armées, qui marchaient, marchaient toujours.

En tête, venaient d'énormes massifs, chargés de statues; derrière eux, des rectangles plus étroits, plus étriqués; et puis, des milliers, des milliers d'autres, sans architecture, sans un ornement, sans rien. Quand elles furent rendues sur la plaine où je me trouvais, elles se rangèrent immobiles et, bien qu'elles se touchassent toutes, leurs files s'allongeaient sans cesse, à l'infini. Aussi loin que mon regard pouvait se porter, de quelque côté qu'il se tournât, il apercevait des bras, des bras encore, traçant

« Le geste qui pardonne, et console, et bénit ». (1)

Quel spectacle! Qu'ils étaient petits, mesquins, les menhirs préhistoriques barrant les sillons morbihannais!

Et j'entendis, dans une langue qui m'était étrangère, des chants s'élever, moduler leurs plaintes: un peuple entier était là, prosterné devant les symboles sacrés. Et le voile qui couvrait cette évocation, hélas fictive! se déchira et je les reconnus mes croix, les chères croix d'Armor, devant lesquelles, depuis 1.400 ans, les Bretons sont agenouillés.

Le 15 Avril 1907, au début d'un congrès qui se tint à Rennes, l'archevêque, Mgr. Dubourg, lut à l'assistance une dépêche ainsi conçue: « Rome,

1. Botrel. — *Coups de clairon*, p. 57.

14-4-07. Saint-Père, apprenant avec plaisir que membres Bonne Presse vont se réunir demain en congrès, sous votre présidence, vous charge de leur annoncer bénédiction apostolique, témoignage de bienveillance et souhait que Bretagne, rempart de la foi en France, reste fidèle à son glorieux passé. Card. Merry del Val ».

La Bretagne, rempart de la foi !... Cette expression était trop flatteuse pour que nous ne nous empressions pas de nous en emparer. Nous l'avons prise pour épigraphe de ce livre ; mais nous tenons à la consigner encore ici, car elle est, à elle seule, le meilleur résumé de ce chapitre.

Si, tout autant que la foi en général, la foi bretonne peut être comparée à une citadelle imprenable, n'est-ce pas à cause de ses monuments religieux ? Ses cathédrales n'en sont-elles pas les donjons, ses églises les tours et ses chapelles les bastions ? Les pierres n'en sont-elles pas les âmes, unies, depuis les assises jusqu'aux créneaux, par l'indestructible ciment de la charité chrétienne ? Et cette forteresse n'a-t-elle pas ses sentinelles avancées, qui la défendent, qui la protègent, partout disséminées dans ce

« Pays hérissé de calvaires,
« Par une race ivre de Dieu » ? (1)

1. Le Braz. — *La chanson de la Bretagne*, p. 56.

Que le Souverain Pontife et la France s'appuient avec confiance sur ce rempart. Il ne faillira pas à sa tâche, parce que tout, dans ce bloc compact, est en granit et parce qu'à son sommet, bien haut, flotte une oriflamme, où se détache une blanche hermine : cette noble bannière, qu'on a pu déchirer et salir, mais qui ne s'est jamais souillée.





CHAPITRE VI

❧ LA FOI ❧

dans les pèlerinages bretons

BATIR des églises, c'est bien ; les fréquenter, c'est mieux et on peut dire que la visite des sanctuaires constitue l'un des signes les plus évidents et les plus essentiels de la piété. Quoi de plus naturel, du reste ?

La vertu des saints se communique souvent aux objets qui les représentent, ou qui leur ont appar-

tenu. Des reliques, une statue, l'eau d'une fontaine sanctifiée par une apparition miraculeuse établissent entre le ciel et la terre des relations merveilleuses, qui se manifestent par des prodiges aux yeux charmés de la foule. Et, quand une dévotion s'est implantée sur un coin de terre inconnu, quand elle s'y est développée et qu'elle y a grandi pendant des siècles, on peut être sûr qu'en ce lieu choisi la bonté divine se plaît à répandre ses grâces. C'est l'histoire de tous les pèlerinages.

Le Christianisme n'a cessé de les favoriser, de les entourer de sa tendre sollicitude et, dans sa liturgie, il a composé à l'intention des voyageurs cette touchante oraison, qui porte le nom d'*Itinéraire* : « Servez-nous, Seigneur, de protecteur au départ, de consolateur dans le chemin, d'ombre pendant la chaleur, d'asile pendant le froid et la pluie, de chariot dans la lassitude, de refuge dans l'adversité, de bâton dans les passages glissants, de port dans le naufrage, afin qu'étant conduits par vous, nous arrivions heureusement où nous allons et que nous rentrions chez nous sains et saufs ».

Les assemblées, qu'elles soient religieuses ou profanes (1), présentent en outre un autre avantage, qui

1. Les grandes réunions nationales, chez tous les peuples, doivent leur origine à la religion. Dans l'île de Bretagne, antérieurement au X^e siècle, on les appelait des synodes de fraternité et d'union. » (Myvyrian — Arch. of Wales. t. III, p. 290.)

est de fournir à l'étude un précieux contingent, une mine de documents intéressants.

Les individus, rapprochés, mêlés, y étalent au grand jour, en toute liberté, en toute franchise, leurs appétits et leurs passions ; les races, qui n'ont pour se faire connaître d'autres moyens que leurs deuils et leurs fêtes, s'y montrent tout entières. Rien n'est plus facile alors que de les surprendre, que de les photographier ; c'est comme de la psychologie en images. Les auteurs l'ont compris et, dans leurs récits, leur ont réservé de longues pages. Qui pourrait se vanter, par exemple, d'écrire une monographie complète de la Flandre, de la Provence, de la Bresse, de la Normandie ou de l'Artois, en omettant de parler des kermesses, des félibrées, des vogues, des passées et des ducasses ?

Cette vérité s'impose plus encore pour notre presque-île qui demeure depuis les âges les plus reculés, au moins dans ses sentiments populaires, si étrangement immuable. Si l'on veut saisir sur le vif la nature bretonne, y pénétrer jusqu'au fond, la disséquer à loisir, il faut l'observer dans les *Pèlerinages* et les *Pardons*.

Ces deux mots demandent une explication. Dans le langage courant, on les emploie indistinctement. Seraient-ils donc synonymes ? Nous ne le pensons pas et nous croyons nécessaire, malgré l'opinion

généralement admise, d'établir entr'eux une différence.

L'un et l'autre désignent un rendez-vous au pied d'un autel vénéré; mais, tandis que le terme de *Pèlerinages* convient à une multitude de fidèles qui affluent pour certaines occasions particulières en des endroits, dont la réputation est si étendue dans toute la région, et au delà, qu'en dehors de ces circonstances ils ne cessent pas d'être plus ou moins fréquentés; celui de *Pardons* s'applique plutôt à des réunions qui groupent des pèlerins, une fois l'an seulement, pour honorer le patron d'une fontaine, d'une paroisse ou d'une chapelle. Le *Pèlerinage* est permanent, le *Pardon* transitoire.

Cette distinction n'empêche pas qu'ils aient une physionomie commune, à laquelle les usages locaux n'apportent que de légères variantes, et c'est pourquoi nous ne les séparerons pas dans ce tableau sommaire que nous allons tenter d'esquisser.

Les pèlerinages et les *pardons*, nés d'une pensée de religion, ont conservé un caractère essentiellement religieux. Je sais bien que quelques-uns se modernisent, qu'ils tendent à se transformer en sortes de marchés, de foires bruyantes; mais ce ne sont là que des exceptions. Leur attrait vient de plus haut; ils restent des solennités, où l'on vient avec un esprit grave, où l'on prie beaucoup et où

les cœurs se retrempe, se réchauffent au foyer de l'unité chrétienne.

Ils sont tous précédés d'une vigile chômée et tout le monde vit dans la fièvre des préparatifs. L'église est décorée de guirlandes et de fleurs; sur les degrés de la fontaine, soigneusement nettoyée, s'entasse une batterie de cruchons et d'écuelles; dans les maisons, surtout dans les auberges, lavées, propres, s'accumulent de gargantuesques provisions et, à la tombée du soir, la cérémonie commence par un prologue obligatoire, le feu de joie.

On se rend sur une éminence voisine du sanctuaire, où un bûcher d'ajoncs et de branchages a été dressé; le clergé y va, lui aussi, en procession et, quand l'officiant l'a embrasé et qu'il projette sur l'horizon les lueurs de son foyer incandescent, une immense acclamation retentit en l'honneur de la sainte ou du saint, auquel s'adresse ce premier hommage.

Cependant des villages du bourg, des confins de la paroisse, et parfois de très loin, des gens sont arrivés. Ils ont parcouru des lieues interminables dans les chemins creux et par les grèves; exténués, harassés, ils ne se mettent pourtant point en quête d'un asile, ils n'en auront pas d'autre que l'église, but de leur voyage. Elle sera ouverte toute la nuit. Chacun se presse, se bouscule, choisit la meilleure

place, le plus près possible du chœur, et la nef, si vaste qu'elle soit, toujours trop exigüe, est vite bondée.

Et alors, pendant des heures et des heures, ces milliers de visages fixent, comme en extase, le reliquaire qui contient les ossements du bienheureux et qui, avec sa forêt de cierges allumés, envoie au fond des recoins les plus obscurs des traînées de reflets, des étincelles d'or. Jusqu'au matin, frémit, ainsi qu'un frisselis de feuilles aux souffles irréguliers du vent, le sourd murmure des rosaires chuchotés par des lèvres assoupies. Jusqu'à l'aurore, monte le chant de cantiques, fredonnés par de rudes gosiers de paysans et de matelots, en une rumeur pareille aux roulements indécis d'un orage. Et, à ces mélodies, à ces supplications, un écho répond du dehors : ce sont les voix de ceux qui, n'ayant pu entrer, blottis sous les porches ou couchés dans le cimetière, s'unissent aux prières du dedans en regardant briller dans les ténèbres les vitraux illuminés.

Le lendemain est le grand jour. Dès l'aube, les cloches l'annoncent à toutes volées et bientôt le bataillon des clients attirés du pèlerinage, je veux dire les mendiants, prend position.

Les variétés les plus tristes et les plus répugnantes de toutes les infirmités humaines s'y coudoient : nains difformes, lépreux aux plaies purulentes,

culs-de-jatte dans des brouettes, paralytiques aux membres tordus, aveugles aux yeux blancs, idiots la bave aux dents. Ils s'échelonnent le long des routes, sollicitant l'aumône, criant leurs misères, découvrant leurs honteuses nudités; et, à deux ou trois kilomètres, une double haie d'estropiés signale l'approche du sanctuaire. Ils oublient un de leurs proverbes : « Pauvreté n'est pas un péché; mieux vaut cependant la cacher » (1) et estiment sans doute que, pour atteindre Dieu, il faut marcher dans le sentier de la charité.

Sur la place, il y en a une autre catégorie, composée en majeure partie de femmes qui, pour insignes de leur fonction, portent leurs souliers noués sur l'épaule et à la main un bâton de saule écorché. Elles hurlent : « Qui a un tour d'église à faire nu-pieds? Qui a un tour d'église à faire à genoux »? Dans le premier cas, cela coûte deux sous; dans le second, un réal, cinq sous, et le métier n'est point une sinécure. Nombreux sont les amateurs qui s'adressent à ces « pèlerines par procuration », singulières marchandes de vœux et de rémissions.

La matinée entière est consacrée à la piété, à un perpétuel va-et-vient de la sacristie aux confessionnaux et des confessionnaux à la table sainte. Pendant

1. Brizeux. — *Sagesse de Bretagne*, p. 251.

ce temps, les chemins et les champs, les futaies et les landes se peuplent d'une foule innombrable, dont les rangs épais et tumultueux convergent tous vers un même point, le clocher.

C'est vraiment un curieux spectacle que ces troupes endimanchées, ondulant parmi les frissons des coiffes aux ailes de dentelle, dans le chatolement des broderies et les envolées des rubans de velours. Parfois, au sein de ces vagues en mouvement, un arrêt brusque se produit et un remous les pousse dans les fossés pour livrer passage aux délégations des paroisses environnantes, qui s'avancent, au son du biniou, avec leurs oriflammes tendues par la brise. Lorsque deux de ces processions se croisent, les bannières se penchent, s'inclinent l'une vers l'autre et, en signe d'alliance, se donnent le baiser de paix.

Il est dix heures ; le temple est plein, les murets sont envahis, les tombes prises d'assaut ; la grand-messe commence.

Les offices n'occupent pas toute la journée ; ils laissent entre la grand-messe et les vêpres un assez long intervalle pendant lequel personne ne reste oisif.

D'abord il faut manger et, comme vous pensez bien qu'il n'y a pas dans la commune de salles capables de contenir tant de milliers d'affamés, ils s'assoient à des tables rustiques, qui s'allongent à

leur intention dans la cour des fermes, sous les charmilles, n'importe où. Cela manque de confortable peut-être, mais certes pas de pittoresque.

Ensuite, au milieu de nuages de poussière, on flâne devant les boutiques. On s'arrête à l'appétissant éventaire du magasin de pain d'épice, de *far* et de galette bretonne ; à la loterie, pour gagner de la vaisselle de Quimper ; à l'exposition d'images coloriées, où l'on voit, suspendus à des ficelles sur un portail, Notre-Dame de Lourdes en face du général Boulanger et M. Fallières — qui l'eût cru ? — à côté du Pape Pie X. On achète des souvenirs du *Pardon* : des crucifix, des médailles, des bagues, des épingles en simili or, argent ou corail, des pendoques à la mode italienne, des papillons et des singes en peluche.

Et puis, ce sont les épisodes des vœux particuliers. Les statues sont enserrées de cordons de cire ; des marins posent sur les autels des réductions de navires ; des mères y jettent les bonnets pailletés de leurs nourrissons, des jeunes filles leur chevelure. Les murs sont tapissés de ces symboliques trophées.

Enfin, la visite à la fontaine, usage immémorial. Moyennant cinq centimes, les mendiants préposés à sa garde puisent dans un bol de bois un peu de son eau toute-puissante et c'est à qui en avalera une

gorgée, s'en humectera la figure et les mains, s'en déversera dans le dos ou sur les jambes pour augmenter sa vigueur, pour guérir les engourdissements et les rhumatismes.

A l'appel du carillon, on s'achemine vers les vêpres.

Elles se terminent par la procession, que les pèlerins attendent avec impatience. La croix dépasse le seuil de l'église ; un grand silence se fait dans la foule qui se masse en bordure au ras des maisons, les petits enfants devant, les parents derrière ; les hommes se découvrent, les femmes se signent. Le cortège défile lentement dans l'ordre suivant.

En tête, les bannières, ruisselantes de broderies, dont nos populations sont si fières ; quelques-unes, celles de Guimiliau par exemple, ont une valeur inestimable. L'honneur de les porter est confié aux gâs les plus robustes, qui profitent de cette occasion pour afficher leur force musculaire. Après, les écoliers, précédant les premiers communiantes avec le scapulaire apparent sur la poitrine, et deux brancards : celui de la Vierge que des fillettes soutiennent à tour de rôle et qu'encadre toute une théorie de congréganistes en robes de mousseline, celui de la marine où un bateau pavoisé se balance au dessus

d'un groupe de bébés, au col bleu rabattu, qui demain seront des mousses. Puis viennent le clergé, dont les chapes étincelantes rutilent sous les feux du soleil, et les fidèles, jeunes et vieux, riches et pauvres, confondus, mêlés dans une même foi, dans un même amour, voulant aussi participer à cette manifestation grandiose et pratiquer dans toute son intégrité la belle devise, composée de trois vertus chrétiennes, que notre époque a changées en trois sacrilèges mensonges : la liberté, l'égalité et la fraternité.

Dans certaines paroisses, lorsque la châsse du saint patron n'est pas trop lourde, c'est à elle nécessairement que vont tous les hommages et sur son territoire de prédilection on la promène, enguirlandée, fleurie, dans une gloire d'apothéose. Alors plusieurs fois pendant le parcours, les rangs s'arrêtent et les assistants, courbés, passent sous le reliquaire, en implorant une grâce. Les ossements sacrés, auxquels ce jour-là sont allés tant de soupirs, tant de prières, remontent sur l'autel à leur place accoutumée ; les cloches lancent une dernière note, l'orgue fait entendre une dernière plainte et la fête, en tant du moins que fête religieuse, est finie.

Maintenant que nous avons suivi les diverses cérémonies des pèlerinages en général, rendons-

nous aux principaux « lieux dévots », en récapitulant d'abord les plus fréquentés et en signalant les particularités caractérisantes de leurs *Pardons*.



Si on ouvre l'*Histoire de Bretagne* de Dom Lobineau, on y lit cette phrase : « Ce voyage estoit une dévotion si en usage autrefois, qu'il y avait un chemin tout au travers de la Bretagne, empierré exprès, que l'on appelait pour ce sujet le chemin des Sept-Saints ». Quel était ce voyage ? De quelle dévotion s'agit-il ? Ne se trouve-t-on pas ici en présence d'un pèlerinage ? Autant de questions auxquelles il est facile de répondre en quelques mots.

Presque au lendemain des incursions normandes, nos pères conçurent le projet d'honorer d'une façon spéciale les vieux saints, chefs de leur nationalité, fondateurs présumés ou réels de leurs villes épisco-

pales. Pour cela, ils décidèrent, qu'avant de mourir, tout chrétien devait visiter S^t Corentin de Quimper, S^t Pol de Léon, S^t Tugdual de Tréguier, S^t Briec, S^t Malo, S^t Samson de Dol et S^t Patern de Vannes.

Cette idée ne prit point naissance dans le penchant éminemment pratique et le plus souvent intéressé de leurs invocations, son but ne fut pas d'obtenir des secours célestes, de conjurer telle ou telle calamité ; mais seulement, en s'agenouillant sur des tombeaux, de s'acquitter d'une dette ancienne de reconnaissance envers les sept illustres bienfaiteurs du pays, que le langage populaire, pour bien marquer l'unité de race, nommait aussi les Sept-Frères. Ainsi s'établit ce pèlerinage célèbre, qui dura sans interruption pendant tout le Moyen Age jusqu'au xvii^e siècle, ce *Tro-Breiz*, Tour-de-Bretagne, que l'on s'engageait à effectuer, non *au travers*, comme le dit Lobineau, mais *autour* de la province.

Les pèlerins se servaient pour l'accomplissement de ce vœu d'une route circulaire, qu'on avait baptisée le chemin-pavé ; ce qui indique assez clairement son origine. C'était sans nul doute une voie romaine ou des tronçons de voies, à quelque distance du littoral. Les érudits (1) nous apprennent que la coutume avait choisi pour ces pérégrinations Pâques, la Pentecôte, la S^t Michel et Noël, qu'on appelait

1. M. Trévédy — *Bull. de l'Ass. Bret.*, 1897, p. 129.

les quatre temporaux. Le terme de chaque temporal était de trente jours. On préférait celui de la S^t Michel à la fin des travaux de la récolte, à celui de Noël, saison des longues nuits, des pluies froides, des neiges et des glaces. Toutefois, en dehors de ces dates consacrées, de ces mois bénis, on pouvait en adopter d'autres.

L'itinéraire comprenait à vol d'oiseau 550 kilomètres qu'on devait parcourir à pied, sauf exception bien entendu pour les malades et les infirmes. Les voyageurs ne redoutaient pas la fatigue ; mais, forcés de se prémunir contre les dangers, les attaques, ils se réunissaient par petites bandes, sous la conduite d'un prêtre, ou de quelqu'un habitué à diriger ces circuits. On peut se les figurer en marche, dès le matin, égrenant leur rosaire. Apercevaient-ils une chapelle?... ils y entraient pour réciter une prière. Un calvaire se dressait-il sur leur passage?... ils l'entouraient pour chanter un cantique. A leur approche, les clochers s'emplissaient d'harmonies, les habitants des bourgades leur offraient vivres et provisions, les cathédrales s'ouvraient, les sanctuaires exposaient leurs reliques. Ils allaient, semant les aumônes, apportant partout un rayon de joie et, le soir, goûtaient un repos bien gagné dans une de ces nombreuses hôtelleries, qui s'étaient construites d'elles-mêmes au bord de la voie sacrée.

Voilà ce que fut le *Tro-Breiz*, cette croisade nationale et plusieurs fois séculaire, dont on peut suivre les étapes encore, en recherchant les autels, les édifices et les fontaines dédiés aux Sept-Saints. Mais ce vocable n'est le plus souvent qu'un vague souvenir. Il n'y a guère qu'à Quimper, à Erquy et à Vannes qu'un monument rappelle leur culte collectif. N'est-ce pas regrettable ? Quand donc ces grands hommes seront-ils fêtés ensemble, comme ils devraient l'être ? Quand donc ces grands saints reprendront-ils, dans nos églises et dans nos cœurs, la place qu'ils y occupaient jadis et qu'on aurait dû considérer comme un devoir bien doux de leur conserver à jamais ?

Le Breton — il est évident que je mets à part le marin — est doué d'une nature essentiellement sédentaire. L'imprévu est pour lui sans attrait. Il s'enchaîne volontairement à ses champs, à sa maison, à son jardin ; quand il est obligé de les quitter, il pleure. Il a horreur de bouger. Cette réflexion paraîtra inopportune après les pages qui précèdent ; pourtant elle ne les contredit pas, elle les appuie plutôt, car l'exception confirme la règle. Seule la piété, parce qu'elle est à ses yeux une obligation qui domine toutes les autres, peut l'arracher à ses chères habitudes et le décider à délaisser pendant quelque temps, ou même à abandonner pour toujours, sa patrie bien-aimée.

Le *Tro-Breiz* vient de nous en fournir une preuve, Lourdes nous en fournira une de plus.

Je n'ignore pas que le cosmopolitisme de ces pèlerinages devrait nous empêcher de les signaler ici ; mais comment oublier que, chaque année, des trains bondés partent de chez nous pour les roches de Massabielle ? J'en sais qui s'en plaignent. Ils prétendent qu'on risque d'altérer les croyances en les dépaysant ainsi, en les entraînant vers des statues lointaines et que, selon le charmant dicton briochin : « le paradis ne se gagne qu'aux pieds des saints de son pays ». Il n'en est rien. Des enfants ne s'exilent point en courant saluer leur mère et, si éloignée que soit sa demeure, on est encore chez soi, puisque l'on est chez elle.

Leur arrivée là-bas est un événement, quand ce ne serait qu'à cause de leurs costumes, qui mettent au moins un peu de couleur locale sur la monotonie des vestons internationaux.

Les hommes ont gardé le chapeau à ruban de velours, la veste et le gilet bleu de roi ou violet d'évêque, passémentés de dessins brodés et tiquetés de boutons à grelots de cuivre. Une ceinture de zouave leur entoure la taille et les plus âgés portent les cheveux longs bouclés, tombant sur les épaules, les *bragou-braz* surannés et les jambières. Les femmes, aux yeux lapis ou vert-de-mer, sont ficelées

dans des jupes, où se perçoivent des liserés roses. Quelques-unes ressemblent à des marquises ruinées du siècle de Louis XIII, avec leurs collerettes godronnées, tuyautées de petits plis, et leurs corsages sou-tachés de croissants. D'autres — les Bigoudènes — à des Hollandaises, avec leurs robes frangées d'orange et les muticolores paillettes de leurs coiffes.

Ils descendent à la gare, se rangent en lignes et de leurs voix sonores, salées par les embruns, entonnent cet orgueilleux refrain :

« Nous venons encor du pays d'Arvor,
« Où le sol est dur, où le cœur est fort.
« Fiers de notre foi, notre seul trésor,
« Nous venons du pays d'Arvor ».

Sur les trottoirs, la population se tasse pour les voir, on les acclame et un même cri vole de bouches en bouches : « Voilà les Bretons » !

La Vierge aussi leur fait bon accueil et, du haut de son rocher, leur sourit tendrement. Il y a si longtemps qu'elle les connaît ! Elle les attendait.

Voulez-vous savoir l'impression qu'ils produisent à la grotte ? Ecoutez ce qu'en dit un témoin, dont le style, à travers trop de réminiscences de l'école naturaliste, a su peindre certaines scènes avec un relief et une vigueur inimitables :

« Ballotés par les remous de la foule, écrit
« J. Huysmans, remorqués en avant et refoulés en
« queue par les sœurs du S'-Esprit et par le clergé,
« les Bretons pourtant gagnent la grotte. Mais tout
« est plein... Et tandis que le Midi sombre che-
« mine, en beuglant, sur les lacets du coteau, on
« parvient tant bien que mal à les caser et ils prêtent
« l'oreille au sermon d'un de leurs recteurs, huché
« dans la chaire. Ils se tiennent découverts et atten-
« tifs ; et, quand le chapelet se dévide, tous fixent
« béats la statue de Notre-Dame. On les bouscule,
« on les bourre, on presse leurs vastes pieds pour
« ouvrir dans leurs rangs une nouvelle voie pour
« les grabataires, nul ne se plaint et ne s'interrompt.
« Ce ne sont plus les patauds endormis de tout à
« l'heure ; mais de braves et d'humbles gens qui
« implorent, avec la piété sincère et forte de leur
« race, cette Vierge qu'ils sont venus de si loin
« pour vénérer. » (1)

A ce tableau, si exact et si éloquent dans sa brièveté, faut-il ajouter quelque chose ? Un mot seulement, que je surpris un jour sur les lèvres d'un incroyant, alors qu'une centaine de paysans de la Cornouailles et du Léon, tête nue, enserraient l'élé-
gant calvaire d'Hernot, *leur* calvaire, en murmurant

1. Huysmans. — *Les foules de Lourdes*, p. 57.

des *Ave* : « Vraiment, s'écria-t-il, ces hommes-là vous donneraient envie de prier ».

Des liens trop intimes, trop étroits, unissent Marie à sa mère, pour qu'il soit possible de les séparer. Comme les âmes qui vont spontanément de l'une à l'autre, franchissons la distance qui sépare les sommets pyrénéens des landes morbihannaises et, sans chercher de transition, arrêtons-nous à cette station, la seule en France qui avec celle de Rocamadour soit surmontée d'une effigie sainte, à la porte de ce village, hier ignoré, devenu miraculeusement aujourd'hui la Capitale religieuse de la Bretagne.

Sainte-Anne-d'Auray n'est ni une cité florissante, ni une contrée pittoresque, ni une terre productive ; c'est une basilique. En dehors d'elle il n'y a rien, c'est à elle que tout converge, elle est le centre de tout ce qui l'enclave, de quelques maisonnettes, de deux hôtels et d'une fontaine, qu'elle écrase de sa lourde masse et de sa tour monumentale.

A première vue, l'édifice étonne et déconcerte. La fusion harmonieuse de l'élément classique et de l'élément ogival qui la compose paraît manquer de légèreté et de grâce ; il faudrait deux travées de plus à la nef pour atteindre son prolongement normal ; on n'y rencontre enfin aucun de ces caprices, aucun de ces détails inopinés, qui réservent toujours

quelque surprise dans les cathédrales du Moyen Age. Mais à l'intérieur, les critiques et les préférences s'effacent devant un sentiment plus élevé. On s'aperçoit de suite que, si le peuple breton a dépensé ailleurs son intelligence, ici il a mis tout son cœur, c'est-à-dire cet organe vital, source inépuisable de toute émotion, de tout enthousiasme et de tout amour.

L'église de Sainte-Anne est la parfaite image du tempérament armoricain, solide, majestueuse, d'une force contenue et pourtant souveraine. Une incomparable pureté de lignes promène, sans le fatiguer, le regard dans tous les sens. Il suit avec aisance la succession des arcades et des piliers, les colonnes qui montent si hardiment à travers tous les accidents d'architecture, les nervures en granit des voûtes, dont le dessin, en croisée d'ogive, tantôt se ramasse et tantôt s'élargit avec tant d'ampleur. Au fond de l'abside se déploie une admirable fresque, (1) où la sainte aïeule de Jésus, planant dans l'azur, console ceux qui combattent, qui souffrent et qui pleurent, représentés par un zouave pontifical, un marin naufragé et une mère inquiète. (2)

L'ornementation est insolite, en ce qu'elle se borne à deux motifs exclusifs, le lys et la coquille. Séparés,

1. Œuvre de M. Charles Lameire, que son *Catholicon* a rendu célèbre.

2. En hébreu, le nom d'Anne signifie : grâce, amour, prière.

juxtaposés ou entrelacés, on les trouve partout, dans le bois des confessionnaux, sur les chapiteaux, dans le fer forgé des grilles, sur les panneaux de la chaire, dans les frises des autels. Et, sur ce thème, si simple en apparence, l'artiste a brodé une telle variété de combinaisons que l'œil en est ébloui et charmé. La coquille se retrécit ou s'évase, se pose alternativement sur sa pointe ou sur sa base. Le lys héraldique fleurit à côté du lys naturel; ou il semble sortir de sa tige, ou il s'épanouit; ou il se pelotonne en des dimensions minuscules, ou il se déroule en des proportions gigantesques. (1)

Dans le symbolisme chrétien, la coquille est l'insigne traditionnel du pèlerin. On ne pouvait mieux indiquer la raison d'être de cette basilique, où se présente à chaque pas l'idée de pèlerinages qui sont venus ou qui viendront.

Au dehors, comme du haut d'un phare, la statue de S^{te} Anne se hausse à 76 mètres dans les airs, pour qu'ils la guettent de plus loin; de vastes espaces ont été aplanis pour les assembler, de larges portiques érigés pour les abriter. Au dedans, il n'y a pas un vitrail sans blason, pas une crédence sans des initiales, pas une pierre sans des lettres gravées. Les tableaux attachés aux murs, ces milliers de peintures dont l'éloquente naïveté arrache des larmes aux plus

1. *Guide morbihannais*, 1901 — p. 37.

indifférents, sont des ex-voto; les merveilles du Trésor et le chemin de croix sont des dons; les reliquaires et les bas-reliefs sculptés, les crucifix et les chandeliers, les ornements et les vases sacrés sont des offrandes. Le paganisme lui-même y a fait la sienne, puisque les marbres du maître-autel, extraits de la Rome antique, ne sont que des débris de l'*emporium* de ses Césars.

Qui pourra jamais compter les faveurs accordées, les miracles opérés, les soupirs entendus sur ce coin de terre béni ! Qui jamais pourra dire le nombre de ceux qui, de toutes les parties du monde, l'ont visité, depuis la nuit du 7 Mars 1625, où un pieux laboureur exhuma une statuette enfouie dans le champ du Bocenno !

Les princes quittèrent leurs palais pour accourir à Keranna. Anne d'Autriche, reine de France, députa un ambassadeur auprès de sa patronne pour obtenir un fils et, quelques mois après, naissait celui qui devait être Louis XIV. Henriette de France, reine d'Angleterre, la mère du duc de Valois, la grande Dauphine, la reine Marie Leczinska, Napoléon III et l'impératrice s'y succédèrent.

Puis, ce furent les foules qui, pendant des siècles, sans discontinuer, sans se lasser, augmentèrent, s'accrurent, devinrent innombrables. Prenons deux dates extrêmes. Le 7 Mars 1625, ils n'étaient que

cinq paysans agenouillés devant un talus ; ce fut le premier pèlerinage. En 1868, un évêque, ayant demandé au Souverain Pontife d'ajouter quelque chose à la gloire de Sainte Anne, de la couronner, Pie IX répondit en souriant : « Ces Bretons... on ne peut rien leur refuser ». Le 30 Septembre, la cérémonie solennelle eut lieu et, quand le diadème étincela au front de la « bonne maîtresse de Nicolazic », ce fut aux acclamations de 60.000 personnes que Mgr. Freppel put s'écrier : « Je vois une couronne placée sur la tête de votre bienfaitrice ; mais j'en vois une autre, déposée par les mains du chef de l'Eglise sur la tête de la catholique Bretagne, pour la féliciter de la droiture de son caractère, de la simplicité de ses mœurs et de l'énergie de ses convictions ».

Et qu'on ne prétende pas que ce ne fut qu'une exception, un fait unique. En 1870, sept cent huit jeunes gens de Pluneret et des environs, après s'être mis sous sa protection, s'enrôlaient sous les drapeaux et, la guerre terminée, le 8 Décembre 1872, ils revenaient tous sains et saufs remercier leur « grand-mère » avec une escorte de 40.000 parents et amis. En veut-on un autre exemple plus typique encore ? Du 1^{er} Mai au 30 Octobre 1901, pour ne citer qu'une

année au hasard, plus de 200.000 voyageurs — chiffre officiel — sont allés de la gare à la basilique. (1)

Mais, direz-vous peut-être, lorsque la Terreur régna dans un océan de boue et de sang, lorsque les révolutionnaires se rendirent maîtres de la province d'Auray et que le torrent dévastateur, accumulant partout les ruines, chassa les Carmes du couvent, profana le sanctuaire, jeta au vent les reliques et sur l'une des places de Vannes brûla la statue vénérée ; alors, au moins, la dévotion dut forcément cesser et le pays abandonné se transformer en désert ?... Détrompez-vous.

Ils étaient de la race des Nicolazic et des Keriulet ce prêtre déguisé qui, un jour, devant les portes closes, sur les marches du temple dévasté, adressa un sermon en langue bretonne à 20,000 croyants et ce jeune homme qui, couché en joue, découvrit sa poitrine et fit abaisser les fusils par cette héroïque parole : « Mon corps est au roi, mon âme est à Dieu ». L'affluence diminua si peu, qu'en 1796, le commissaire du gouvernement écrivait à Paris : « Le peuple est toujours affamé de miracles ; on n'a jamais vu autant de monde à S^{te}-Anne » et que, en face des insurrections répétées et des menaces impuissantes, le citoyen Guillon, commissaire cantonal, avouait, le 28 Octobre 1797, la rage de l'im-

1. Voir notre brochure : *Sainte-Anne-d'Auray et son culte en Ille-et-Vilaine.*

piété vaincue dans cette phrase qui pourra servir de leçon : « La persécution irrite, rarement elle corrige. Si donc nos paysans ont eu le malheur de se tromper dans leurs préjugés, ce ne sera certainement pas par la violence qu'on les dissuadera de leurs erreurs ». (1)

Et maintenant ?... Maintenant comme au temps de Brizeux :

« C'est notre mère à tous ; mort ou vivant, dit-on,

« A Sainte-Anne une fois doit aller tout Breton » (2).

A notre époque troublée, il ne manque pas de gens pusillanimes qui auraient besoin de soigner leur découragement et de réchauffer quelque part leur confiance anémiée. Qu'ils aillent à Keranna et qu'ils regardent ce qui s'y passe.

Ils assisteront à des pèlerinages annuels : à celui de toutes les paroisses du Morbihan ; le lundi de la Pentecôte, à celui des marins qui, depuis le 7 Juin 1673, ont gardé le souvenir de leurs quarante-deux ancêtres d'Arzon, sortis vainqueurs d'un terrible combat naval contre Ruyter ; le 26 Juillet, à la magnifique démonstration, où 20,000 âmes sont confondues dans une même gratitude, dans une commune espérance. Ils

1. Archives de Pluneret.

2. *Les Bretons*, p. 59.

apercevront des pèlerinages individuels : des châtelaines au nom illustre, des familles bourgeoises, des fermiers qui, souvent au milieu de l'hiver, sont partis la veille ou la nuit, pour faire dix, quinze, vingt lieues à jeun, pieds nus et qui, en arrivant là, ont encore la force presque surhumaine de contourner la basilique sur leurs genoux ensanglantés. Ils feuilleteront les registres de l'archiconfrérie et constateront que, depuis le 7 mars 1872, plus de 50,000 signatures y ont été apposées au dessous de celle de Pie IX. Ils se rappelleront qu'à Nantes sur les bords de la Loire, à la Maison-Blanche de Paris, et ailleurs, de pauvres déracinés ont élevé des autels à leur patronne et qu'ils se blottissent à leur ombre, pour goûter l'illusion de ne plus se croire en exil.

Et alors, à tout cela, ils verront qu'elle s'est bien vérifiée la promesse de la mère de Marie au laboureur du Bocenno : « Tous les trésors du ciel sont en mes mains » ; avec Mgr. Lavigerie, ils s'exclameront : « Je suis venu, j'ai vu, je suis vaincu » (1) ; et ne douteront plus de la souveraineté séculaire et impérissable de Notre-Dame Sainte Anne sur le vieux duché d'Armor.

Voilà le grand rendez-vous de la nation, le pèlerinage par excellence de Bretagne. Parmi les « lieux dévots » de moindre importance, il faut de suite en

1. *Lettre à l'évêque de Vannes*, p. 5.

nommer un, qui n'est que le dérivé de celui-ci. Il se cache en Plounévez-Porzay, au pied du Menez-Hom. Sainte-Anne-la-Palude ne saurait attirer les artistes. Tout au plus seraient-ils séduits par son immense horizon : à l'ouest, le cap de la Chèvre et la pointe du Raz qui s'avancent vers le large comme des étraves de navires et entre ces deux promontoires, la baie de Douarnenez qui miroite au soleil avec ses falaises abruptes et ses dunes sauvages.

Adossée à une colline de sable où ne poussent que des ajoncs ras, des chardons et des plantes aromatiques, l'église, de construction récente, s'harmonise avec le décor triste et froid qui l'encadre. Pas d'architecture, pas d'ornements, rien, si ce n'est une statue de granit, datée de 1543, autour de laquelle pendent des monceaux de béquilles, d'épaulettes en laine, de linges maculés et de jambes en cire. En son honneur, le dernier Dimanche d'Août, des milliers de fidèles s'y groupent et séjournent sous des tentes, tels une migration de peuples pasteurs, un campement de Touaregs.

Le Finistère est ainsi à la hauteur du Morbihan ; il prétend même que sa prééminence est incontestable, puisque sa sainte Anne, étant la mère de celle d'Auray, est vingt fois plus puissante. Il n'a peut-être pas tout à fait tort, s'il faut en croire la tradition qui affirme que ce sanctuaire fut, au ^ve siècle, fondé

par le roi Grallon et saint Guenolé, sur les ruines d'un temple païen dédié à la *Mater Casta* des Romains.

Notre-Dame de Bon Secours, de Guingamp, sans doute à cause de son accès facile, est plus fréquentée encore. Quelle que soit l'heure du jour, on ne la trouve jamais vide la gracieuse chapelle enclavée dans le flanc Nord de l'église paroissiale, et dont les grilles semblent à dessein transparentes pour n'opposer qu'une fragile barrière entre celle qui y habite et ceux qui l'aiment. Au fond de son oratoire, la Madone accorde audience à ses sujets et acceptent leurs hommages depuis longtemps, on serait tenté de penser depuis toujours. Suivant des chroniques dignes de foi, elle y était déjà en 1456. A l'universelle considération dont elle jouit, vient s'ajouter un privilège qui la rehausse aux yeux de tous : en 1857, elle reçut la couronne d'or, réservée par Rome aux images qui réunissent la triple condition de l'antiquité, de la popularité et des miracles.

Son *Pardon*, le premier samedi de Juillet, est célèbre par les foules qui y accourent et par la procession qui — chose rare — a lieu la nuit. Elle se met en marche dès que les ténèbres ont envahi la ville. Chacun des pénitents tient dans la main gauche un chapelet, dans la droite un cierge allumé, et toutes ces lumières, terrestre voie lactée, font un

= 250 =

instant pâlir les cierges de là-haut, les scintillantes étoiles. Le spectacle est impressionnant. A voir défiler, passer lentement, ces visages à moitié voilés de longs cheveux, ou de coiffes blanches qui pendent sur les oreilles comme des suaires, on dirait un lugubre cortège de fantômes, psalmodiant une prière latine.

Les Côtes-du-Nord ne se sont pas contenté de cet édifice consacré à Marie ; elles ont voulu en avoir un autre, Notre-Dame de la Clarté. Interrogez les habitants de Lannion et des environs, ils vous certifieront qu'elle n'a pas sa pareille car, si toutes les Vierges sont — on ne peut le nier — les filles de Sainte Anne, celle-ci est sa fille ainée.

Au bout de la plage de Perros et au dessus d'un hameau sans verdure, pointe une flèche de granit rose qui rappelle le grès vosgien de la cathédrale de Strasbourg. De là, on découvre un de ces féériques panoramas, où la nature se plait à accuser ses nuances infinies en des contrastes surprenants. Derrière soi, on a d'élégants cottages, de riants bosquets, une végétation luxuriante, des moissons, des arbres et des fleurs ; devant soi, un infernal chaos de roches heurtées, brisées, bousculées, chevauchant, grim pant les unes sur les autres, un aride désert

= 251 =

qui s'étend jusqu'à Ploumanac'h, jusqu'à Plougrescant, on ne sait jusqu'où ; et puis, la mer, tourmentée elle aussi, où se dresse un archipel d'îlots, aux arêtes vives, derniers vestiges de continents disparus.

Les aveugles sont les pèlerins ordinaires de la Clarté et, quand on les observe, tournés vers la statue, on a envie de lui adresser cette prière : « O vous, dont le pouvoir est sans bornes, guérissez ces pauvres malheureux, ouvrez leurs prunelles éteintes, mais que ce soit pour toujours ; car, si elles venaient à se refermer, après avoir dans un éclair aperçu les splendeurs drapées autour de votre trône, ce serait trop cruel et ils auraient trop de regrets ».

Les poètes ont surnommé Notre-Dame de Rumengol une oasis et nulle comparaison n'est mieux justifiée. Perdue au milieu de collines dénudées avec, au loin, un rempart de crêtes qu'assombrissent des reflets d'ardoises, elle fait songer à un massif de verdure qui aurait poussé par hasard, ou qu'on aurait oublié, dans un des replis des monts d'Arrhée. Des maisons basses qui s'étagent, un calvaire, une fontaine moussue, une chapelle exquise, où une Vierge en argent se prélassait dans un fouillis de sculptures et de dorures (1), des ifs monstrueux

1. Toutes les figurines qui entourent l'image miraculeuse ont malheureusement été dorées, d'où l'expression usitée : les statues d'or de Rumengol.

protégeant le tout de leur ombre épaisse ; tel est l'ensemble de ce petit coin de mystère et de recueillement. Habituellement, il dort enveloppé de silence, ce n'est qu'au joli mois de la fenaison que des groupes nombreux le réveillent et l'animent.

Son *Pardon* pourrait être intitulé le *Pardon* des costumes. Ils y sont tous représentés et beaucoup ne sont tirés des armoires que pour ce jour-là : vestons bleus, *chupens* brodés, amples pantalons évasés aux chevilles, larges chapeaux de feutre, collerettes plissées, ceintures multicolores, tabliers azurés, coiffes, les unes droites comme un papillon qui plane, les autres retombantes comme un papillon qui se pose, d'autres relevées en l'air comme un papillon qui va s'envoler ; la collection est complète. Tous les types aussi s'y mélangent : le Trégorrois, presque efféminé, insouciant et léger ; le Vannetais de taille moyenne, de visage rude et sévère ; le Léonard grand et fort, mystique et rêveur ; le Cornouaillais petit et trapu, superstitieux et farouche.

Ils sont venus de partout, quelles que soient leurs maladies, leurs infirmités, car Rumengol — n'en doutez pas — signifie *Remed oll*, de tout remède ; et la souffrance, qui étreint les cœurs sous la futaine

ou sous la soie, n'a pas de contrée qui soit à elle; ses victimes sont les vivants et son domaine le monde.



Après Sainte Anne et la Vierge, les saints. Le culte qu'on leur rend est tellement universel, il revêt des formes si multiples, qu'il est presque impossible d'en donner un aperçu succinct. Nous n'en choisirons que trois, auxquels la piété populaire a voué un particulier attachement et qu'elle honore par des fêtes éclatantes.

D'abord saint Yves. Dans nos départements bretonnants il est peu d'églises, peu de chapelles qui ne possèdent sa statue; dans les Côtes-du-Nord la plupart des chaumières mêmes ont voulu avoir « son portrait », naïve enluminure, peinte à la chaux et au noir de fumée par quelque apprenti

décorateur, le plus souvent par un illuminé de génie, Mabik Rémond, qui acquit en ce genre une réputation extraordinaire et qu'on se plaisait à nommer son « peintreur en titre ». Malgré les siècles, la mémoire du glorieux official de Tréguier persiste à fleurir avec une intensité qu'alimente un filial orgueil.

« Aucun autre saint, me disait, il y a quelques années, une femme de Penvénan, ne peut rivaliser avec lui. Voyez donc!... saint Tugdual était le patron de la cathédrale, il l'a détrôné, et c'est maintenant la cathédrale de saint Yves. Le presbytère, qu'il habita jadis, est si « couru » que tout alentour pas un brin d'herbe n'y paraît. Il a deux tombeaux, celui du Minihy et le tombeau neuf, *Be neve*; et son *Pardon*, y en a-t-il un semblable? Ne croirait-on pas que le Paradis est descendu sur la terre »?

Elle exagérait un peu la *mamm-goz* (1); mais ce qui est certain, c'est que son enthousiasme pour le *Pardon* ne dépassait guère la vérité. Le 19 Mai d'abord, ensuite pendant le Triduum des 7, 8 et 9 Septembre, près de quarante paroisses défilent devant la chässe où la tête noircie du saint, avec son cercle de pierreries, repose sur un coussin de velours. Jour et nuit, sous les voûtes du temple, résonnent des cantiques; des processions entrent et

1. Grand'mère.

sortent, bannières déployées; au dehors des acclamations s'élèvent, les routes sont envahies, des véhicules de toutes sortes déversent des flots de pèlerins; ce n'est plus une région, c'est tout un peuple qui, en une poussée formidable, tient là ses assises. Peuple de tout âge, de toute condition; mais surtout peuple de mendiants.

Ah ! ils n'ont point oublié, qu'un soir, Yves Hélori accueillit une troupe des leurs par ces mots : « Entrez, vous êtes mes clients ». Ceux d'alors usèrent de son hospitalité; ceux d'aujourd'hui en abusent, traitant la ville en cité conquise, campant, comme les Bohémiens du Moyen Age, sous les arceaux de son cloître, sous les portes cochères, sur les places et dans les rues. On ne peut faire un pas sans heurter un de ces visages grimaçants, hagards ou stupides, « rejetons, disent nos légendes qui expliquent toutes choses, de cet infortuné *Misère*, qui fut le premier fils d'Adam et d'Eve, l'aîné d'Abel ». Mais que les âmes sensibles se rassurent. Beaucoup de ces porteurs de guenilles, ont, pour cette solennité seulement, revêtu des haillons qu'ils jetteront demain dans un coin. Maint estropié, maint paralytique, maint lépreux recouvrira subitement la santé dès la clôture de la fête et cela, sans être allé requérir l'assistance de « Monsieur saint Yves ».

« C'est le plus grand saint de la Bretagne », affirment les Trégorrois. Je le veux bien; mais pourtant j'en connais un autre, nullement breton, dont l'aurole fit jadis pâlir la sienne. A huit kilomètres de Lanmeur, je sais une ravissante chapelle, d'un gothique très pur, assise dans le frais vallon de Traoun-Meriadec, et qui regarde la Manche entre deux falaises escarpées. L'histoire m'apprend qu'un doigt de saint Jean-Baptiste, après mille péripéties, voulut y résider et que, dans les temps anciens, il eut tant de visiteurs qu'il fallut bâtir une hôtellerie pour les recevoir et échelonner tout le long des routes des oratoires pour apaiser leurs désirs impatients. Son trésor m'a été montré et j'y ai vu de somptueuses pièces d'orfèvrerie, des émaux, des croix et des calices en vermeil. Des livres m'ont enseigné que des ducs et des princes y sont venus, même la reine Anne, à laquelle l'index du Précurseur donna la sévère leçon que nous raconte Albert-le-Grand.

Elle était « fort incommodée d'une défluxion sur l'œil gauche » et s'était mise en chemin pour aller prier le thaumaturge vénéré. Mais, ayant reçu à Morlaix des dépêches du roi qui la mandait à Angers, elle envoya Guillaume de Guicaznou pour lui apporter la relique; et le brancard se cassa. Quand on essaya de le raccommoder, on s'aperçut que le doigt

de saint Jean avait regagné son domicile. La reine comprit alors qu'elle l'avait offensé, que c'était à elle, et non à lui, d'entreprendre le voyage et partit. Elle descendit de sa litière sur la lande de Lann-Festour, accomplit à pied le reste du trajet, se confessa, communia, se fit appliquer par Messire Guillaume Guégnen « la relique à nud sur son œil » et s'en retourna en laissant à l'église « moultes offrandes et moult présents ».

Cette aventure de la « duchesse bénie », de la « douce des douces » montre de quelle estime et de quelle renommée jouissait autrefois l'autel érigé là-bas, au fond d'une petite vallée des confins du Trégor. Sa vogue, avec les âges, ne cessa d'augmenter et la Révolution même, comme à S^e-Anne-d'Auray, ne put arrêter son courant de pieuses migrations. Les riverains, incorrigibles écumeurs de mer, invoquaient, dit-on, leur protecteur en ces termes : « Jean de Plougasnou, par la vertu de ton doigt, aiguise notre vue, accorde nous le regard des cormorans qui perce les ténèbres de la nuit, afin que nous voyions de loin les épaves et de plus loin encore le maltôtier ». (1)

Ce sanctuaire, jadis si célèbre, est déchu de sa gloire. Il n'attire plus les empereurs et les rois, mais il demeure — ce qui vaut mieux sans

1. Le Braz — *Au pays des Pardons*, p. 222.

doute — un ardent foyer de dévotion populaire. Les fidèles s'y rendent pour satisfaire leur foi, les touristes leur curiosité. On y retrouve, en effet, quelques-uns des rites de l'immémoriale solennité du solstice d'été et un usage bizarre, qu'on n'emploie plus guère que là, pour allumer le feu de joie. Le 24 Juin, un ange automate en zinc, glissant le long d'une ficelle qui lui sert de rail, dévale du clocher, une chandelle à la main, embrase les fagots et, aux cris de la multitude nullement étonnée du mécanisme grossier qui meut la céleste figurine, au bruit des pétards et des fusées, remonte triomphalement dans les airs.

Enfin, il est un autre *Pardon*, que l'antiquité avait classé au premier rang des assemblées religieuses de ce pays et auquel nous devons ici une mention. Il a lieu, tous les sept ans seulement, en l'honneur d'un saint presque inconnu. Inutile de chercher son nom dans les listes de canonisations ou dans les martyrologes, vous ne le trouveriez point. Ronan n'en vécut pas moins, au v^e siècle, dans la baie de Douarnenez, au pied d'une montagne, d'un *Menez*, qu'il escaladait chaque matin par esprit de mortification. C'était un rude solitaire, peu commode, assez susceptible, dont l'existence fut singulièrement tragique et mouvementée.

Sa fête, le deuxième dimanche de Juillet, en a gardé l'empreinte. Ce jour-là, toute la contrée est

en émoi, Locronan regorge d'étrangers, une flottille de bateaux débarque sur la grève des milliers de passagers; c'est une animation, un brouhaha indescriptibles.

L'idée de procession évoque d'ordinaire une marche lente et posée; celle de la Troménié — *Tro-Ménez*, le tour de la montagne — n'y ressemble en rien. Au signal du départ, le clergé et les assistants se mettent en branle et, pour suivre l'itinéraire du saint, sa route invariable — ce qui n'est qu'une métaphore, puisqu'il n'y a pas de route — sont forcés de patauger dans des mares d'eau stagnante, de se déchirer à des ajoncs, d'enjambrer des talus et de dégringoler dans des fondrières afin d'atteindre le sommet. Par bonheur, douze « paradis de verdure », sortes de minuscules grottes, ont été ménagés sur les flancs de la colline; on y souffle un instant pendant qu'un prêtre lit un évangile et le torrent, tel un serpent bariolé, reprend son cours en grimant sans cesse. Ce n'est que là-haut, tout là-haut, à l'ermitage de l'ascète d'où l'on embrasse un merveilleux panorama, que l'on se repose et qu'on respire largement. (1)

Cette cérémonie septennale, interdite aux asthmatiques, n'est en somme qu'une fidèle image de la

1. Commencée à 2 heures de l'après-midi, la procession ne rentre qu'à 7 heures du soir.

vie, cette autre ascension pleine de soubresauts et de difficultés; un proverbe n'assure-t-il pas qu'« il faut se résoudre à gravir le sentier de saint Ronan, si l'on veut gagner le ciel »? Ce secret espoir y conduit les âmes et ce fut aussi pour cela, qu'accompagné de son inséparable Jehan de Kergos, Yves de Kervarzin y égrena son rosaire et que la reine Anne — celle que nos chansons continuent de nommer familièrement *Nana Breiz*, la petite Anne de Bretagne — se joignit à un groupe de *pennhêrès* (1) et fatigua à ses broussailleuses aspérités ses pieds chaussés de riches brodequins.

S^{te}-Anne-d'Auray, S^{te}-Anne-la-Palude, Notre-Dame de Bon Secours de Guingamp, Notre-Dame de la Clarté, Notre-Dame de Rumengol, S^t-Yves à Tréguier, S^t-Jean-du-Doigt et la Troménié sont les grands pèlerinages bretons. Mais combien d'autres ne pourrions-nous pas citer, chacun d'eux ayant une forme qui lui est propre, perpétuant des coutumes qui varient avec chaque canton, avec chaque bourgade!

Il y a les *Pardons* muets, les *Pardons* du silence, *Pardon mut*. Les troupes qui s'y acheminent, doivent, durant le trajet, s'abstenir de toute conversation, n'échanger aucune parole. La vertu n'opère qu'à ce prix, quand les cœurs, concentrés en une oraison

1. Jeunes filles riches.

intérieure, bannissent toute distraction et se privent de tout délasserment.

Il y a les *Pardons* des bestiaux, où les paysans manifestent la sympathie profonde qui les a toujours associés aux animaux domestiques : tendance conforme du reste à cette thèse catholique que la Providence veille, non seulement sur l'homme, mais sur les êtres désignés par la nature pour lui servir d'auxiliaires.

Chaque espèce revendique ses patrons attitrés : les bœufs ont S^t Cornély et S^t Nicodème, les chevaux S^t Eloi, les moutons S^t Jean, les chèvres S^t M'Hervé, les porcs S^t Antoine et S^t Méen, les vaches S^{te} Noyale et S^t Herbot. On les y conduit et toutes les bêtes, enrubannées, marchant à la file, précédées de fifres, de tambours et d'étendards, se promènent gravement autour des chapelles où, préalablement, les cordes qui les attachaient ont été bénites. Pour témoigner leur reconnaissance au saint, ou pour obtenir ses faveurs, les fermiers s'engagent en outre à nourrir dans leur troupeau une tête de bétail qui, à partir de ce moment, lui appartient, lui est vouée et que l'on vendra à son profit, en temps opportun, à l'issue d'une grand'messe, au plus offrant et dernier enchérisseur.

Il y a les *Pardons* des oiseaux. A Toulfouen, près de Quimperlé, à Plougastel, et ailleurs, les pâtres du

pays viennent exposer les couvées qu'ils ont pu surprendre au nid ou dans les gluaux. Plus de deux mille cages sont là, rangées à la suite les unes des autres, et c'est un étourdissant concert de pépiements craintifs, d'harpèges chromatiques, de trilles mélodieux, qui doit bien réjouir là-haut les oreilles des anges et de saint François d'Assise, le « frère des gentils oiselets ».

Il y a les *Pardons* de la mer. Ceux-ci sont nombreux, les populations côtières étant instinctivement religieuses. « Si vous voulez apprendre à prier, allez sur mer » proclame une sentence française, à laquelle répond un adage breton non moins beau : *War vor peb an kenn, war vor peb pedenn* — Sur mer toute angoisse, sur mer toute prière ».

Chaque année les Islandais de Paimpol, de Binic et d'autres ports du littoral, appellent la bénédiction du ciel sur l'Océan, afin « qu'il se montre clément aux pêcheurs, qu'il leur fournisse une abondante récolte ». Et la procession contourne les grèves pendant que, debout sur son reposoir dont le socle est enguirlandé de filets, décoré de rames et d'ancres, leur protectrice, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, la face tournée vers le large, ouvre les bras à ses enfants et à leurs goëlettes qui semblent n'attendre que son sourire pour cingler vers l'inconnu.

La solennité des Coureaux de Groix, devant le village de Larmor, est encore plus imposante. Quatre paroisses : Plœmeur, Port-Louis, Riantec et Gávres y prennent part, montées sur des barques pavoisées, à l'avant desquelles les bannières qui ondulent, gonflées par le vent, font involontairement songer à quelque Lohengrin, à quelque mystérieux Parsifal, caché sous leurs plis somptueux, sous leurs dais de velours et d'or. Lorsque les flotilles se sont amarrées autour du caboteur qui porte le clergé, au milieu d'un calme qui n'est troublé que par le clapotis des vagues, la voix de l'officiant s'élève, plane sur les marins, tête nue dans leurs embarcations, sur les femmes agenouillées au loin sur les rivages. Et, d'un geste grandiose, sa main trace un majestueux signe de croix sur ces centaines d'esquifs qui emporteront demain, entre quelques planches fragiles, tant de sanglots, tant d'amours et tant d'espoirs.

Il faut être né de la race, avoir été bercé de son rêve, pour sentir l'influence que ces assemblées exercent sur les Bretons, pour comprendre leur rôle. Partie intégrante, essentielle, de la vie nationale, c'est autour d'elles que gravitent les joies et les peines, les désirs et les regrets, les projets et les affaires, tout ce qui remue un instant ces pauvres

existences si monotones. Elles les tirent momentanément de leur torpeur, en éveillant une perspective de bruit, de distractions, de mouvement ; en leur faisant respirer je ne sais quelle atmosphère, à la fois mystique et profane, d'où l'esprit sort apaisé, l'âme satisfaite et le corps reposé.

Le *Pardon* — je parle surtout du *Pardon* local de chaque village, de chaque quartier — par son passé, par son intimité, rapproche les familles, développe l'attachement au sol natal et resserre puissamment les liens qui devraient toujours unir entr'eux les fils d'une même patrie, les disciples d'un même Dieu. Sous quelques cieus que le hasard les conduira, ils se souviendront du vieux calvaire moussu qui couvrit peut-être de son ombre tutélaire un furtif serrement de doigts, un premier aveu, adressé à une « douce » entrevue naguères sur les bancs du catéchisme, et devenue depuis une épouse tendrement aimée. Si loin que le besoin ou la folie les aura entraînés, ils reverront l'humble « maison de prières » de là-bas, avec son clocher gris, son enclos planté d'ormes ou de hêtres, son horizon borné par une haie d'aubépine, sa nef obscure parfumée d'une vapeur d'encens. A cette évocation, un battement agitera leur cœur, une larme perlera sous leurs paupières ; car cette église, ce *Pardon* symbo-

lisent tout ce dont ils sont sevrés, tout ce qui les a rendu heureux : des prières, des parents, des amis ; c'est-à-dire le Pays et la Foi.



Faut-il conclure de ce qui précède, que les pèlerinages n'ont pas leurs inconvénients et qu'ils ne dégèrent pas souvent en plaisirs étrangers à la religion ? Je ne l'ai pas dit.

S'ils ne se terminaient que par des danses, des luttes, ou autres divertissements de ce genre, on ne saurait les en blâmer ; car l'Eglise n'interdit point les récréations, pourvu qu'elles soient honnêtes. En général elles le sont ; le peuple est resté trop foncièrement chaste pour y trouver un prétexte à satisfaire de vils instincts, une basse immoralité, et les réunions de nos landes n'offrent aucune analogie avec celles des environs de Paris. Mais, on ne peut le

nier, si la matinée appartient à la piété, neuf fois sur dix la soirée est consacrée à des ripailles. Nos gens fréquentent le sanctuaire et de là se dirigent vers l'auberge, ils y boivent et les retours peu édifiants des *Pardons* nous amènent à aborder le défaut considéré comme le vice prédominant de notre province, l'ivrognerie.

Il ne manque pas de psychologues qui, tout en le constatant, l'excusent et lui donnent une explication assez plausible. Ils prétendent qu'il y a plus de rapports qu'on ne croit entre cette habitude et une des plus éminentes qualités des Celtes, l'imagination. Si le paysan s'enivre, c'est parce que nul plus que lui n'est enclin aux visions, aux apparitions, aux manifestations de l'ordre surnaturel. C'est parce qu'il y a de la crédulité dans son caractère, de la poésie dans son esprit, qu'il recourt à l'alcool ; il veut ainsi mêler le merveilleux aux vulgaires incidents de chaque jour et voiler leur laide réalité sous de fictives, mais gracieuses images.

« Le penchant à l'ivresse, assure Luzel, tient chez nous à un invincible besoin d'illusion. Les Bretons cherchent dans l'hydromel ce qu'Owenn, S' Brandan et Pérédur cherchaient à leur manière : la vision du monde invisible. » (1) — « La race bretonne, déclare à son tour Renan, veut l'infini, elle en a soif, elle le

1. *Le Conteur Breton*, 1867. p. 147.

poursuit jusque dans l'ivresse ».(1) — « Il revient chez lui, affirme le chanoine Buléon, avec un grain de gaieté qui le fait déraisonner sans doute, mais qui met en lui un rayon de joie pour dorer le terre à terre de la vie quotidienne ». (2) — « Et malgré tout, aimant le cidre et le vin, écrit enfin l'abbé Lecigne, comme s'ils voulaient chercher encore dans l'ivresse l'illusion des vagues inconnus, la magie des mystérieux invisibles ». (3)

Cette opinion n'est point aussi paradoxale qu'elle le paraît à première vue et semble fondée. Au soir des pèlerinages nos paysans ajoutent un supplément à la jouissance que leur âme a goûtée, parce que rien dans leurs misérables demeures, dans leur entourage, ne répond à cette tendance vers un idéal, quel qu'il soit, que le tempérament atavique a déposée en eux.

Mais il est une autre cause, selon moi, plus impérieuse. Sur notre sol ingrat le travail est rude, sur mer la tâche est encore plus pénible; or, matelots et laboureurs se partagent la grande majorité de nos compatriotes. Dès sa jeunesse, le mousse boit au « boujaron » avant de carguer la voile. A quoi, si ce n'est à ce même « boujaron », demandera-t-il un peu de nerf, quand la pêche « donnera », ou

1. *La poésie des races celtiques*, p. 386.
2. *Bull. de l'Ass. bret.* 1903, p. 14.
3. *Vie de Brizeux*, p. 359.

qu'il lui faudra lutter contre les éléments déchainés? Aux champs, la « Dame Jeanne » circule et lorsque, sous un soleil de plomb, on a peiné le long des sillons depuis l'aurore jusqu'au crépuscule, ne faut-il pas plus que de coutume apaiser sa soif? Ils sont, presque malgré eux, entraînés à l'intempérance et, lancés sur cette pente, rien ne peut les arrêter. Que d'autels n'élèveraient-ils pas à saint Guenolé, s'ils savaient qu'il fut, paraît-il, chez nous l'inventeur du cidre!

Maintenant, a-t-on raison de répéter qu'on ne voit d'ivrognes qu'en Bretagne et qu'ils sont fort rares ailleurs? C'est une calomnie que nous allons réfuter par deux preuves péremptoires.

Il y a quelques années, un évêque prenait pour sujet de son mandement de carême l'alcoolisme, « cette plaie, disait-il, qui s'étend ainsi qu'une lèpre sur mon diocèse ». Et ce diocèse — Châlons — situé à l'autre extrémité de la France, n'avait certes pas été contaminé par l'Armorique.

Dernièrement, je lus dans un journal qui par hasard me tomba sous la main l'entrefilet suivant : « Les jurés de la Seine-Inférieure, réunis pour la troisième session, avant de se séparer : vu les nombreux cas jugés ressortant surtout des excès alcooliques si répandus dans la région normande, émettent le vœu que les pouvoirs publics étudient d'une

façon très sérieuse les moyens de réprimer ces excès et appellent d'une façon toute particulière l'attention des représentants du Corps Législatif sur les moyens de nature à enrayer ce vice dégradant ».

« Que ceux qui sont sans péché nous jettent la première pierre ». Nous pouvons opposer à nos détracteurs cette parole célèbre sans courir le risque d'être jamais lapidés et, si par impossible ce malheur arrivait, nous ne tomberions pas certes sous les coups de nos voisins, les Normands, qui, en cette matière, n'ont rien à nous envier...

Il vient d'être question de cour d'assises. Qu'on ne croie pas que nous venions ici plaider l'acquittement des coupables ; nous ne voulons même pas solliciter en leur faveur les circonstances atténuantes. Plus sévère que les éminents critiques dont nous avons plus haut invoqué les témoignages, nous avouons à la honte de la Bretagne que sous ce rapport sa réputation n'est nullement exagérée, qu'on y boit trop, beaucoup trop, et nous protestons énergiquement contre les excuses et les prétextes que l'ivresse allègue et cherche. Sous l'influence du *gwin-ardant* (1), nos gens deviennent des rustres grossiers, dégénèrent en brutes sanguinaires, que cette ignoble et funeste passion conduit infailliblement à la folie, à la ruine ou au crime. On ne saurait

1. L'eau-de-vie, mot à mot : vin de feu.

combattre avec trop de rigueur ce fléau qui, à lui seul, abat plus de victimes que la plus terrible des épidémies ; on ne saurait souhaiter trop ardemment qu'il diminue, qu'il disparaisse.

Et, en déplorant les ravages qu'il produit sur notre vieille terre, en étant témoin des rivalités, des querelles, des bestiales disputes qu'il engendre, en voyant la race lentement s'abâtardir et s'anémier, nous n'hésitons pas à reconnaître qu'il est son plus mortel ennemi, la principale source de tous ses maux, et qu'il n'avait pas tort ce vénérable Cardinal rennais (1) qui s'écriait un jour : « Les Bretons seraient le premier peuple du monde, s'ils pouvaient passer devant un cabaret sans y entrer ».

Revenons aux *Pardons*. Ils sont souvent des occasions de « beuveries », soit, toute médaille a son revers ; mais, pour les embrasser d'un dernier coup d'œil, remontons à la pensée qui les a créés et qu'indique si clairement leur nom, ce nom qui, depuis le siècle du Dante et au delà, rappelle les indulgences accordées à ceux qui s'y rendent.

Quand un malade sent décroître ses forces, il sort de son milieu, l'air habituel ne suffit plus à son

1. Mgr. Saint-Marc.

organisme épuisé. Il se déplace, il va demander la santé à d'autres climats. Il lui faut une atmosphère moins lourde, des bains qui le rafraichissent et le fortifient, une nourriture plus succulente et plus saine, tout un ensemble d'éléments nouveaux qui ramènent dans ses membres le jeu de la vie. Puis, au bout de ce séjour momentané, il reprend le chemin de sa demeure, après avoir renouvelé sa vigueur au contact d'un sol étranger.

Quand le chrétien se sent atteint de quelque infirmité morale rebelle jusqu'alors à toute guérison, il s'en va, lui aussi, chercher la santé de l'âme dans quelque lieu imprégné de vertu et de sainteté. Là il respire un air nouveau, là il recueille la bonne odeur du Christ qui s'échappe de la vie et de la personne des saints, là il sent son cœur se dilater au souffle de la grâce, là s'ouvre devant lui la piscine sacrée où sa faiblesse disparaît avec ses souillures, là tout son être se retrempe aux fontaines pures et vives de la foi. Et enfin, après avoir achevé ce traitement spirituel, il s'en retourne soulagé et comme refait, rapportant au foyer domestique un surcroît, une abondance de vie divine qu'il ne se connaissait pas.

Voilà les résultats des pèlerinages qui ne sont, si j'ose employer ces expressions, que les eaux ther-

males de la piété, des stations bénies où la grâce opère avec plus d'efficacité, des bains surnaturels où les âmes viennent se purifier et se régénérer. (1)





CONCLUSION

JE me souviens m'être un jour arrêté devant une gravure que j'ai longuement admirée. Elle représentait une lande morne, sauvage, où des clochers pointaient dans le lointain et que parsemaient des dolmens, des menhirs, dont les teintes effacées se confondaient avec le sol. Puis la terre finissait brusquement et, sur un rocher couvert d'algues, une femme jeune encore était assise, portant au front une couronne ducale et vêtue d'un manteau d'hermine.

Le bras nonchalamment appuyé sur la pierre, les pieds posés sur une épée brisée et sur une ancre, elle promenait son regard sur une mer tourmentée, orageuse, qui déroulait à l'infini des flots verdâtres.

Son attitude alanguie, ses yeux humides, ses traits ravagés par la souffrance annonçaient une suprême mélancolie que semblait deviner une levrette couchée auprès d'elle et que connaissait certainement une autre femme debout et voilée qui, après avoir planté au dessus de la triste duchesse une grande croix de bois, étendait une main maternelle sur sa détresse comme pour la soulager.

Au bas de la gravure, ce seul mot : *Breiz*.

Oui, c'était la Bretagne ; et je crus voir sous cette transparente et émouvante allégorie défilier toute son histoire. Le respect du passé, le souvenir de son ancienne gloire qu'elle n'a pu oublier, la religion qui la protège et la soutient, de l'hermine et une croix, un océan et de la lande, du rêve, de la fidélité, de l'héroïsme... elle était là tout entière.

Au cours de cette étude nous avons, à plusieurs reprises, comparé la foi bretonne à un arbre immense et nous avons suivi son rapide et mystérieux développement.

Ses origines furent providentielles. Déposée, sous le fumier de l'idolâtrie, dans l'âme d'un peuple privilégié subissant peut-être à son insu la triple influence de l'air qu'il respirait, de la mer qui l'environnait, des ancêtres qui l'avaient précédé, sa semence ne tarda pas à germer et à paraître. Des circonstances terribles retardèrent sa croissance ; on

put même craindre un moment qu'elle ne vint à périr, faute de soins, dans un pays aride et dévasté, dans un désert. Il lui fallait pour renaître de la chaleur et du soleil ; ils lui furent apportés par des envoyés de Dieu, par des émigrants qui la sauvèrent, et son avenir fut dès lors assuré.

Elle ne fit ensuite que grandir, car, comme l'a dit quelque part Victor de Laprade :

« Rien n'éclôt dans la fleur sans sortir de la sève ».

Malgré les rafales et les tempêtes, malgré l'indifférence et le progrès, ses fleurs continuèrent de s'épanouir en milliers de chapelles, de calvaires, d'églises, de cathédrales ; ses fruits ne cessèrent de pousser dans les paroisses, dans les foyers et dans les cœurs ; ses rejetons se multiplièrent avec une vigueur intensive en certains lieux prédestinés qu'on nomme les *Pardons* ; et son ombre bienfaisante couvre maintenant les collines et les plaines, les villes et les bourgades, produisant partout la joie, le bonheur et la prospérité.

Si nous voulions reculer les bornes de ce travail, si nous ne nous rappellions pas qu'il n'est qu'un résumé bien imparfait, bien incomplet, quelles magnifiques gerbes ne récolterions-nous pas en explorant le champ des œuvres !

Il nous faudrait énumérer les écoles, les asiles, les institutions de sourds-muets et de jeunes aveugles, les maisons de retraite, les hôpitaux, les patronages, les orphelinats, les ouvroirs.

Il nous faudrait évaluer tout le dévouement consacré « à l'enfance, à l'ignorance, à la maladie, aux infirmités, à la démence, à la vieillesse, à tous les accidents depuis le naufrage jusqu'à la simple blessure, à toutes les faiblesses, à toutes misères physiques et morales de l'humanité » (1); démonstration qui prouverait, qu'en face des efforts de la philanthropie stérile, la charité peut accomplir des prodiges et que, chez nous, elle n'a jamais été un vain mot.

Il nous faudrait suivre ces milliers de religieuses et de missionnaires qui, s'arrachant gaiement — Dieu seul sait au prix de quels déchirements, de quels sacrifices! — aux étreintes de parents chéris, aux charmes ensorceleurs de la patrie, s'en vont sous des cieux étrangers et hostiles verser leur sang pour la cause du Christ.

Ah! nous avons tort d'insinuer tout à l'heure que la foi bretonne ne comblait de ses largesses que son pays d'adoption. Ils sont nombreux, partout, ceux qui l'admirent et la saluent, comme le grand, l'immortel Pasteur, qui, quelques jours avant sa mort, lui décernait ce magnifique hommage : « J'ai beau-

1. Trévédy. — Bull. de l'Ass. bret. 1904, p. 111.

coup étudié, je suis arrivé à la foi du paysan breton; si j'avais étudié davantage, peut-être serais-je arrivé à la foi de la paysanne bretonne »; et nous pouvons dire que, se déployant sur les cinq parties du monde, ses rameaux laissent filtrer une lumière vivifiante, qui communique à tous ceux qui pleurent, à tous ceux qui souffrent, une lueur d'espérance et un rayon d'amour.



Après avoir franchi les frontières de notre province, un athée, un sceptique, Guy de Maupassant, ne put s'empêcher de traduire sa surprise étonnée par cette exclamation : « Ici, c'est une terre de religion ». (1)

1. Correspondance inédite — Œuvre posthume.

Il en a été ainsi hier, il en est de même aujourd'hui. Qu'en sera-t-il demain ? C'est le secret de la Providence.

Ne cherchons pas à le dissimuler, l'impiété y exerce ses ravages, l'incrédulité y redouble d'audace, le mal essaie de l'emprisonner dans ses mailles perfides et nous n'oserions pas écrire, comme à l'époque du P. Maunoir : « Aucune infidélité n'y a jamais souillé la langue qui a servi d'organe pour prescher Jésus-Christ; il est à naistre qui ayst vu un Breton bretonnant prescher autre religion que la catholique ».

Se laissera-t-elle entraîner, ou résistera-t-elle ? L'alternative est capitale, car ses destinées en dépendent : *ou la race bretonne sera chrétienne, ou elle ne sera pas.*

Mais, si elle subit un assaut, n'en a-t-elle pas soutenu bien d'autres ? Est-ce que le moindre malaise conduit inévitablement à l'agonie ? De ce que quelques feuilles d'un arbre sont flétries par des souffles délétères, s'ensuit-il que ses racines soient atteintes ? Oh non !... et, pour nous rassurer sur l'issue fatale, nous n'avons qu'à compter ses luttes et ses exploits. Aux pessimistes, aux découragés, nous pouvons montrer son passé qui est, à ce sujet, le plus sûr garant de son avenir.

Dans un sol où chaque pierre se dresse comme un témoin du vieux temps, où l'on foule à chaque pas la cendre d'un guerrier ou d'un martyr, les antiques croyances ont de si solides assises, que ce n'est pas en forgeant des lois, en mobilisant des gendarmes, qu'on pourra les abattre. Elles ne s'arrêteront pas plus devant les calomnies et les insultes que la mer n'hésite devant ces redoutes en miniature, devant ces fortifications pour rire, que les enfants bâtissent avec le sable de nos grèves.

Le symbole de sa nationalité politique fut l'*Hermine*, celui de sa nationalité morale est la *Croix* et, si besoin en est, nos compatriotes sauront les défendre contre toute tentative criminelle avec une opiniâtreté telle qu'ils justifieront une fois de plus ces mots de Hoche, qu'on aurait bien dû graver en lettres d'or, là-bas, à Quiberon, sur le socle de sa statue : « Si l'on n'admet la tolérance religieuse, il faut renoncer à la paix dans ces contrées ». (1)

Les femmes de Penmarc'h adressent, dit-on, à saint Guénolé cette prière : « Donnez à nos fils un cœur pareil à celui de la colombe pour soutenir les faibles et pareil à celui du lion pour venger leur Dieu ». Ce cœur-là, nous l'avons senti battre, c'est celui de la Bretagne et, nous qui avons en elle une confiance absolue, nous ne craignons pas d'ajouter.

1. Lettre au Directoire, - 9 Mars 1796.

que cette confiance se changera bientôt en certitude et que :

« Terre où l'on sait vouloir, terre où l'on croit toujours » (1),

elle sera demain par sa foi ce qu'elle n'a jamais cessé d'être, le cœur de la France,

Un soir, à l'occasion de je ne sais quelle cérémonie, un grand dîner officiel avait lieu au palais épiscopal de Poitiers. Le nonce apostolique était présent; les uniformes chamarrés des ambassadeurs, les dolmans étincelants des généraux se mêlaient aux soutanes violettes des évêques et à la pourpre cardinalice.

Quand tous ces personnages illustres furent dans la salle à manger, ils aperçurent à la place d'honneur une dame vieille, ridée, dont le modeste bonnet noir et le simple mantelet faisaient une tache sombre et quelque peu singulière sur les décorations et les brillants costumes des invités.

Monseigneur Pie remarqua sans doute l'étonnement qu'elle provoquait et, avant de s'asseoir à table, se tournant vers ses hôtes, il leur dit d'un ton à la fois solennel et ému : « Excellence, Messieurs, et vous, Messieurs, permettez-moi de vous présenter celle que j'ai voulu mettre à ma droite. Elle y est à

1. P. Delaporte.

son rang, parce que c'est ma mère. Si je vau quelque chose et si je suis quelqu'un, c'est à elle que je le dois ».

Laisse-moi à mon tour, ô ma Bretagne, t'adresser cette fière et touchante parole ; elle te convient plus qu'à tout autre.

Toi aussi, tu as une mère ; et si ton énergie et ta constance ont excité l'admiration des âges, si tu as gardé jusqu'ici les vertus et le respect de tes générations éteintes, si tu demeures éternellement jeune avec ton cortège de saints, de bardes et de héros, c'est à elle, c'est à la foi seule que tu le dois.

N'oublie pas, n'oublie jamais ton altière devise : « *Potius mori quam fœdari* — Plutôt la mort que la souillure ». La souillure pour toi, ce serait l'abandon de tes coutumes sacrées, le reniement de ta langue, la désertion de tes églises ; parce que ce serait plus qu'une vulgaire apostasie, ce serait de l'ingratitude. Et tu n'es pas une ingrate, tu l'as trop prouvé pour qu'on puisse en douter !

N'est-ce pas que

« Le vieux sang de tes fils coule encor dans tes veines,
« O terre de granit, recouverte de chênes » ? (1)

N'est-ce pas que tu ne demandes qu'à te civiliser, pourvu que ce soit sans te corrompre ; que tu

1. Brizeux -- *Marie*, p. 173.

conserveras toujours tes usages et tes costumes qui sont ta cuirasse, ta loyauté qui est ta gloire, ton patriotisme qui est ta vie? N'est-ce pas que le phare qui guida tes pères sera toujours le tien et, qu'ne t'appuyant sur ton passé, la religion ne cessera pas d'éclairer ta marche vers l'avenir? N'est-ce pas que, jusqu'aux moëlls, jusqu'au fond de ton âme, tu resteras *chrétienne*, c'est-à-dire *bretonne*?

C'est par ce vœu que je termine ces pages.

Elles ont été écrites pour tous les croyants qui sans faiblesse et sans honte adorent le Christ Jésus et spécialement pour ceux qui, nés sous le ciel armoricain, ont été bercés par la plainte du vent dans nos grands bois ou par la caressante chanson de nos grèves. Qu'elles se glissent, avec l'humilité qui leur sied, dans la bibliothèque dorée du châtelain, dans la hutte de l'artisan, sur la cheminée de la ferme entre le Paroissien et la Vie des Saints; que le riche les parcoure à ses heures de solitude et d'ennui; qu'un bon vieux ou un jeune *cloarek* les lise à haute voix, le soir, pendant les tristes veillées d'hiver; qu'elles éveillent en leur esprit une pensée généreuse, un noble mouvement, quelque résolution fervente. Ce désir trop ambitieux peut-être, s'il se réalise, sera leur meilleure récompense.

.....

Et, comme les enfants de nos campagnes, comme les pâtres de nos landes qui jettent, en passant, un bouquet de bruyères à la base des calvaires, je dépose ce livre au pied de la Croix, emblème de notre foi catholique. Ce filial hommage je le lui offre en témoignage de ma reconnaissance et de ma tendresse; je te l'offre aussi, ô mon pays bien-aimé, car, en n'y parlant que d'elle et que de toi, j'y ai mis tout mon cœur.

H. Millon





Table des Matières

| | PAGES |
|--------------------------------------|-------|
| INTRODUCTION | I |
| LA FOI DANS LA FORMATION BRETONNE. . | 1 |
| LA FOI DANS L'ÂME BRETONNE. | 41 |
| LA FOI DANS LA MAISON BRETONNE. . . | 83 |
| LA FOI DANS L'ÉGLISE BRETONNE. . . . | 125 |
| LA FOI DANS LES MONUMENTS BRETONS. . | 177 |
| LA FOI DANS LES PÈLERINAGES BRETONS. | 223 |
| CONCLUSION. | 275 |



RENNES
IMPRIMERIE L. EDONEUR
Place du Palais, 10

Imprimerie
L. EDONEUR
RENNES
